



universität
wien

MASTERARBEIT / MASTER'S THESIS

Titel der Masterarbeit / Title of the Master's Thesis

« Cette île est une arène »

- ambiguïté, division et hiérarchie sociale dans

La grande Béké de Marie-Reine de Jaham

verfasst von / submitted by

Tanja Schachinger, BA BA

angestrebter akademischer Grad / in partial fulfillment of the requirements for the degree of
Master of Arts (MA)

Wien, 2020 / Vienna 2020

Studienkennzahl lt. Studienblatt /
degree programme code as it appears on
the student record sheet :

A 066 149

Studienrichtung lt. Studienblatt /
degree programme as it appears on
the student record sheet :

Masterstudium Romanistik

Betreut von / Supervisor :

Univ.-Prof. Dr. Jörg Türschmann

EIDESSTAATLICHE ERKLÄRUNG

Ich erkläre hiermit, dass ich die vorliegende Diplomarbeit selbständig und ohne unerlaubte Hilfsmittel verfasst habe. Es wurden keine anderen als die ausdrücklich benannten Quellen benutzt. Wörtlich oder sinngemäß übernommenes Gedankengut wurde als solches kenntlich gemacht.

Wien, am 4. September 2020

A handwritten signature in blue ink, reading "Tanja Schachinger", written over a horizontal line.

Tanja Schachinger

REMERCIEMENTS / DANKSAGUNGEN

Herrn Professor Türschmann für seine konstruktiven Ratschläge, seine Unkompliziertheit und seine Geduld.

Ringrazio Giovanni Vergineo per il suo sostegno e per aver letto e riletto le mie bozze con la pazienza di un santo.

Den « Fleißiginnen », Katrin Stefan und Nicole Grois, für das geteilte Leid und die schönen Momente in Zeiten der Masterarbeit.

Léonore Troehler et Constance Le Berre, mes correctrices, pour leur disponibilité, leur soutien et leurs conseils.

Meiner Familie und meinen Freunden, die mich in meiner gesamten Studienzeit unterstützt und begleitet haben.

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION.....	9
2. <i>LA GRANDE BEKE</i>	11
2.1 Un portrait de l'écrivaine.....	11
2.2 Structure et synthèse du roman.....	13
2.3 La réception du roman	15
2.4 Le contexte socio-historique du roman.....	17
3. ENSEMBLE DANS UN MONDE BINAIRE	20
3.1 La littérature martiniquaise et la question de l'identité	21
3.2 Identité et altérité.....	26
3.3 La dichotomie « Béké » - « Nèg' » : moyens de séparation.....	30
3.4 Séparés par une histoire commune	36
3.5 Le rôle de la langue créole	41
4. LES PERSONNAGES STEREOTYPES DU ROMAN.....	43
4.1 Le « préjugé de couleur » : origine et développement.....	44
4.2 Les Békés	47
4.2.1 Fleur, la « Grande Béké ».....	50
4.2.2 La famille de Fleur : la communauté Béké	53
4.2.3 Fifi Zécoté, le « bouffon des Békés ».....	55
4.2.4 Eugène de Lorigny, le « Mauvais Béké »	56
4.2.5 Mickey, le « Béké-France » illégitime	57
4.3 Les Mulâtres.....	58
4.3.1 Roger, l'ami fidèle.....	60
4.3.2 Marcel, la nouvelle génération	62
4.4 Les Noirs.....	63
4.4.1 Da Eudèse, Pollius et les « Nèg' » de la « 'Bitation »	64
4.4.2 Les ouvriers de l'usine	67
4.4.3 Autres « Noirs »	68
4.5 Autres personnages.....	69
5. L'AMBIGUÏTÉ DES RELATIONS ET LES CONFLITS ENTRE LES PERSONNAGES.....	71
5.1 Le conflit au sein du groupe des Békés	72
5.2 Les confidents de Fleur : Da Eudèse et Roger	77

5.3	Les travailleurs à l'usine : entre fidélité à la patronne et l'influence des syndicats.....	83
6.	CONCLUSION ET PERSPECTIVES	86
7.	SOURCES.....	89
7.1	Bibliographie	89
7.2	Sitographie.....	91
7.3	Filmographie	92
7.4	Table des Illustrations	92
8.	ANNEXE.....	93
8.1	Abstract Deutsch.....	93
8.2	Abstract English.....	94

1. INTRODUCTION

Certaines gens racontent que les choses ne sont jamais blanches ni noires. Tout d'un sens ou de l'autre. Ces gens-là n'ont jamais vécu aux îles. Ici, Camilla, c'est noir ou blanc, tout ou rien.¹

Là, comme dans une arène, les combattants affrontent leurs forces. Bryan Edwards²

Quiconque débarque en Martinique met peu de temps pour s'apercevoir qu'au-delà de l'image de l'île tropicale avec sa population créole de toutes les couleurs, on y trouve une société profondément divisée. Au lieu d'un ensemble harmonieux, il existe une sorte de hiérarchie entre les couleurs de peau. L'héritage du « préjugé de couleur » – un vestige de l'époque coloniale, qui attribue des traits de caractère bien définis aux gens selon leur couleur de peau plus ou moins claire ou foncée – y est encore bien perceptible. Néanmoins, malgré l'existence de toute une gradation de couleurs dans cette hiérarchie, l'on ne peut guère nier qu'à la fin, tout revient à l'ancienne dichotomie de Noir et Blanc. Cette division de la société, les stéréotypes raciales et la sujétion des uns aux autres ne cessent de causer des troubles parmi les habitants de cette belle île caribéenne.

Nous avons choisi l'œuvre de Marie-Reine de Jaham, tout d'abord pour son titre fracassant et polémique. Ayant passé un séjour d'études de huit mois en Martinique, nous avons vu que le sujet des anciens colons est absolument incontournable pour tout visiteur de l'ancienne colonie et reste très contesté jusqu'à aujourd'hui. Ce thème est presque toujours lié aux problématiques des couleurs de peau et des inégalités sociales, qui n'arrêtent pas de hanter la société de l'île. Le roman a donc, de par sa présentation et son thème controversé, tout de suite attiré notre attention et notre curiosité. En outre, nous n'avons pas trouvé d'études critiques ou d'analyses approfondies sur *La grande Béké* (1989), même si le roman les exige d'urgence. Notre but avec le mémoire présent sera alors de combler cette lacune et d'entreprendre l'épluchage qui lui fait défaut.

Nous entrons donc dans la thématique par les deux citations en haut de cette page. La première, issue du roman qui constituera le champ de notre étude, laisse déjà supposer le conflit racial qui se présente dans cet œuvre. La deuxième citation présente l'épigraphe du roman et nous donne l'impression de prendre part à une bataille. Elle est d'autant moins innocente dans ce contexte, sachant qu'il s'agit des mots de Bryan Edwards, un membre du parlement britannique, planteur à l'île de la Jamaïque et défenseur ardent de l'esclavage. Le

¹ De Jaham, Marie-Reine (1989) : *La grande Béké*. Paris: Robert Laffont, p.255.

² Ibid. : p. 9.

thème de la lutte s'étire à travers le livre entier et ainsi la protagoniste lutte contre sa famille, contre le nantissement de ses domaines, contre sa santé de plus en plus faible, pour le maintien de sa plantation et enfin pour la création d'une fondation d'utilité collective. « Cette île est une arène »³, cette citation de la protagoniste en dit déjà long sur ce *leitmotiv* du roman que nous reprendrons comme fil rouge dans notre mémoire.

Nous tenons par la suite à dépister les mécanismes de la division en deux, « Békés » et « Nèg' », comme elle nous est présentée dans *La grande Béké*. Pour ce faire, nous avons besoin d'analyser les origines de cette séparation, qui sont à la fois historiques et sociales. Il nous importe aussi de démontrer comment les personnages du livre représentent les stéréotypes qu'on trouve dans la société martiniquaise, la classique tripartition en « Béké », « Mulâtre » et « Noir », pour finalement mieux comprendre les conflits qui se produisent dans leur interaction. Malgré tous les stéréotypes et les rôles prédéfinis, nous décèlerons les ambiguïtés et les contradictions qui existent dans les relations sociales. Afin de pouvoir faire nos analyses, nous nous servirons de théories issues des sciences humaines et sociales, combinées avec des méthodes des études littéraires. Nous procèderons de manière descriptive et comparatiste.

Tout d'abord, dans le deuxième chapitre du mémoire, nous introduirons l'écrivaine et son roman avec une présentation de l'œuvre et de sa structure. Nous nous intéresserons aussi aux réactions qu'il a engendrées. Il nous paraît également important de donner une synthèse du contexte socio-historique, car des événements ou des mouvements historiques jouent aussi un rôle prépondérant dans le roman. Afin de bien comprendre cet œuvre, ses personnages et leurs motifs, il est indispensable de connaître le contexte dans lequel l'histoire se produit.

Ensuite, nous nous pencherons sur le thème de la séparation. Nous analyserons comment elle est construite dans le roman et verrons qu'une grande partie du problème revient, en fin de compte, au thème de la construction d'identité, ou bien, d'altérité. Comme la question sur l'identité est un des enjeux principaux de la littérature martiniquaise du dernier siècle, nous expliquerons d'abord ses différentes approches. Puis, il faudra expliquer des concepts d'identité et d'altérité, ainsi que leur application dans la littérature. Une attention particulière sera accordée au concept et au fonctionnement du « othering », afin d'expliquer la dichotomie « Béké » et « Nèg' » dans notre œuvre. La division est encore soulignée par le biais de références historiques et d'événements clés, créateurs à la fois d'un sentiment d'identité collective, aussi bien que de séparation, qui n'ont pas la même valeur pour les deux pôles et accentuent ainsi leur séparation. Finalement, nous regarderons aussi le rôle de la

³ Ibid. : p. 128.

langue - créole ou français - pour marquer l'appartenance des personnages à un des groupes décrits ou pour mettre en exergue leur position dans la société.

Ce qui nous intéresse dans la foulée, c'est l'emploi des stéréotypes dans le roman. Afin de pouvoir les analyser, nous expliquerons d'abord les origines historiques et le fonctionnement du « préjugé racial » en Martinique, qui est un produit de la colonisation et de l'esclavage. Suite à cela, nous présenterons les personnages de l'œuvre de Marie-Reine de Jaham, qui correspondent presque à cent pour cent à ces stéréotypes raciaux et qui représentent par les deux générations, le développement de chaque groupe. Tout d'abord les Békés, Fleur, la grande Béké, sa famille, son petit-fils, Michel, Fifi Zécoté, le Béké « en bas feuille » et le « mauvais Béké » par excellence, Eugène de Lorigny. Ensuite les Mulâtres, père et fils, Roger et Marcel. Puis les Noirs, Da Eudèse, Pollius et les gens à la « 'Bitation », les travailleurs à l'usine et quelques autres. Nous n'oublierons pas non plus le rôle mineur que jouent la « 'tite coolie », les conseillers juridiques français de Fleur, Francis et Francis Deux, et d'autres métropolitains qui font leur apparition.

Pour finir, nous analyserons certaines relations ambivalentes ou/et conflictuelles entre les personnages créés par leur situation hiérarchique et divisée. En trois sous-chapitres, nous regarderons d'abord la relation compliquée entre Fleur et sa famille, perturbée par l'arrivée de son petit-fils, Michel. Nous montrerons que la communauté des békés, qui semble si fermée vers l'extérieur et si cohérente parmi ses membres, souffre de grandes dissensions intérieures. Ensuite, nous nous intéresserons à la relation de Fleur avec sa Da, qui lui est très proche, mais tout de même loin d'être sur une base égalitaire. Très similaire est la situation entre Fleur et son vieil compagnon, Roger, ce qui mène à des conflits entre le mulâtre et son fils, Marcel. Pour conclure, nous jetterons un coup d'œil sur la situation des travailleurs à l'usine, qui se trouvent dans une situation conflictuelle, tiraillés entre leur patronne et les syndicats.

2. LA GRANDE BEKE

2.1 UN PORTRAIT DE L'ECRIVAIN

L'auteure de notre œuvre en question est née à la Martinique le 7 février 1940. Elle descend d'une des plus anciennes familles de planteurs, dits « Békés » ; des colons français, installés sur l'île de la Martinique depuis l'aube de la colonisation des Antilles. Son grand-père est l'entrepreneur et politicien, Victor Depaz, et elle est l'arrière petite cousine de Joséphine de Beauharnais. Après avoir passé son enfance dans le nord de l'île, elle épouse un autre Béké à

l'âge de dix-sept ans et déménage avec lui d'abord à New York et plus tard à Paris. Elle commence sa carrière dans une agence publicitaire aux États-Unis pour ensuite fonder sa propre agence à Paris.⁴

C'est en 1989 qu'elle publie son premier livre, *La Grande Béké* (1989), chez Robert Laffont qui devient un bestseller. Suite à ce succès, elle en publie un deuxième volume, *Le Maître-savane* (1991). En 1998, Alain Maline entreprend une adaptation de son premier roman à la télévision. Elle écrit encore plusieurs autres romans historiques, tels que *Le Libanais* (1992), *L'Or des îles* (1996), *Le Sang du volcan* (1997), *Les Héritiers du paradis* (1998), *Bwa bandé* (1999), *Le Sortilège des marassa* (2001), *La Véranda créole* (2005) et *La Caravelle liberté* (2007). Tous ses romans traitent de l'histoire et de la culture créole de la Martinique. Elle publie aussi plusieurs livres de cuisine traditionnelle créole et des cahiers de recettes.⁵

Au début des années soixante-dix, de Jaham fonde l'association culturelle « Le Patrimoine Créole » avec l'objectif de promouvoir et préserver la culture et la société créole. L'organisme réalise de nombreux événements, tels que « Le Printemps créole », des colloques ou des expositions. Plus tard, elle s'installe à Nice et devient co-fondatrice du « Cercle Méditerranée Caraïbe (CMC) » en 2000, une association d'échange culturel entre la région méditerranéenne et les Caraïbes qui organise toute sorte d'événement culturel. L'écrivaine a été accueillie dans l'Ordre des Arts et des Lettres en 1996 pour être promue au grade d'Officier en 2013.⁶

Fleur de Mase de la Jouquerie est un personnage composite: il y a en elle, beaucoup de mon grand-père, Victor Depaz, rescapé de l'éruption du volcan *Pelée* en 1902, et beaucoup de moi-même. Je suis exigeante, idéaliste et pragmatique.⁷

D'après l'affirmation de l'écrivaine, le roman est en partie autobiographique. Si l'histoire de Fleur n'est pas inspirée par elle-même, elle l'est au moins par la carrière de sa famille, notamment celle de son grand-père, Victor Depaz. Tous les petits passages sur sa vie antérieure qu'elle entremêle dans le récit sont pratiquement identiques avec la vie de Depaz⁸,

⁴ Cf. Delenclos, Guillaume (2017) : « Marie-Reine de Jaham, une écrivaine pour la défense de la culture créole » dans : *Association pour la promotion et la défense de la culture des Outre-Mer*. <https://ordesiles.com/2017/08/marie-reine-de-jaham-2/> [consulté le 24 août 2020].

⁵ Cf. Spear, Thomas C. (2017) : « Marie-Reine de Jaham » dans : *Île en île*. <http://ile-en-ile.org/jaham/> [consulté le 24 août 2020].

⁶ Cf. Delenclos (2017) et Filipetti, Aurélie (2013) : « Nomination dans l'ordre des Arts et des Lettres » dans : *Ministère de la Culture*, <http://www.culture.gouv.fr/Nous-connaître/Organisation/Conseil-de-l-Ordre-des-Arts-et-des-Lettres/Arretes-de-Nominations-dans-l-ordre-des-Arts-et-des-Lettres/Nomination-dans-l-ordre-des-Arts-et-des-Lettres-janvier-2013> [consulté le 24 août 2020].

⁷ Cf. Delenclos, Guillaume (2013) : « Interview Dé mó, Kat pawol – Marie-Reine de Jaham » dans : *Association pour la promotion et la défense de la culture des Outre-Mer* <https://ordesiles.com/2013/03/interview-de-mo-kat-pawol-marie-reine-de-jaham/> [consulté le 24 août 2020].

⁸ Cf. Depaz : « Histoire d'une Renaissance » dans : *Rhum Depaz* <http://www.depaz.fr/fr/histoire-rennaissance> [consulté le 24 août 2020].

par exemple les années de naissance, le séjour éducatif à Bordeaux pendant l'adolescence, le retour à la Martinique au moment de l'éruption du volcan, la reconstruction des domaines familiales et de la ville de Saint-Pierre. Ce qui est proprement autobiographique, ce sont les mérites de la protagoniste dans le présent, par exemple la création d'une fondation et son intérêt pour la culture et le patrimoine locaux et, comme elle le dit, quelques traits de caractère du personnage.

2.2 STRUCTURE ET SYNTHÈSE DU ROMAN

Le roman est divisé en trois parties avec un total de 31 sous-chapitres. La première et la troisième partie sont constituées de dix sous-chapitres chacune, alors que la deuxième partie en a onze. Les trois parties sont numérotées par des chiffres romains, les sous-chapitres en chiffres arabes. Pour la plupart du roman, la focalisation est interne⁹, la narratrice autodiégétique et protagoniste, Fleur, nous raconte son point de vue en première personne. Uniquement lors des derniers sous-chapitres de chaque partie, nous changeons de narrateur, qui est désormais hétérodiégétique et focalisé sur les perspectives des personnages de Pollius (I et III) et Robert (II). Le temps narré commence le 6 mai 1965 et s'étend sur quelques semaines. La date exacte de la fin ne nous est jamais révélée, la dernière date mentionnée étant le 23 mai 1965. L'intrigue principale est la lutte de la vieille dame, Fleur de Mase de la Jouquerie, pour sauver l'œuvre de sa vie, la Plantation. Ce récit est entremêlé d'analepses de souvenirs de la narratrice, de monologues intérieurs ou de descriptions d'événements et de faits historiques. Ces éléments aident au lecteur à mieux comprendre le contexte dans lequel se déroule le roman, ainsi que le personnage de Fleur et à pouvoir suivre ses raisonnements et ses actions.

La première partie du roman retrace les préparations pour la cérémonie du 8 mai, une importante tradition familiale que Fleur a préservée depuis la catastrophe de 1902, jusqu'au moment où la fête a lieu. La vieille dame sent que le temps est venu pour elle de distribuer sa succession parmi ses enfants. Afin que la famille soit complète, elle a aussi invité son petit-fils illégitime, Michel, de Paris – au grand dam du reste de la famille. Elle parle avec tous ses enfants sur l'état actuel de leurs affaires sur les terrains qu'elle leur avait offerts et leur fait des promesses par rapport à sa succession. Il s'avère que tous ses enfants légitimes se trouvent en difficultés ; endettés jusqu'au cou, ils n'avaient pas d'autre moyen que de nantir les terres qu'elle leur avait confiées. À travers son filleul et informateur, Marcel, elle découvre qu'ils sont même allés jusqu'à affermer les plus belles de ses terres à son pire adversaire, Eugène Lorigny.

⁹ Terminologie narrative d'après Genette, Gérard (1983) : *Nouveau discours du récit*. Paris : Seuil.

Autant Marcel, que de Falein, son beau-fils, essaient de la rançonner en prétendant avoir des informations qui pourraient l'intéresser. Pour se donner un peu de temps et pour mieux pouvoir réfléchir, elle feint d'être très malade et ne pas pouvoir se présenter à la cérémonie. Au grand étonnement de tous, elle y va quand même et annonce de vouloir régler sa succession avec l'aide de Michel.

Lors de la deuxième partie, Fleur introduit Michel à ses domaines. Il fait la connaissance des employés qui lui expliquent la fabrication du rhum et le fonctionnement de l'usine. La grand-mère est très contente des progrès de son petit-fils, la vitesse avec laquelle il apprend toutes les coutumes et même quelques phrases en créole. Tout d'un coup, elle reçoit la notification qu'à cause de l'arrivée inattendue d'un héritier additionnel, la banque a besoin de nouvelles garanties et les demande de rembourser huit millions francs au bout d'un mois. Moyennant la création d'une fondation, elle compte pouvoir sauver la plantation et son héritage, mais ses adversaires mettent tout en œuvre pour la faire échouer. Ils engagent donc une très belle actrice de Paris, Camilla, qui prétend être la petite-fille de Lorigny pour faire les yeux doux à Michel et l'inciter à vendre les terres – et les deux tombent amoureux. Pour comble, le petit-fils tombe encore dans un autre piège et frappe un de ses employés à l'usine, ce qui incite le syndicat à demander tous les ouvriers de faire grève. De Falein et Marcel font du chantage à Fleur, la menaçant d'éclater un scandale autour de l'incident avec Jujube. Elle fait donc mine de vouloir céder et apprend de la banque que Lorigny aussi a des grandes difficultés financières. De Paris, elle fait venir Francis, son conseiller juridique et financier, pour lui aider à créer sa fondation. En dernier ressort, le trio de ses adversaires rend visite à Roger, un des plus proches et fidèles servants de la dame pour faire en sorte qu'il la dénonce.

La troisième partie débute avec la publication d'un article de presse annonçant prochainement la publication de graves accusations contre la vieille dame. En plus de cela, Roger, le seul à connaître tous les pires secrets de Fleur et ainsi un grand danger pour leurs projets a disparu et Michel veut absolument le retrouver. Camilla, désormais de leur côté, vient leur révéler où il est caché et pendant que le petit-fils part à sa recherche, la grand-mère promet à la fille de lui financer une très bonne formation d'art dramatique, si seulement elle retourne à Paris et disparaît pour toujours. Quand Michel trouve Roger et le libère, il paraît fortement traumatisé. Il sent qu'on ne lui fait pas confiance et échappe de nouveau. Une fille fonctionnaire qui veut les aider avec la création de la fondation, trouve des dossiers compromettants contre Marcel qui font preuve de sa corruption. Fleur a un soupçon sur où pourrait se cacher Roger et va le chercher pour le ramener chez elle. Au mépris de l'interdiction de sa grand-mère, Michel surveille Roger et c'est sous sa surveillance, que ce dernier est accidentellement mordu par un

de ses serpents. La vieille dame accuse désormais Lorigny d'avoir tué Roger, ce qui rend furieux son fils, Marcel. Lors des obsèques de Roger, elle veut régler ses comptes avec Lorigny, qui, sans savoir pourquoi se voit menacé par des agitateurs anti-békés. Ayant vaincu son adversaire de depuis toujours, elle a enfin l'esprit tranquille. Elle fait donc appel aux Martiniquais de devenir membres de son Association, pardonne Michel et le désigne président de l'Association. Elle accepte Camilla et rembourse tous ses autres enfants convenablement pour les terres qu'ils n'hériteront pas. Finalement, elle se retire pour passer le soir de sa vie au couvent.

2.3 LA RECEPTION DU ROMAN

La Grande Béké est le premier roman de Marie-Reine de Jaham et aussi le plus connu. Il a été publié en 1989, quelques mois avant la publication de *l'Éloge de la Créolité* (1989)¹⁰ de Chamoiseau, Bernabé et Confiant. Son premier œuvre était devenu un tel succès qu'il a obtenu la mention de « Bestseller » par l'éditeur, Robert Laffont, et a été réédité cinq fois. L'auteure en a publié une suite, *Le Maître-Savane*¹¹ en 1991, qui nous révèle comme, dix ans plus tard, son petit-fils continue sa lutte pour la plantation. Néanmoins, ce deuxième tome n'a pas eu le succès de son prédécesseur. Neuf ans après la publication du livre, en 1998, les deux tomes de *La Grande Béké* sont adaptés à la télévision à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de l'abolition de l'esclavage par Alain Maline^{12, 13}.

Selon McCusker, elle est même la seule écrivaine béké contemporaine reconnue et son roman, ayant été publié trois mois avant la publication de *l'Éloge*, pourrait être considéré comme un œuvre « pré-créolité ». De la part des intellectuels et écrivains caribéens, le roman et son auteure n'ont pas été épargnés de critique. Chris Bongie la qualifie de « Jackie Collins of Franco-Caribbean historical fiction, a decidedly second-rate but prolific Martiniquan novelist of the béké caste »¹⁴, faisant allusion à sa productivité littéraire, ainsi qu'à la platitude et la banalité de ses sujets. Peu après sa publication, le roman à titre provocateur fait sensation aux Antilles comme en France et confère à son auteure le rôle de porte-parole de sa communauté.¹⁵

¹⁰ Bernabé, Jean; Patrick Chamoiseau, Raphael Confiant (1989) : *Éloge de la Créolité*. Paris: Gallimard.

¹¹ De Jaham, Marie-Reine (1991) : *Le Maître Savane*. Paris: Robert Laffont.

¹² Alain Maline (1998) : *La grande Béké*. <https://vimeo.com/152320328> et <https://vimeo.com/152279045> [consultés le 24 août 2020].

¹³ Cf. Spear (2017).

¹⁴ Chris Bongie après Joseph-Gabriel Joseph-Gabriel, Annette K. (2017) : « 'Ce pays est un volcan' : Saint-Pierre and the Language of Loss in White Creole Women's Narratives », p. 17.

¹⁵ McCusker, Maeve (2017) : « All Creoles Now ? : Béké Identity and Éloge de la créolité. », p. 223.

L'hebdomadaire martiniquais, *Antilla*, dédie sa une à *La Grande Béké* avec la manchette « Livre scandale : Quand une béké juge les békés ». Il inclut les commentaires des écrivains Raphaël Confiant et Pierre Pinalie-Dracius. Confiant critique surtout le racisme et le style de l'auteure qui, selon lui, ne ressemble que vaguement à « ce qu'on appelle généralement la Littérature ». En même temps il reconnaît les descriptions détaillées du monde fermé des békés, du rôle de la Da et la façon de l'auteure de dénigrer les représentants de toutes les parties de la société qu'elle décrit. C'est pourquoi il finit par concéder que le roman est « digne d'intérêt malgré tout ». Pinalie-Dracius se plaint surtout de ses descriptions historiques dont beaucoup ne correspondent pas à la réalité historique et qu'il interprète comme une apologie de l'esclavage.¹⁶ Et pour Maignan-Claverie il s'agit simplement d'un « œuvre anachronique et passéiste ».¹⁷

Le programme de télévision *Ex libris* a envoyé un reporter pour faire un interview sur son roman avec Marie-Reine de Jaham pour l'émission du 24 mai 1989, présentée par Patrick Poivre d'Arvor et diffusée pendant le prime time sur TF1. En plus, l'écrivaine figure dans un article du *Monde*, « La Martinique en mots d'auteurs » par J.P. Péroncel-Hugoz parmi Aimé Césaire et Suzanne Dracius-Pinalie, probablement pour symboliser la Martinique blanche, noire et métissée.¹⁸

Avec le 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage et l'adaptation du roman à la télévision, *La Grande Béké* fait une renaissance en 1998. Le film passe sur France 3 en prime time, deux samedi soir consécutifs¹⁹. Dirigé par Alain Maline et avec des acteurs de premier ordre comme Line Renaud et Antony Delon, il n'a cependant pas la même réussite que le livre dix ans auparavant. Quant au film, le réalisateur a légèrement modifié son intrigue, afin de l'adapter à l'audience majoritairement française métropolitaine de la fin des années 90. Camilla s'appelle donc désormais Camilla Fanon et au lieu d'être blanche française, elle est antillaise de couleur. Elle n'est pas actrice, mais journaliste – McCusker voit en elle une allusion à Audrey Pulvar, une journaliste importante et fille de Marc Pulvar, syndicaliste et fondateur du Mouvement Indépendantiste Martiniquais²⁰. Michel s'appelle Marc et la raison principale pour Fleur pour ne pas permettre la relation entre les deux devient une question raciale. À la fin du film, le couple a un bébé qu'ils appellent *Taïno*, comme les premiers habitants de la Martinique.

¹⁶ Antilla 329 (17-23 April 1989) – après McCusker (2017) : 223.

¹⁷ Maignan-Claverie, Chantal (2005) : *Le métissage dans la littérature antillaise : le complexe d'Ariel*. Paris : Éditions Karthala, p. 84.

¹⁸ J.P. Péroncel-Hugoz, Le Monde, 19 mai 1990 et Ex libris, 24 mai 1989, après McCusker (2017) : p. 223.

¹⁹ Cf. Alain Maline (1998).

²⁰ Cf. McCusker (2017) : p. 226.

De Jaham a critiqué l'adaptation à la télévision de la matière de son livre. Selon elle, le film manquait de propager une plus grande compréhension et valorisation de la culture créole²¹.

Aujourd'hui, on peut constater que de Jaham, ainsi que son plus grand succès sont pratiquement tombés dans l'oubli. Dans les études de littérature antillaise, on fait parfois mention d'elle et de son œuvre majeure, mais uniquement par souci d'exhaustivité et on en trouve aucune étude plus approfondie. Ainsi, Antoine mentionne *La Grande Béké* dans *La littérature franco-antillaise. Haïti, Guadeloupe et Martinique* (1992) uniquement trois fois, brièvement et de manière défavorable, dans le contexte du populisme littéraire et d'une comparaison à Saint-John Perse, un autre écrivain et poète béké²². Sabbah la fait figurer parmi sa liste d'auteurs dans son œuvre *Écrivains français d'outre-mer* (1997), mais n'entre pas dans les détails sur sa littérature. Maignan-Claverie analyse en quelques paragraphes la représentation du mulâtre dans le roman²³.

2.4 LE CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE DU ROMAN

Nous nous trouvons dans le roman dans l'année 1965, une période de grandes transformations pour l'île de la Martinique. À peine vingt ans après la fin de la deuxième guerre mondiale pendant laquelle la Martinique s'était trouvée dans une situation presque isolée du reste des Amériques, gouverné par l'amiral Robert, un représentant du maréchal Pétain. Peu après la guerre vient la départementalisation par la loi no. 46-451 du 19 mars 1946 qui fait de la Martinique un département français et de ses habitants des Français à part entière. Néanmoins, la dépendance de la Métropole augmente et non seulement celle de la France, mais aussi de la Communauté Européenne. L'île est intégrée dans le marché européen, ne profite plus du protectionnisme économique de la France impériale et doit désormais affronter la concurrence du marché global. L'égalité tant souhaité par les Martiniquais est donc établie sur le plan politique, mais économiquement et socialement l'ancienne colonie n'est pas encore sur le même niveau.²⁴

L'intégration des nouveaux départements dans une société de consommation, moderne et capitaliste s'avère ne pas être facile. Quelques années plus tard, Aimé Césaire, alors député en faveur de la départementalisation fonde le *Parti Progressiste Martiniquais* (PPM) pour dorénavant lutter pour l'Autonomie du pays. Dans les années soixante, on remarque aussi un

²¹ Cf. Delenclos (2013).

²² Cf. Antoine, Régis (1992) : *La littérature franco-antillaise. Haïti, Guadeloupe, Martinique*. Paris: Éditions Karthala, p. 48, 304, 358.

²³ Cf. Maignan-Claverie (2005) : 84 et suivantes.

²⁴ Cf. Kremnitz, Georg (1983) : *Français et créole – ce qu'en pensent les enseignants : le conflit linguistique à la Martinique*. Hamburg : Buske., p. 14 et 25 et suivantes.

exode considérable de la population d'une Martinique surpeuplée qui manque de possibilités d'emploi vers une Métropole en pénurie de main d'œuvre.²⁵

Comme le constate Constant, les blancs créoles n'approuvent pas du tout de la départementalisation de 1946, voyant en elle la menace d'une plus grande présence de l'État sur l'île où ils avaient eu jusqu'alors largement main libre dans leurs affaires locales. En tant qu'entrepreneurs, ils n'ont aucun intérêt à introduire des nouvelles mesures sociales, un salaire minimum ou la protection par les syndicats, car pour les anciens planteurs départementalisation équivaut décolonisation. Néanmoins, pragmatiques avant tout, ils ont bientôt « changé de côté » pour défendre dès les années soixante l'attachement à la France :²⁶

In the 1940s they did their best to prevent the implementation of départementalisation. The main objective was to keep Martinique and Guadeloupe under colonial rule, which meant second-class citizenship and a low-wage local economy. At that time the blancs créoles were contesting the legitimacy of France's integration of a tropical, rural economy and society into a highly developed, European one. In the 1960s when départementalisation began to be criticised by its former local left-wing advocates, the békés used their close ties to certain right-wing political circles in the mainland to keep Martinique and Guadeloupe subordinate to France.²⁷

Kováts-Beaudoux confirme cette attitude parmi les blancs créoles observée par Constant. Ils déplorent avoir perdu leurs privilèges, au niveau politique ainsi qu'économique, et se lamentent des nouvelles charges financières, même s'ils reconnaissent les investissements de l'État dans l'infrastructure insulaire aussi bien que les développements dans le secteur éducatif. Ils critiquent en outre que ceux qui prennent des décisions sont souvent des fonctionnaires à Paris qui ne connaissent pas assez la Martinique et ses problèmes très particuliers, tels que la surpopulation, le chômage ou les tensions parmi les groupes socio-raciaux.²⁸

La Martinique intègre donc vers les années 50 les marchés internationaux avec lesquels son économie n'est pas capable de concurrencer, ce qui y produira une crise structurelle. Son économie est basée sur l'industrie agricole, avant tout sur la canne à sucre. Pourtant, avec une main d'œuvre considérablement plus chère que celles de la compétition des îles avoisinantes et de l'Afrique, la canne est de moins en moins rentable et le prix du sucre martiniquais est loin d'être compétitif. Il s'opère donc dans les années 50 et 60 un énorme déclin de l'industrie sucrière et beaucoup d'usines à sucre se voient contraintes de fermer.²⁹

²⁵ Cf. Reutner, Ursula (2005) : *Sprache und Identität einer postkolonialen Gesellschaft im Zeitalter der Globalisierung*. Hamburg: Buske, p. 14.

²⁶ Cf. Constant, Fred (1998) : "French Republicanism under Challenge: White Minority (Béké) Power in Martinique and Guadeloupe", p. 171 et suivantes.

²⁷ Cf. *ibid.* p. 175

²⁸ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : *Les blancs créoles de la Martinique. Une minorité dominante*. Paris: L'Harmattan, p. 41.

²⁹ Cf. *ibid.* : p. 44 et suivantes.

Voici un extrait d'un rapport de la fin des années 50 qui résume la situation de l'industrie sucrière de l'époque :

[...] hausses des salaires et des charges intenable pour les entrepreneurs ; hausse du prix des transports ; méthodes désuètes d'entreprises ; nonchalance de la main d'œuvre ; des méthodes de coupe désastreuses ; un état lamentable des chemins... La culture de la canne n'a plus d'avenir.³⁰

De pair avec la départementalisation vont la plus grande assimilation à la Métropole, ainsi qu'une plus grande centralisation de l'administration. La Martinique est donc gérée par la France, les fonctionnaires stationnés sur place sont des métropolitains. Ceci réveille des tendances opposées, comme des nouveaux mouvements autonomistes ou indépendantistes, qui demandent la décolonisation. Des mouvements, comme l'OJAM, l'« Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste de la Martinique » sont créés qui, sous la devise « La Martinique aux Martiniquais », demandent plus de participation dans les décisions importantes sur l'échelle locale³¹. Une tradition de mouvements sociaux qui s'était déjà établie depuis l'entre-deux-guerres prend désormais de l'ampleur. Les conflits sociaux entre métropolitains et locaux, entre planteurs et ouvriers s'aggravent et terminent dans de violentes émeutes et de grèves dont les agitateurs sont les partis communistes et les syndicats. Les ouvriers demandent une amélioration de leur niveau de vie, de leurs conditions de travail, aussi bien que de leur salaire. Les planteurs, déjà soutenus financièrement par la France afin de garantir les emplois lors de la crise sucrière, refusent ces augmentations de salaire.³²

Nous nous trouvons alors dans le roman dans une période historiquement très importante que Burton nomme « le grand tournant ». La départementalisation mène à une crise administrative et économique comme la Martinique ne l'a encore jamais dû affronter. Il cite les mots d'un discours critique de Césaire, selon lequel « [le peuple martiniquais] n'est qu'un comparse dans un drame dont il devrait être le protagoniste »³³. La haine de la population ne se dirige plus, comme auparavant, vers les planteurs békés, mais dorénavant vers les fonctionnaires métropolitains, symboles de la départementalisation qui leur avait tant promis et rien donné³⁴. Deux événements clés dans l'histoire des grèves et des émeutes pendant cette période constituent l'émeute de Fort de France de 1959 et la grève des ouvriers agricoles du Lamentin de 1961. Le premier a été déclenché par un automobiliste métropolitain qui avait

³⁰ Rapport Léger du 15 octobre 1959, cité après: Jalabert, Laurent (2010) : « Les mouvements sociaux en Martinique dans les années 1960 et la réaction des pouvoirs publics ».

³¹ Cf. OJAM (2012) : « Histoire : Le manifeste de l'OJAM » dans : *Politiques publiques*, <http://politiques-publiques.com/martinique/histoire-le-manifeste-de-l-ojam/> [consulté le 24 août 2020].

³² Cf. Jalabert, Laurent (2010) : « Les mouvements sociaux en Martinique dans les années 1960 et la réaction des pouvoirs publics ». In : *Études caribéennes*, 17, Décembre 2010, <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/> [consulté le 24 août 2020].

³³ Césaire, Aimé (1976) : *Oeuvres complètes III*, p. 483, cité après Burton, Richard (1994): *La famille colonial. La Martinique et la mère patrie. 1789-1992*, p. 165.

³⁴ Roland Suvélor (Historial VI, 469), cité après Burton (1994) : p. 167.

chaviré la moto d'un local, fait qui a déclenché une émeute sur la Savane de Fort de France s'enchaînant sur plusieurs jours et causant la mort de trois manifestants. Lors du deuxième, la jeep du gérant béké, Roger Aubéry, a été renversée par la foule et trois grévistes ont été fusillés par la gendarmerie.³⁵

L'habitation ? disparue. Le Béké ? Il tente, de manière plus ou moins perverse, à se transformer en capitaliste ; et, capitaliste, il est à son tour menacé par un capitaliste autrement armé : le capitaliste moderne, le capitaliste 'métropolitain'. C'est donc la fin de la féodalité 'béké'.³⁶

Nous trouvons cette observation de Césaire, ainsi que tous les transformations et bouleversements politiques et économiques que nous venons de résumer reflétées dans *La Grande Béké*. Dans le roman, toutes les intrigues familiales mises à part, l'enjeu principal est de « sauver la Plantation ». La protagoniste nous dépeint la lutte désespérée des planteurs contre les grandes multinationales qui menacent leur monopole dans le département. Les grèves et les émeutes présentent un danger constant et l'on observe vite que les relations entre les propriétaires et leurs ouvriers sont assez tendues. La menace des syndicats est très présente aussi et certains parmi les ouvriers ont des rapports très proches au parti communiste. Parfois, même sans aucune mention de noms propres, les commentaires de la narratrice font preuve d'une certaine nostalgie de l'époque de l'amiral Robert quand l'île « vivait en autarcie » - à savoir, elle était soumise à un embargo économique pour sa collaboration avec le régime de Vichy³⁷. Un petit détail intéressant est le fait que le grand-père de notre auteure, Victor Depaz, de qui notre personnage principal, Fleur, est fortement inspiré, a été fait maire de Saint-Pierre par le gouvernement de Pétain de 1941 à 1943³⁸.

Une légère nausée m'opprime. La Martinique assistée, insouciant et profiteuse m'a toujours fait cet effet-là. [...] Isolée, la Martinique se découvrait d'inépuisables ressources d'imagination et de solidarité. Pendant ces quelques années, une chaude atmosphère d'amitié et d'énergie avait régné, soudant Noirs et békés. L'expérience prouvait que l'île pouvait vivre en autarcie, et cela m'exalta. Nous fûmes quelques-uns à y croire. [...] Mais pour la première fois, je me rendais compte qu'une force autre que celle des grands planteurs d'origine aristocratique se dressait dans l'île : celle des gros marchands.³⁹

3. ENSEMBLE DANS UN MONDE BINAIRE

Ici, il y a des nèg' et des békés. Trois cent mille nèg' et trois mille békés. Voilà. À la base de tout ce qui se produit aux îles, tu trouves cette réalité. Elle explique tout, si tu réfléchis un peu.⁴⁰

³⁵ Burton (1994) : p. 163 et suivantes.

³⁶ Césaire, Aimé (1976) : *Oeuvres complètes III*, p. 495-511, cité après *ibid*: p. 69.

³⁷ Cf. *ibid*. : p. 148.

³⁸ Cf. « Les Maires de Saint-Pierre » dans : *Annuaire des Mairies et Villes de France*, <https://www.annuaire-mairie.fr/ancien-maire-saint-pierre-972.html> [consulté le 24 août 2020].

³⁹ De Jaham (1989) : p. 142/143.

⁴⁰ *Ibid*. : p. 166.

Let us imagine two prisoners, in neighboring cells who communicate by means of taps on the wall. The wall is what separates them, but also what enables them to communicate. Every separation represents a bond.⁴¹

Au cours de ce chapitre, nous tenons à démontrer le monde binaire que de Jaham nous montre dans le roman et la nette séparation qu'elle opère entre la narratrice et sa communauté et tout le reste de la population. Il nous intéresse de montrer comment et avec quelles stratégies et mécanismes littéraires elle produit cette séparation. Nous supposons qu'une grande partie de la division de la société revient à la question de l'identité et tout ce qu'elle implique. On peut constater dans de divers exemples de la littérature martiniquaise que la quête de son identité constitue un de ses principaux enjeux. Nous retracerons alors les différentes étapes de cette recherche. Ensuite, nous voulons clarifier ce que nous entendons par le concept de l'identité, ainsi que par son pendant l'altérité. Nous regarderons le rapport entre les deux et comment ils se conditionnent mutuellement. Puisque l'altérité n'existe pas a priori, mais est toujours construite, nous suivrons des différents exemples pour révéler des stratégies de « mise en altérité ». Nous appliquerons les théories et concepts présentés à notre roman pour mieux entendre comment fonctionnent les divers moyens de séparation entre les deux groupes « Békés » et « Nèg' ». Comme l'histoire et la mémoire jouent un rôle prépondérant dans la création d'une identité collective, nous étudierons l'emploi de « lieux de mémoires » ou d'évènements clés dans la « mémoire collective ». Finalement, nous nous pencherons sur les rôles des deux langues, créole et français, et leur emploi pour souligner la situation des personnages de l'un ou de l'autre côté.

3.1 LA LITTÉRATURE MARTINICAISE ET LA QUESTION DE L'IDENTITÉ

Qui et quels nous sommes ? Admirable question !⁴²

La question de l'identité est une qui semble occuper toutes les littératures issues d'anciennes colonies. En Martinique, on se met à sa recherche une fois surmonté l'abolition de l'esclavage et la littérature assimilationniste, dépendante et subordonnée à celle de la Métropole. C'est environ à partir des années 30 que les intellectuels et écrivains martiniquais commencent à se poser cette question.⁴³ Presque un siècle après la fin de l'esclavage, quelques jeunes issus de familles de la bourgeoisie de couleur partent en France pour faire leurs études, rencontrer

⁴¹ Simone Weil, cité après Glazier, Stephan D (1985) : *Caribbean Ethnicity Revisited*. New York : Gordon and Breach Science Publishers, p. 1.

⁴² Césaire, Aimé (1983) : *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence Africaine, p. 28.

⁴³ Cf. Antoine, Régis (1992) : *La littérature franco-antillaise. Haïti, Guadeloupe, Martinique*. Paris : Éditions Karthala, p. 8.

leurs congénères d'autres colonies, mais aussi se rendre compte de leur différence et commencent donc désormais à se poser cette question que nous avons citée en haut.⁴⁴

Avant cette rencontre et l'apparition de cette interrogation, la « littérature antillaise » était pendant trois siècles, celle des voyageurs, des missionnaires, de quelques affranchis de couleur, mais surtout celle des colons blancs – dû simplement au fait que ces derniers parlaient la langue française et avaient le temps et les moyens à dédier à leurs écrits. Souvent, ce sont des poètes en quête de partager des jolies images de la nature qui les entoure et qui respectent strictement le style de la littérature française de l'époque.⁴⁵ Afin d'être accepté par cette dernière, les écrivains doivent s'adapter aux modèles fournis par le canon littéraire français, ils imitent et reproduisent tous ses genres. Cette intégration littéraire est une conséquence de la politique d'assimilation de la France coloniale qui n'est pas une spécificité des Antilles, mais que l'on observe dans toutes ses colonies. L'imitation des modèles européens est un moyen pour s'approcher et accéder à la culture dominante et d'en faire partie.⁴⁶

Ce sont des étudiants martiniquais installés à Paris, influencés par les idées du surréalisme, du communisme et de l'avant-garde parisienne dont on discutait dans les milieux intellectuels de l'époque qui s'aperçoivent qu'ils ne se retrouvaient pas eux-mêmes et leur vision du monde reflétés dans cette littérature⁴⁷. Et non seulement en littérature, dans toutes les domaines de la vie ils sentent le besoin d'arrêter le mimétisme du modèle occidental. C'est « l'éveil de la conscience noire ».⁴⁸ Les trois figures de proue de ce mouvement sont le guyanais Léon-Gontran Damas, le sénégalais Léopold Sédar Senghor et le martiniquais Aimé Césaire, leurs plateformes les revues *La Revue du monde noir* (1931), *Légitime Défense* (1932) et *L'Étudiant noir* (1935) et les cercles intellectuels parisiens, lieux de rencontre des étudiants issus de tous les coins de la diaspora africaine. Ils retrouvent en eux des similitudes et les mêmes différences par rapport à l'Européen et se mettent alors à la recherche de leur « Négritude » ou leur identité « nègre » commune.⁴⁹ « Hisser le frère noir à la hauteur du frère blanc »⁵⁰, telle est la devise des défenseurs de la Négritude, faire de l'héritage africain une source de fierté, lutter contre l'aliénation et l'assimilation à l'idéal européen. Ils prennent comme nouveaux modèles l'art, la poésie et le rythme africains, cherchent à revendiquer les valeurs africaines et propagent

⁴⁴ Cf. Lewis, Shireen K. (2006) : *Race, culture, and identity: Francophone West African and Caribbean literature and theory from Négritude to Créolité*. p. 23.

⁴⁵ Cf. Ludwig (2008) : *Frankokaribische Literatur : eine Einführung*. Tübingen: Narr. p. 95 et suivantes.

⁴⁶ Cf. Dumontet (1995) : *Der Roman der französischen Antillen zwischen 1932 und heute: eine Literatur auf dem Weg zur Autonomie*. Frankfurt am Main: Lang. p. 15.

⁴⁷ Cf. Lewis (2006) : p. 23 et suivantes.

⁴⁸ Cf. Jaunet, Claire-Neige (2001) : *Les écrivains de la négritude*. Paris: Ellipses. p. 26.

⁴⁹ Cf. Dumontet (1995) : p. 91/92.

⁵⁰ Discours de Césaire à la mairie de Fort-de-France, le 25.04.1990; cité après Dumontet (1995) : p. 102.

le souvenir des racines africaines.⁵¹ Leur objectif est la distinction de la culture occidentale tout en propageant la fierté de leur culture et le respect de leur différence.⁵² Dans le contexte martiniquais c'est avant tout Aimé Césaire qui se démarque. Son premier œuvre *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) reflète l'idée d'un retour aux racines par son titre à double-sens. Le poète lui-même n'arrête pas de souligner qu'à la base du mouvement se trouve la quête de l'identité : « La Négritude n'était pas un but, mais un moyen pour reconquérir notre identité ; c'était la question fondamentale de l'identité »⁵³.

La Négritude ouvre les voies vers l'affirmation de soi et le développement d'une littérature proprement antillaise. Néanmoins, elle devient vite la cible des critiques pour être, reprenons la formule de Sartre, « un racisme antiraciste »⁵⁴. Elle encourage l'assimilation à l'Africain, tout en condamnant l'assimilation à l'Européen et reprend ainsi le vieux concept binaire développé pendant l'époque esclavagiste sans prendre en compte le métissage qui a eu lieu aux Antilles pendant des siècles. Son mérite est pourtant d'avoir créé une « soif d'identité » qui déclenche l'intérêt pour l'histoire, l'anthropologie ou la linguistique que des futures générations d'écrivains continueront à désaltérer⁵⁵.

La poétique de l'œuvre patine sur sa propre surface si elle n'irrite pas sur la fertilité ouverte, collective, foisonnante et créatrice d'une culture assumée. Plus que la négritude totalisatrice, l'œuvre requiert l'enracinement totalisant. On ne s'enracine pas dans des vœux (même qui clament la racine) ni dans la terre lointaine (même si c'est la terre-mère, l'Afrique), parce qu'on recommence de la sorte un (autre) processus abstrait d'universel, là où contribuer par sa richesse propre à la relation totale. Il faut marcher du vœu au réel : ce sera pour épanouir un autre vœu. Ces œuvres de Césaire prendront leur plein sens quand elles seront intégrées à une littérature du pays même (...).⁵⁶

Reprochant à la Négritude d'encore trop suivre les schémas occidentaux et de trop être une « postulation intellectuelle prise en compte par les élites du savoir »⁵⁷ trop loin du peuple, Édouard Glissant développe à partir des années 60 le concept de l'Antillanité. Selon lui, non seulement les hommes, mais la littérature même a besoin de racines. Elle doit être ancrée dans les réalités quotidiennes des gens, dans la terre qu'ils habitent traiter les thèmes qui les occupent. Il encourage une immersion dans la vie des gens pour qu'ils puissent se rapprocher et s'identifier à l'espace qu'ils habitent. Il plaide pour la création d'une « mémoire collective » et une révision de l'historiographie. Il dénonce le fait que les Antillais ne connaissent pas leur histoire, ni leur espace historique, que l'histoire a toujours été écrite et valorisée par le

⁵¹ Cf. Dumontet (1995) : p. 102 et suivantes.

⁵² Cf. Jaunet (2001) : p. 3.

⁵³ Discours de Césaire à la mairie de Fort-de-France, le 25.04.1990; cité après Dumontet (1995) : p. 105.

⁵⁴ Sartre, Jean-Paul (1948) : "Orphée Noir", In: *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*. Paris: Presses Universitaires de France. p. IX - XLIV.

⁵⁵ Cf. Antoine (1992) : p. 352.

⁵⁶ Glissant (1969), cité après Dumontet (1995) : p. 178.

⁵⁷ Glissant, Édouard (1997) : *Le discours antillais*. Paris: Gallimard. p. 729.

colonisateur. Les dates clés que cette histoire nous présente restent creuses pour les descendants d'esclaves qui, eux, ont vécu leurs propres, autres histoires. Pour lui, la particularité de la situation des Antilles consiste dans le fait qu'il y a deux « histoires » qui cohabitent, mais qu'il y a une hiérarchie entre les deux qui privilégie celle qui a été écrite par le colonisateur et néglige celle qui a été transmise par tradition orale du colonisé.⁵⁸ Il tient donc à recréer toutes ces petites histoires de « cette culture populaire du temps du système des Plantations, qui fonde aujourd'hui notre 'profondeur', le 'ça' qui est à 'découvrir' ». Outre la construction de la mémoire collective, il attache une grande importance à la mise en valeur littéraire du pays, de la terre et de la langue créole, dont il transpose souvent les structures dans le français.⁵⁹

Comme on voit déjà, ses idées sont fortement orientées vers l'histoire et l'espace comme moyens pour surmonter l'aliénation : « Quand on retrouve son paysage, le désir de l'autre pays cesse d'être aliénation. » Son projet, à réaliser par les artistes en collaboration avec le peuple, est la création d'une nation antillaise commune, basée sur la culture afro-caribéenne des îles.⁶⁰ Son « vœu » et sa « vision » sont donc la création d'un sentiment d'« Antillanité », une conception d'identité basée sur une histoire et un espace partagés. Leur point commun consiste en une identité plurielle, hétérogène et fragmentée, leur diversité et leur caractère multilingue. Au lieu de chercher des « racines » culturelles, stratégie arborescente, hiérarchisée, exclusive et ancrée dans la pensée occidentale, il propose la métaphore du « rhizome », concept emprunté à Deleuze et Guattari, pour illustrer l'identité caribéenne, multiple, créolisée, fluide et constamment en train d'évoluer.⁶¹

Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles. [...] Nous déclarons que la Créolité est le ciment de notre culture et qu'elle doit régir les fondations de notre antillanité. La Créolité est *l'agrégat interactionnel ou transactionnel*, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques, et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol. [...] Nous sommes tout à la fois, l'Europe, l'Afrique, nourris d'apports asiatiques, levantins, indiens, et nous relevons aussi des survivances de l'Amérique précolombienne. La Créolité c'est « *le monde diffracté mais recomposé* », un maelström de signifiés dans un seul signifiant : une Totalité.⁶²

Fortement influencés par le concept d'Antillanité de Glissant et en rejet catégorique de la Négritude de Césaire, Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant développent ensuite le mouvement littéraire de la Créolité vers la fin des années 80. Ils constatent que la littérature antillaise reste encore à développer, qu'elle se trouve en « état de pré littérature » et pour la créer ils plaident avant tout pour une « vision intérieure », ainsi qu'une « acceptation de soi ». Le mimétisme de l'Europe d'abord et l'« illusion africaine » après ont toujours engendré

⁵⁸ Cf. Dumontet (1995) : p. 176 et suivantes.

⁵⁹ Cf. Antoine (1992) : p. 361/362.

⁶⁰ Glissant (1997) : p. 756 et suivantes.

⁶¹ Cf. Lewis (1995) : p. 70 et suivantes.

⁶² Bernabé, Chamoiseau, Confiant (1989) : p. 13 et 26/27.

une orientation vers l'extérieur. L'Antillanité est pour eux trop réduite, faisant des Antilles uniquement une province de l'Américanité, c'est-à-dire l'installation de différents peuples sur le continent américain, qui néglige pourtant l'aspect de la créolisation de ces peuples. Sans être une contradiction du concept aîné, la Créolité cherche plutôt à le surpasser, proposant une « double solidarité », antillaise et créole, la première géopolitique, la deuxième ethnique avec tous les peuples créoles.⁶³

Il s'agit donc de surmonter les vieux concepts binaires avec leurs dichotomies de noir / blanc, Europe / Afrique, colonisé / colonisateur.⁶⁴ La Créolité présente une nouvelle esthétique et expression littéraire, basée sur la culture et le langage créole et censée refléter l'identité créole. Ce mouvement surgit à un moment où l'« identité créole » est en crise, où il y a une forte influence de la France et du français qui mène à une francisation et une décréolisation de plus en plus accentuée. Les Créolistes tiennent à préserver leur langue en tant que vecteur important de leur identité. Cette dernière est pour eux une mosaïque, hybride et complexe, créolisée et chaotique.⁶⁵ Dans leurs écrits, ils mettent en valeur la langue et les expressions créoles, mais ils explorent aussi l'interlecte et l'énorme diversité qui présente l'échange entre les deux langues. En outre, en tant qu'écrivains c'est leur vocation d'enrichir et de développer la langue créole à travers leur littérature dans le but qu'elle soit un jour à la hauteur d'autres langues en richesse et en possibilités d'expressions. Ils mettent un accent particulier sur la valorisation de l'histoire et ce faisant l'évocation d'une identité collective. Comme pendant à la « littérature », ancrée dans la tradition occidentale, ils créent leur propre « oraliture » moyennant l'emploi de matières mythiques et folkloriques issues de leur tradition orale.⁶⁶

Il nous a importé de retracer très brièvement le développement de la littérature martiniquaise à travers le dernier siècle et les différents courants qui y ont eu lieu. Même si nous ne pouvons classer le roman de Marie-Reine de Jaham dans aucune de ces catégories, nous en notons pourtant l'influence. Elle apparaît parfois explicitement, par exemple par des références directes à la négritude. Mais avant tout, nous sentons un caractère fortement identitaire, une mise en valeur de l'histoire et de l'héritage couplés avec un sentiment de nostalgie, par le biais de stratégies, similaires auxquels que nous avons proposées les Créolistes ou Glissant, pourtant avec un effet parfois très différent.

⁶³ Cf. *ibid.* : p. 13-33.

⁶⁴ Dumontet (1995) : p. 271.

⁶⁵ Cf. Lewis (1995) : p. 89 et suivantes.

⁶⁶ Cf. Dumontet (1995) : p. 273 et suivantes.

3.2 IDENTITE ET ALTERITE

Toute littérature qui réfléchit sur les fondements de son identité, même à travers la fiction, véhicule, pour se construire et se dire, les images d'un Autre ou de plusieurs Autres.⁶⁷

Après avoir parlé de la littérature antillaise et sa quête de son identité, il nous semble important de clarifier d'abord ce que nous entendons par ce terme. La question de « l'identité » a joui d'une grande popularité dans les sciences sociales, surtout au cours du dernier siècle. Le terme est sur toutes les lèvres et chacun paraît savoir de quoi il s'agit. Il y a une multitude d'identités différentes : l'identité ethnique, nationale, sexuelle, religieuse, européenne, politique, etc.⁶⁸ Nous tenons donc à cerner d'abord ce que nous entendons par ce terme dans notre contexte et l'appliquer au contexte des Antilles et leur littérature pour ensuite pouvoir déceler comment le thème de l'identité est présente dans la littérature en général et dans notre œuvre en particulier.

Selon la définition de l'encyclopédie Larousse, l'identité est le « caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité ».⁶⁹ Dans le dictionnaire, les définitions sont déjà plus ambiguës, allant du rapport de similitude ou d'équivalence jusqu'au caractère individuel et singulier de quelqu'un.⁷⁰ D'après le dictionnaire allemand *Duden*, il s'agit de la « Echtheit einer Person oder Sache ; völlige Übereinstimmung mit dem, was sie ist oder als was sie bezeichnet wird »⁷¹, il y a donc davantage cette notion de conformité avec une chose ou avec soi-même. Comme le montre la vaste étude de Müller, il y a une pléiade de concepts qui, selon leurs disciplines et époques respectives, offrent des définitions diverses. Pourtant, elle constate que grosso modo la plupart trouve des composantes similaires de l'identité, c'est surtout au niveau de leur priorisation et de leur terminologie qu'ils varient. L'identité est à la fois individuelle et sociale, c'est-à-dire qu'elle se développe lors de l'interaction avec d'autres individus. Elle est aussi culturelle et historique, basée dans la conscience de la propre biographie, du passé et du futur. Même si elle n'est pas statique, elle doit être consistante, cohérente et reconnaissable dans son fondement. Les identités sociales peuvent être multiples et créent des sentiments d'appartenance à un groupe, ainsi que la distinction d'un autre. C'est dans l'interaction que l'individu cherche l'approbation de son

⁶⁷ Pageaux, Daniel-Henri (1994) : *La littérature Générale et comparée*. Paris: Armand Colin. p. 73.

⁶⁸ Cf. Müller, Bernadette (2011) : *Empirische Identitätsforschung: Personale, soziale und kulturelle Dimensionen der Selbstverortung*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften. p. 10.

⁶⁹ Encyclopédie Larousse : <https://larousse.fr/encyclopedia/divers/identite/59715> [consulté le 24 août 2020].

⁷⁰ Dictionnaire Larousse : <https://larousse.fr/dictionnaires/francais/identite/41420> [consulté le 24 août 2020].

⁷¹ Dictionnaire Duden : <https://www.duden.de/rechtschreibung/Identitaet> [consulté le 24 août 2020].

identité par autrui. Müller montre aussi que souvent c'est lors d'une situation de crise comme la confrontation à un Autre que la question de l'identité surgit.⁷²

Résumons donc, chacun a plusieurs identités qui s'activent dans de différentes situations de contact et d'interaction sociales. À la base de tout sentiment identitaire se trouve le fait de sa conscience. La question de la propre identité commence à se poser lors du contact avec un autre qui est différent de soi et la constatation que, contrairement à l'autre, on est conforme à soi. Connaître notre identité est être conscient de ce que nous sommes. C'est connaître notre histoire et le contexte dans lequel nous nous trouvons. C'est aussi connaître notre position et savoir alterner nos « identités » dans de diverses situations de contact.

Ce qui se pose s'oppose en tant qu'il se distingue et rien n'est soi sans être autre que le reste.⁷³

C'est toujours la réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire.⁷⁴

Bon nombre de définitions spécifient le terme d'identité par la distinction. Souvent la question de l'identité s'éveille dans le contact avec une chose ou une personne différente et par la constatation de son altérité. Il y a une relation importante entre l'altérité et l'identité – ou ce que Jodelet appelle la « mêmeté », sa traduction du terme anglais « sameness ». C'est un concept très similaire, quoique plus réduit que celui d'identité, mais qui en fait toujours partie. Tout ce qui n'est pas le même est forcément autre, entre identité et altérité il existe un rapport dialectique. Néanmoins, l'interaction et l'échange entre les deux signifie qu'il y a une « triple expérience d'identité, altérité et pluralité ». L'altérité est toujours créée et résultat d'un « double processus de construction et d'exclusion sociale ». Une chose ou une personne est « mise en altérité », c'est-à-dire est déplacée par « l'invention, symbolique et matérielle [...] de la différence dans l'extériorité ». Jodelet distingue entre une « altérité du dehors » qui se réfère au rapport avec des pays, peuples ou groupes, lointains ou exotiques, éloignés dans l'espace et dans le temps ; et une « altérité du dedans » qui se trouve au sein d'un même espace, temps et contexte socio-culturel. Cette dernière se réfère à la distinction par le physique (race, couleur, genre), les mœurs (sexualité, mode de vie) ou l'appartenance à un groupe (national, ethnique, religieux).⁷⁵

Ce qui est paradoxal est le fait que c'est lors de la confrontation avec l'altérité que l'identité se développe. Leur affrontement peut causer des troubles, bien qu'ils se conditionnent

⁷² Cf. Müller (2011) : p. 67 et suivantes.

⁷³ Platon, cité après Jodelet, Denise (2005) : « Formes et figures de l'altérité » In : *L'Autre : Regards psychosociaux*. Grenoble : Les Presses de l'Université de Grenoble. p. 12.

⁷⁴ Augé (1994), p. 84, cité après ibid. : p. 12.

⁷⁵ Cf. Jodelet (2005) : p. 10 et suivantes.

mutuellement. Après avoir expliqué le rapport et le caractère dialectique d'identité et d'altérité, il est peu surprenant que cette thématique présente un défi dans un contexte postcolonial comme celui de la Martinique. Là, l'individu est confronté d'une part à l'altérité du dehors de la Métropole et dans un contexte plus large du monde entier, et d'autre part aux diverses altérités du dedans à l'intérieur de sa société multiethnique et diverse. La question de l'identité, du « qui sommes nous ? », mais en dérivé et non moins important « qui ne sommes nous pas ? » et « de qui distinguons-nous ? », prend ici un tout nouveau sens.

Les auteurs de la Créolité en ont fait un thème clé dans leur *Éloge*⁷⁶. Le terme d'identité apparaît littéralement ou périphrasé maintes fois dans leur discours. Ils lamentent leur « aliénation », le fait d'avoir acquise une « identité autre », d'avoir écrit pour l'Autre et d'avoir été « fondamentalement frappés d'extériorité », ainsi que dépendants, culturellement, politiquement et économiquement⁷⁷. « Nous faisons corps avec notre monde », ils plaident pour une affirmation de leur « identité créole » et la « complexité » d'une « identité mosaïque »⁷⁸. Leur objectif explicite est de créer une « conscience identitaire »⁷⁹, une identité collective créole et dans ce but ils donnent des instructions très précises pour tisser des éléments créateurs d'identité dans leurs écrits et pour la valoriser. Une stratégie est la restauration de la continuité historique par la création d'une mémoire collective et la réinvention de petites histoires personnelles que l'histoire coloniale a toujours négligées. Ces histoires seront ancrées dans leurs paysages et leur terre pour les enraciner dans l'environnement qu'ils habitent. En outre, il s'agit de mettre en valeur l'oralité, les contes, les proverbes et les chansons populaires, expressions de « contre-culture »⁸⁰, voire moyens de résistance, constituant une partie intégrante de leur héritage. Les croyances et superstitions populaires et pratiques magico-religieuses sont à valoriser aussi, au même titre que la cuisine locale, les petits rituels, la musique, bref des composantes de leurs quotidien qui jusque-là ont toujours été dépréciées. Il convient de ne point chercher d'atteindre l'universalisme selon le modèle de la Métropole, mais de montrer la propre diversité comme une richesse. Et enfin et surtout, il faut mettre en valeur le bilinguisme de la langue créole en échange avec le français et les maintes variations possibles entre les deux, encourager son usage et son développement dans les écrits. Tout cela est la tâche des poètes et des écrivains.

Ces stratégies proposées par les Créolistes servent à créer et à véhiculer un sentiment d'identité par le biais de leurs textes. On remarque la contemporanéité de l'apparition de ce

⁷⁶ Bernabé, Confiant, Chamoiseau (1989).

⁷⁷ Ibid. : p. 22, 15, 14.

⁷⁸ Ibid. : p. 39, 13, 28, 52.

⁷⁹ Ibid. : p. 41.

⁸⁰ Ibid. : p. 34.

mouvement avec la publication du livre de Jaham. Elle se sert des mêmes méthodes aussi pour créer un sentiment d'appartenance et un ancrage historique dans l'espace. Le roman déborde de références historiques, de nostalgie et de mise en valeur d'événements clés qui ont marqué la mémoire collective martiniquaise. Pourtant, et probablement pas dans l'intérêt de Bernabé, Chamoiseau et Confiant, elle s'en sert pour diviser les martiniquais en deux groupes, « békés » et « nèg' ». Par les références à bon nombre de lieux de mémoires et événements historiques, elle présente un fondement aussi bien qu'une justification pour cette séparation. Sa protagoniste ne cesse de souligner son appartenance au groupe ethnique des « békés » et montre son fort sentiment identitaire dans la distinction de tout le reste, qu'elle appelle « nèg' » ou « Noirs ».

De par ses descriptions, de Jaham nous présente un monde binaire avec « békés » d'un côté et « nèg' » de l'autre. Ainsi, elle effectue une construction d'identité par ce que nous avons décrit auparavant comme « mise en altérité ». Cette idée ressemble à un concept qui a ses origines dans l'anthropologie anglophone où il est généralement appelé « othering ». Nous garderons par la suite le terme anglais, car il nous paraît plus répandu dans la littérature et une traduction qui garde la signification entière de ce terme ne serait pas aussi concise. « Othering » est donc défini comme « a process [...] through which identities are set up in an unequal relationship »⁸¹. L'idée qu'une dialectique d'identification et de distanciation se développe lors de l'encontre d'un « Même » avec un « Autre » remonte à un texte de Hegel dans sa *Phänomenologie des Geistes*, curieusement traduit par « Dialectique du maître et de l'esclave » dans le français.⁸² Ils sont construits simultanément et fonctionnent entre les individus, ainsi qu'entre des groupes par une mise en opposition inégale : même supérieur / autre inférieur, qualités désirables / qualités indésirables, rationnelle / irrationnelle, etc. Brons souligne que souvent cette opposition est faite de manière implicite et moins bien décelable. Il distingue entre le « sophisticated othering » qui paraît justifié et raisonnable et le « crude othering » qui est plus évident et moins rationnel. L'effet du « othering » est une augmentation de la distance par rapport à l'autre, voire une déshumanisation, le rendant « radically alien » et justifiant ainsi exclusion ou discrimination.⁸³ Dans son essai « The Rani of Sirmur », Spivak est la première à utiliser le concept d'une manière systématique afin d'en détecter les mécanismes. Elle analyse de différents récits de voyage de chroniqueurs anglais en Inde et leur description des peuples locaux. Le résultat sont trois observations ou stratégies : d'un côté l'imposition du pouvoir en mettant l'autre dans une position inférieure ; d'un autre côté la mise en exergue de son

⁸¹ Crang (1998) : p. 61, cité après Brons, Lajos (2015) : «Othering, an Analysis» In : *Transcience*, Vol. 6, Issue 1. p. 2.

⁸² Cf. Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (2002) : *Phänomenologie des Geistes*. Blackmask Online. p. 54 et suivantes et Brons (2015) : p. 69.

⁸³ Cf. Brons (2015) : p. 70-72.

infériorité morale et enfin la restriction de l'accès au savoir et à la technologie de l'Autre. Celui qui détient la position supérieure pour décrire l'Autre, construit son infériorité. Pour elle, « othering » est la conséquence du racisme, du sexisme, du classisme ou de leur combinaison et la construction d'identité des deux parties dans un rapport inégal.⁸⁴

« Othering » est un concept binaire, basé sur un rapport dichotomique qui sert à la différenciation et à la démarcation du « je » de l'« autre », du « nous » de l'« eux », sans prendre un compte ce qu'on appelle le « thirdspace », c'est-à-dire la gradation qu'il y a entre eux. Ainsi, la distance sociale est construite et maintenue. Le groupe inférieur est réduit à des stéréotypes avec quelques caractéristiques négatives. Pour Jensen, il s'agit d'un

[...] discursive process by which powerful groups, who may or may not make up a numerical majority, define subordinate groups into existence in a reductionist way which ascribe problematic and/or inferior characteristics to these subordinate groups. Such discursive processes affirm the legitimacy and superiority of the powerful and condition identity formation among the subordinate.⁸⁵

Cette dernière définition nous rappelle beaucoup les propos de Frantz Fanon, qui parle d'« aliénation » lorsqu'il s'agit de la construction d'identité dans un contexte d'infériorité. Nous reviendrons à ses idées encore en plus de détails dans les chapitres à venir. Ce que nous observons dans *La grande Béké* est presque mot à mot ce que nous avons cherché de dépeindre par des théories ici. Par la suite, nous nous pencherons donc d'abord sur les différents moyens du « othering » dans le roman et sur la création d'une séparation binaire entre « Békés » et « Nèg' ». Aussi les stratégies de création d'un sentiment d'identité collective par des références historiques nous semblent intéressantes, car notre auteure renforce la division par l'évocation de certains thèmes et références historiques, justifiant la différence et démontrant les difficultés d'un rapprochement.

3.3 LA DICHOTOMIE « BEKE » - « NEG' » : MOYENS DE SEPARATION

Africanism is the vehicle by which the American self knows itself as not enslaved, but free ; not repulsive, but desirable ; not helpless, but licensed and powerful ; not history-less, but historical ; not damned, but innocent ; not a blind accident of evolution, but a progressive fulfillment of destiny.⁸⁶

J'ai fait bâtir cette maison pour abriter deux mondes, celui des békés et celui des nèg'. Entre les deux, une frontière tracée par des fleurs.⁸⁷

La protagoniste de notre livre a un fort sentiment d'appartenance au groupe et à l'identité « béké », qu'elle n'arrête pas de souligner dans l'opposition aux autres, les « nèg' ».

⁸⁴ Cf. Jensen, Sune Qvotrup (2011) : "Othering, identity formation and agency" In: *Qualitative Studies*, 2(2): p. 64/65 et Spivak, Gayatri Chakravorty Spivak (1985) : "The Rani of Sirmur: An Essay in Reading the Archives" In: *History and Theory*, Vol. 24, No. 3, p. 247-272.

⁸⁵ Jensen (2011) : p. 66.

⁸⁶ Morrison, Toni (1992) : *Playing in the dark*. Cambridge: Harvard University Press. p. 52.

⁸⁷ De Jaham (1989) : p. 47.

Ici, nous voulons présenter quelques stratégies pour dépister cette séparation. C'est l'écrivaine et essayiste américaine Toni Morrison qui nous en propose une sélection pour l'étude critique de la littérature américaine⁸⁸. Elle montre des méthodes pour déceler des stratégies pour la mise en valeur d'attributs raciaux dans un contexte de ségrégation raciale qui se prête très bien à nos propos aussi.

Tout d'abord, elle cite Snead et son analyse des œuvres de Faulkner dans lesquelles il traite l'expression littéraire de la ségrégation raciale. Il énumère six caractéristiques de cette division : la pureté raciale comme marqueur de la séparation et la crainte de perdre son identité par la fusion avec l'autre ; la mise en exergue de caractéristiques physiques visibles par l'antithèse visuelle ; la séparation spatiale et conceptuelle pour distancier la classe subordonnée ; la répétition et le renforcement par pléonasmes des antithèses et des oppositions produites ; l'emploi d'insultes, de menace ou de violence ; et dernièrement la présentation de la discrimination comme une chose évidente, juste et naturelle.⁸⁹

Ensuite, elle égrène d'autres stratégies linguistiques et littéraires du « othering », généralement utilisées dans la littérature Américaine pour affirmer l'identité des personnages, ainsi que du lecteur. Le stéréotype permet de créer une image de manière économique et simple sans avoir besoin de fournir des descriptions. Le déplacement métonymique par des techniques de « color coding » ou l'usage de traits physiques demande que le lecteur partage l'attitude de dédain. La condensation métaphysique fait des différences historiques ou sociales des différences universelles, par exemple l'assimilation d'un personnage avec un animal ou leur discours avec un cri d'animal. Par la fétichisation, une différence importante est créée, là où il n'y en a objectivement pas ou où elle est minime. Un fétiche qui apparaît souvent dans le discours racial est celui du sang. Le fétiche sert à affirmer la dichotomie de civilisation / sauvagerie. L'emploi de mécanismes allégoriques pour créer exclusion, déhistorisation ou aliénation. Et en fin de compte, l'usage répétitif d'un langage incohérent et aliénant d'un personnage. Elle démontre ces stratégies par la suite aux exemples de plusieurs œuvres d'auteurs américains.⁹⁰

Nous nous servons maintenant des deux modèles proposés par Morrison et Snead pour en donner quelques exemples que nous avons trouvé dans notre corpus *La grande Béké*. Avant de le faire, nous tenons pourtant à définir les termes que nous avons proposé dans le titre de ce sous-chapitre et que nous trouvons partout dans le roman, car, à la première vue, ce sont des termes qui peuvent choquer, ayant une connotation fortement péjorative, voire raciste. Selon le

⁸⁸ Cf. Morrison (1992) : p. 61 et suivantes.

⁸⁹ Cf. Snead (1986) : X-XI, cité après Morrison (1992) : p. 66/67.

⁹⁰ Cf. Morrison (1992) : p. 58 et 67-69.

dictionnaire Larousse, le mot « nègre » définit un « esclave noir qui était employé dans les colonies » et est un terme vieilli, « injurieux et raciste pour désigner une personne de couleur noire »⁹¹, alors que « béké » désigne simplement un « créole martiniquais ou guadeloupéen »⁹². Néanmoins, dans le contexte de la Martinique, en langue créole, « neg » est beaucoup plus utilisé et n'est d'habitude pas vu comme une insulte. Selon le dictionnaire créole martiniquais - français, il existe une énorme richesse de significations pour ce terme, ce qui fait preuve d'un usage fréquent. Il peut signifier « homme », « gens de, originaire de », « nègre, homme de race noire », « toute personne ayant du sang noir quel que soit son phénotype et son degré de métissage par opposition à un originaire d'Europe », « serviteur, esclave », ou bien « ami, copain ».⁹³ Nous voyons donc que dépendant du contexte, la connotation peut même être très positive. La signification de « bétjé » en créole, « Blanc martiniquais / Blanc créole, descendant des premiers colons français de la Martinique arrivés dans l'île au XVII^e siècle » correspond à peu près à celle de « béké » en français⁹⁴.

Maintenant que nous avons clarifié les deux termes, retournons aux stratégies utilisées dans le roman pour mettre en exergue la séparation entre « békés » et « nèg' ». Parfois, nous en avons pu constater plusieurs dans un même énoncé. Tout d'abord les références aux couleurs noir et blanc pour souligner les différences qui commencent dès la première introduction de Fleur et sa Da. La vieille dame nous est présentée au début par « une minuscule tasse de porcelaine blanc et or frappé à mon chiffre FMJ : Fleur de Mase de la Joucquerie », apporté par Eudèse qui y verse « le premier café du matin, le café-qui-tache-la-tasse, noir comme un cul de négresse. »⁹⁵ Voici, la première mise en opposition des deux dames : la fragilité et la noblesse de Fleur face à la réduction à la servitude et à son corps de la Da. Aussi la chambre de Fleur souligne sa blancheur et son caractère exquis :

Ma chambre est nue. [...] Les murs sont blancs, les plafonds hauts, [...] Le couvre-lit est une lourde dentelle blanche que les orphelines de l'ouvroir du Morne Rouge ont mis une année entière à tisser aux fuseaux. Blanche aussi, la soie sauvage qui recouvre le divan, et le coussin qui garnit le fauteuil anglais devant la coiffeuse.⁹⁶

Plusieurs fois, nous observons les personnages blancs « devenir blanc comme craie », « toute blanche » ou bien « blanc comme la farine de coco »⁹⁷. Quand il s'énervé, nous voyons le « regard noir de Mickey », alors que la voix de Fleur est « blanche de rage »⁹⁸. Lors des

⁹¹ Dictionnaire Larousse : <https://larousse.fr/dictionnaires/francais/nègre/54084?q=nègre#53729> [consulté le 24 août 2020].

⁹² Ibid. : <https://larousse.fr/dictionnaires/francais/béké/8647?q=Béké#8597> [consulté le 24 août 2020].

⁹³ Confiant, Raphael (2007) : *Dictionnaire créole martiniquais – français*. Matoury: Ibis Rouge. p. 1009/1010.

⁹⁴ Ibid. : p. 188.

⁹⁵ De Jaham (1989) : p. 13/14.

⁹⁶ Ibid. : p. 17.

⁹⁷ Ibid. : p. 199, 322, 334.

⁹⁸ Ibid. : p. 269, 144.

obsèques de Roger, « la petite chapelle est noire de monde. À l'avant, dans le blanc troupeau des religieuses »⁹⁹, les couleurs sont une fois de plus mises en opposition et ce n'est certainement pas par hasard que nous apprenons à plusieurs reprises que l'étalon, l'orchidée et la Cadillac de Fleur sont noires¹⁰⁰.

En outre, des traits de physique associées avec blancheur ou noirceur sont souvent soulignés pour ne laisser aucun doute sur l'appartenance des personnages au groupe « béké » ou « nèg' ». Ainsi, en regardant une vieille photo de soi, Fleur se décrit comme suit : « Le nez est petit, la lèvre supérieure renflée, le menton, creusé d'une fossette, et la peau, mate comme un ivoire patiné. »¹⁰¹ Pollius, son jardinier, « tend sa main noire et sèche comme une branche, noire et chaude comme la terre »¹⁰². De plus, la narratrice nous enseigne ce que signifient les « paumes sombres, les gencives foncées ou la sclérotique jaunâtre. C'est 'la goutte' qui ressort. La goutte de sang noir qui souille irrémédiablement une lignée de békés. », et nous fait remarquer si quelqu'un a les « gencives roses » ou la « sclérotique jaune ».¹⁰³ Nous voyons déjà l'importance du classement de chaque personnage à un des deux groupes « raciaux ».

Devant, le monde des békés avec ses vérandas luisantes, ses berceuses en bois de mahogany, ses lits à colonnes voilés de moustiquaires blanches, ses plateaux à punch scintillant de cristaux, ses odeurs de vanille, de rhum et de citron vert.

Derrière, le monde des nèg', avec d'autres odeurs – café, morue salée, friture, coco ranci et, toujours, celle du rhum – d'autres couleurs plus denses, plus sombres, plus violentes.¹⁰⁴

À l'habitation de notre protagoniste, il y a des espaces séparées pour les deux mondes de « békés » et de « nèg' ». Les derniers habitent les cases ou les pavillons, alors que Fleur et sa famille habitent la maison de maître. Une autre fois, la question de l'espace ou de la place apparaît même explicitement lors de la confrontation de la Cadillac de Fleur qui passe par un taxi-pays plein de « Noirs », comme nous le montre la citation suivante. Pourtant, à part ces deux exemples, la majorité des espaces auxquelles nous avons accès, semblent plutôt partagées.

La Cadillac ralentit jusqu'à s'arrêter pour laisser le passage à un taxi-pays débordant de nèg' qui s'abritent de la pluie battante sous ces grands sacs en plastique bleu dont on entoure les régimes de bananes dans les champs, pour les protéger des intempéries. Tandis que les deux véhicules se croisent avec précaution sur l'étroite route, trente têtes se penchent, des bras s'agitent, des plaisanteries fusent.

- Eh, béké, *changé épi nou* ! Change de place avec nous !¹⁰⁵

Le fétiche de la race et du sang est toutefois assez présente tout au long du roman. Il apparaît dans plusieurs contextes. D'un côté, pour justifier l'appartenance de Michel au groupe

⁹⁹ Ibid. : p. 182.

¹⁰⁰ Ibid. : p. 167, 140.

¹⁰¹ Ibid. : p. 18.

¹⁰² Ibid. : p. 22.

¹⁰³ Ibid. : p. 44, 33, 31.

¹⁰⁴ Ibid. : p. 47.

¹⁰⁵ Ibid. : p. 195.

des békés, car « dans ses veines coule le sang des chevaliers et celui des boucaniers », il est « de leur race » et « Mickey a de mon sang dans les veines »¹⁰⁶, mais d'un autre côté aussi pour montrer qu'il apporte quelque chose de nouveau : « un autre sang coule dans ses veines », « il faut à la Martinique un œil neuf, un sang neuf » et « lui, il représente le sang neuf, l'avenir de la Martinique ».¹⁰⁷ Néanmoins, de par l'exemple de sa famille, « cette tribu au sang vicié », Fleur nous montre que le sang commun ne lie pas toujours : « que mon sang coule dans leurs veines n'y change rien : je les méprise ».¹⁰⁸ La mention du sang « noir » est négative, car c'est un sang dont on ne veut pas :

Aujourd'hui, si vous demandez à un Noir de grimper au cocotier, vous le verrez rouler des yeux offusqués. [...] Il l'a dans le sang. Mais, justement, ce sang-là, le sang d'esclave, il n'en veut plus.¹⁰⁹

Plusieurs descriptions de « Noirs » font preuve d'un sentiment de supériorité par rapport à eux. La constatation que « le rendement d'un Noir antillais est, à salaire égal, la moitié de celui d'un ouvrier de la Métropole »¹¹⁰ le déshumanise et le réduit à sa seule fonction de travailleur apportant du rendement à son patron. « Serais-tu plus stupide qu'un petit nèg' illettré ? »¹¹¹, une comparaison qui diminue le « nèg' » et part du principe qu'il est intellectuellement inférieur. Lors de la visite à l'usine, la situation entre les deux parties devient plus tendue, mais la protagoniste nous montre qu'elle sait « comment les prendre » :

Dans le nèg' le plus endurci ou le mieux arrivé se cache un petit mangeur de mangots bassignac à la sortie de l'école, sous les arbres d'un Missié Béké. C'est comme ça et ce n'est pas près de changer. [...] J'interpelle l'un des Noirs. Celui-là, je le connais bien. Un brave type, qui se laisse un peu trop facilement manipuler.¹¹²

Encore une affirmation qui fait preuve que la narratrice est au-dessus de tout, le « nèg' » au contraire est infantilisé et facile à manipuler. Dans un autre exemple, la vieille dame raconte une légende qui se racontent les « Noirs » d'un quimboiseur, un sorcier très malin et puissant, qui finit par être dévoré par des bêtes sauvages, mais « voilà, la vieille béké est plus maligne que le rusé quimboiseur. »¹¹³. Ainsi, elle nous montre qu'elle est plus maligne qu'une des figures les plus puissantes dans la mythologie locale. Parfois, la vieille dame se surprend à faillir dire des choses déshumanisantes qu'elle ne devrait plus dire, mais qui témoignent de son mépris :

- Quand tu auras vécu quelques années dans cette île, mon petit, tu sauras que les nèg' restent toujours des nèg' et que, avec eux, il n'y a qu'une seule manière.

¹⁰⁶ Ibid. : p. 18, 162, 200.

¹⁰⁷ Ibid. : p. 199, 203, 204.

¹⁰⁸ Ibid. : p. 38, 17.

¹⁰⁹ Ibid. : p. 30.

¹¹⁰ Ibid. : p. 26.

¹¹¹ Ibid. : p. 92.

¹¹² Ibid. : p. 117.

¹¹³ Ibid. : p. 42.

Je m'arrête à temps, horrifiée. J'allais dire : la carotte et le bâton.¹¹⁴

Une grande partie des descriptions ou des mentions de « Noirs » les montrent comme une menace ou comme un danger, armés, le regard hostile et souvent dans le collectif, contrairement aux individus « békés ». Nous observons ce contraste dans des situations particulières, par exemple à l'usine, mais aussi dans des constatations générales du type : « Que peut une minorité blanche face à une écrasante majorité de couleur ? »¹¹⁵. « Les Noirs m'opposent un visage de pierre. Comme si je ne le savais pas : ils ne me feront aucun cadeau. »¹¹⁶, les descriptions dégorgent de champs lexicaux d'opposition et d'hostilité :

La voiture dépasse maintenant de petits groupes de nèg', coutelas à la main, regard hostile. Ils sont de plus en plus nombreux à mesure que nous approchons de l'usine. La plupart me sont inconnus.

[...]

Je ne sais pas s'il mesure le danger. Une masse de deux cents nèg' s'est rassemblée devant la cour de l'usine et grossit de minute en minute. [...] Un faux pas, et c'est le feu aux poudres.

Très lentement, la voiture continue à avancer au milieu d'une haie de nèg' qui s'écartent de mauvais gré.

[...]

Dix minutes passent, suffisantes pour que la cour achève de se remplir de nèg' qui piétinent en rangs serrés, le coutelas à la main.¹¹⁷

En plus des descriptions qui créent un sentiment de menace, ceci est renforcé et justifié par des références historiques évoquant des crimes : « Il se rappellera qu'aux îles, les nèg' tuent parfois les Blancs. », « Les Noirs arrivaient fin saouls, en troupes serrées, menaçants. [...] Ils ne voulaient pas le tuer, vois-tu, mais quand il s'est mis à courir, ils l'ont coursé, rattrapé et haché menu avec leurs coutelas. » Et il ne faut surtout pas oublier que « Les nèg' sont comme ça. Gentils, mais un peu impulsifs. »¹¹⁸

Lors des dernières pages, nous avons appliqué les concepts de Snead et de Morrison pour dépister les manières dont nous est montrée la division raciale dans le roman. Nous avons vu que les deux partis sont continuellement mis en opposition, de manière binaire, sans transitions ou gradation entre eux. Cette stratégie est, certes, très exagérée, mais réussit à problématiser les relations entre les deux groupes raciaux. D'autres moyens, comme la langue, le rôle de l'histoire ou l'emploi de stéréotypes nous semblent trop vastes pour être traités ici. Des chapitres entiers leur seront dédiés plus tard dans le mémoire.

¹¹⁴ Ibid. : p. 241.

¹¹⁵ Ibid. : p. 70.

¹¹⁶ Ibid. : p. 119.

¹¹⁷ Ibid. : p. 289-291.

¹¹⁸ Ibid. : p. 24, 101, 227.

3.4 SEPARES PAR UNE HISTOIRE COMMUNE

History is the remembered past to which we no longer have an « organic » relation [...] collective memory is the active past that forms our identities.¹¹⁹

Notre Histoire (ou plus exactement nos histoires) est naufragée dans l'Histoire coloniale. La mémoire collective est notre urgence. Ce que nous croyons être l'histoire antillaise n'est que l'Histoire de la colonisation des Antilles.¹²⁰

Souvent, on entend parler de « mémoire collective ». C'est un des thèmes principaux aussi pour les Créolistes. Il s'agit d'un concept qui a ses origines dans la sociologie. D'abord évoqué par Durkheim, il a ensuite été élaboré par son disciple, Maurice Halbwachs dans *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925). Il décèle le grand rôle de la société dans la construction de notre mémoire. Nos souvenirs ne sont ni individuels, ni vraiment les nôtres. Nous portons toujours en nous l'expérience et l'histoire de tout un collectif. Au sein de ce dernier, nous nous rappelons mutuellement des souvenirs et les reconstruisons à travers des symboles, des rituels ou des représentations. Le produit de la collaboration de tous les souvenirs des membres d'un groupe est ce qu'on appelle la « mémoire collective ».¹²¹ Pierre Nora développe plus tard le concept de « lieux de mémoire ». Pour lui les deux termes « histoire » et « mémoire » sont antonymes. Alors que l'histoire est une reconstruction incomplète du passé, la mémoire est inconsciente, actuelle est éternellement présente. Afin de la réactiver ou de la conserver, un collectif se crée des points de repère, c'est-à-dire des « lieux de mémoire ». Ce sont des lieux symboliques, matériels et fonctionnels qui, dû à une volonté de mémoire commune, servent à la construction d'identité de nations ou d'autres collectifs.¹²²

La citation de Olick en haut de page, ainsi que les descriptions que nous venons de faire, démontrent à quel point une mémoire collective et des lieux de mémoire sont importants dans la construction d'identité. Ce sont eux qui, au sein d'un groupe, unissent et distinguent par rapport à d'autres groupes et qui aident à établir un sentiment d'« identité collective ». Ceci explique l'intérêt des Créolistes d'établir une continuité historique et culturelle « sans laquelle l'identité collective a du mal à s'affirmer ». Ils ne se reconnaissent pas dans l'histoire coloniale et engagent les écrivains à tisser des références au passé dans leurs écrits, afin de véhiculer une mémoire collective.¹²³ Morrison observe que, souvent, afin de créer et de mettre en valeur l'histoire et le contexte des personnages blancs dans la littérature américaine, ils sont opposés à la « history-lessness and context-lessness » des personnages noirs.¹²⁴

¹¹⁹ Olick, Jeffrey K. (1999) : « Collective memory », In: *International Encyclopedia of the Social Sciences*. p. 7-8.

¹²⁰ Bernabé, Chamoiseau, Confiant (1989) : p. 36/37.

¹²¹ Cf. Halbwachs, Maurice (1925) : *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris: Félix Alcan. p. 6.

¹²² Cf. Nora, Pierre (1984) : *Les lieux de mémoire*. Paris: Éditions Gallimard. p. 17-19.

¹²³ Cf. Bernabé, Chamoiseau, Confiant (1989) : p. 36.

¹²⁴ Cf. Morrison (1992) : p. 52/53.

Dans notre roman, nous trouvons l'histoire des blancs au premier plan, mais la narratrice nous fait souvent remarquer, par l'évocation d'événements historiques, qu'une partie du problème de la division est le fait qu'il y a deux mémoires collectives contraires. Pour le côté « béké » la mention des références historiques fait preuve de fierté de leur grandeur d'antan et d'une nostalgie du passé, alors que pour le côté « nèg' » passé équivalait esclavage et volonté d'oublier.

Je déteste Fort-de-France, petite ville braillarde et poisseuse qui se donne des airs de capitale depuis que le volcan a détruit la prédominance de Saint-Pierre.¹²⁵

On peut se demander si Bernabé, Chamoiseau et Confiant, lorsqu'ils parlent « de cette ville ruinée qu'est notre fondement »¹²⁶ ne se réfèrent pas à Saint-Pierre. L'ancienne capitale de la Martinique, aussi connue comme le « petit Paris des Antilles », était une des villes les plus prospères et animées des Îles Sous-le-vent, centre culturel et « vitrine de la France aux Amériques ».¹²⁷ En 1902, une éruption volcanique de la Montagne Pelée a coûté la vie à plus de 30 000 personnes, parmi eux la moitié des blancs créoles. La catastrophe résulte en une nouvelle donne : la ville détruite cède son rôle de capitale à Fort-de-France et la perte de familles entières libère des positions et donne lieu à une mobilité sociale sans précédente.¹²⁸ Depuis, le volcan, ainsi que la ville sont devenus des symboles assez fréquemment utilisés dans la littérature martiniquaise. Comme le constate Joseph-Gabriel, notamment pour les auteurs blancs créoles, la ville périe est devenue un symbole pour le déclin de leur pouvoir économique et politique et pour la destruction de la hiérarchie coloniale. Nombre d'écrivains blanc créoles ont donc trouvé dans leurs textes un moyen pour conserver et commémorer la ville de Saint-Pierre comme un « space of whiteness », une tendance que la citation suivante de Paul Morand sur Saint-John Perse montre bien :¹²⁹

Saint Léger Léger [sic] qui est originaire de l'île voisine de la Guadeloupe, fief de sa famille, me racontait que sa grand' mère [sic], créole de vieille souche, parlait volontiers de cette catastrophe de la Martinique, « où il était mort sept mille personnes ». On lui objectait qu'il y avait eu quarante mille victimes : « Ah ! répondait-elle, si vous comptez les gens de couleur ».¹³⁰

Dans le roman, la ville de Saint-Pierre, le volcan et l'éruption jouent aussi un rôle important. La montagne Pelée constitue une sorte de cadre dans plusieurs sens : pour les terres de Fleur, pour sa vie et pour le récit. Tout se déroule devant ou dans l'ombre du volcan. Maintes fois, elle regarde par la fenêtre pour contempler sa vieille ennemie, la montagne. Elle a détruit sa vie et sa ville natale, anéanti sa famille et couvert ses terres de débris pendant des années.

¹²⁵ De Jaham (1989) : p. 130.

¹²⁶ Bernabé, Chamoiseau, Confiant (1989) : p. 17.

¹²⁷ Joseph-Gabriel (2017) : p. 17 et Corzani (1999) : p. 76, cité après *ibid.*

¹²⁸ Kováts-Beaudoux (2002) : p. 40/41.

¹²⁹ Joseph-Gabriel (2017) : p. 13 et suivantes.

¹³⁰ Morand, Paul (1929) : p. 41 cité après *ibid.* : p. 19.

L'image du volcan lui rappelle toujours son impuissance et son caractère éphémère, malgré sa ténacité : « Grande Béké, tu es poussière, et tu retomberas en poussière. »¹³¹

Elle trônait, ma vieille ennemie, la Pelée, bleue dans le ciel devenu rose, et il me semblait l'entendre gronder : « Regarde, tout passe. Moi seule, suis éternelle. Tu t'es bien battue, mais j'aurai ta peau. »¹³²

Ma main s'est crispée sur un presse-papier en onyx, auquel le sculpteur a donné la forme du volcan. De toutes mes forces, je le jette sur le sol. Au lieu de se briser, l'objet d'un vert maléfique creuse une profonde entaille dans le parquet de mahogany.¹³³

Le 8 mai 1902, la date qui a changé le destin de la Martinique, joue un rôle prépondérant dans la vie de notre protagoniste. C'était le jour où elle est retournée de son séjour en France et qu'elle a pu observer l'explosion du volcan de son bateau. Plus tard, Fleur elle-même initie la reconstruction de la ville de Saint-Pierre¹³⁴. Ces informations historiques sont insérées dans la fiction à travers une conversation de Fleur avec Michel lorsqu'ils passent par la Croix des Brûlés, un crucifix de pierre en commémoration de la catastrophe¹³⁵. Bien qu'étant le principal, celui de l'éruption de la Montagne Pelée n'est pas le seul lieu de mémoire qui apparaît dans le roman. Un autre présente le Saut-des-Caraïbes, lieu symbolique où a lieu la réunion avec ses adversaires et qui, comme elle dit, « se prête parfaitement au rendez-vous ». Endroit historique d'où, selon ce que nous apprenons d'elle, se sont jeté dans la mer les derniers Caraïbes, préférant la mort à la servitude. « Et la fortune des colons s'est bâtie sur ce premier crime ».¹³⁶ En dépit de cette reconnaissance, la narratrice semble très fière de ses ancêtres et leurs mérites :

Ces champs, ces chemins, ces vallons fertiles, c'est nous, békés, qui les avons créés. Nous, qui avons défriché, planté, inventé un art de vivre, où l'hospitalité, le respect de la parole donnée et la courtoisie régnaient. Notre histoire vibre de noms glorieux et de hauts faits. Les de Poincy. Les Belain d'Esnambuc. Les Du Casse. Chevaliers, aventuriers, bâtisseurs, leur sang coule dans nos veines.¹³⁷

Mais la confrontation des générations nous montre que le temps n'est plus celui des « grands békés » d'antan. La progéniture ne partage plus les mêmes valeurs de leurs ancêtres aventuriers et colonisateurs. Le dernier espoir de Fleur est donc son fils qui, selon elle, est de la race des « vrais békés »¹³⁸. La différence entre lui et le reste de la famille : il est issu d'une relation illégitime avec l'aventurier américain, Duke et représente ainsi le lien avec ce pays, auquel la protagoniste se sent connectée. Maintes fois, elle y fait allusion : elle déclare préférer les voitures américaines aux françaises, parce qu'« elles sentent l'argent » et le pouvoir.

¹³¹ De Jaham (1989) : p. 16.

¹³² Ibid. : p. 17.

¹³³ Ibid. : p. 320.

¹³⁴ Ibid. : p. 281.

¹³⁵ Ibid. : p. 94.

¹³⁶ Ibid. : p. 185.

¹³⁷ Ibid. : p. 71.

¹³⁸ Ibid. : p. 162.

Son seul vrai amour, Duke était « un homme de la trempe des boucaniers et des pirates qui, autrefois, ont peuplé cette île. » et « Peut-être est-ce parce que nos sangs se reconnaissaient d'instinct que j'étais portée vers lui. »¹³⁹ Elle nous informe que pour seller son cheval, elle choisit une selle américaine et une fois son conseiller juridique lui rappelle qu'il lui aurait fallu « un pays à votre mesure », laissant entendre qu'il parle des États-Unis.¹⁴⁰ L'unique raison pourquoi elle n'a pas quitté son île natale était la plantation familiale et son usine à sucre qu'elle a reconstruite avec ses propres mains et pour laquelle elle a même renoncé à l'amour de sa vie. Nous considérons la « Plantation », d'ailleurs toujours écrite en majuscule pour mettre en exergue son importance, comme une partie intégrante de la mémoire collective blanche créole qui est évoquée dans le roman. Elle symbolise la gloire des colons d'antan, le fondement sur lequel ils ont construit leurs fortunes. La protagoniste la personnifie, la décrit avec plus d'affection que ses proches et semble même fondre avec elle :

L'usine, ce cœur qui bat au rythme de son grand corps la terre, comment ai-je pu vivre six ans loin d'elle ?¹⁴¹

La Plantation m'a appris la précision. J'ai la passion de la traque : débusquer, combattre les failles, voilà ma vie. Par exemple, une infime erreur suffit à gâcher toute une cuvée de rhum. Et une cuvée gâchée, c'est une cuvée qu'on jette. Des centaines de litres perdus.¹⁴²

Il me faut tenir mon rôle jusqu'au bout. Je suis la Plantation.¹⁴³

Par les références historiques et lieux de mémoire que nous venons d'égrener, Fleur fait revivre des époques glorieuses du passé « béké » et exprime son sentiment de nostalgie et son attachement à ce « paradis perdu ». Sa connexion aux États-Unis est dû à leur héritage partagé, étant tous les deux descendants d'aventuriers et de colonisateurs européens. Son insistance sur d'événements historiques et sur l'héritage des premiers explorateurs fait preuve de sa fierté des mérites de ses ancêtres. Sa volonté de reconstruire la ville de Saint-Pierre et son attachement à la plantation, bien au-delà du seul intérêt économique, témoignent de sa nostalgie du passé et montrent qu'elle cherche à se ranger parmi ces anciens « grands békés ».

En 1965, il n'est pas un mulâtre ou un nèg' dont l'arrière-grand-père n'ait été « taillé » par un Blanc.¹⁴⁴

Non, le béké sait que le vent a tourné. Il y a un peu plus d'un siècle, avant l'abolition de l'esclavage, la situation était exactement inverse. Chacun son tour.¹⁴⁵

¹³⁹ Ibid. : p. 23, 100.

¹⁴⁰ Ibid. : p. 283, 196.

¹⁴¹ Ibid. : p. 125.

¹⁴² Ibid. : p. 29.

¹⁴³ Ibid. : p. 16.

¹⁴⁴ Ibid. : p. 70.

¹⁴⁵ Ibid. : p. 33.

Le revers de la médaille du passé glorieux et prospère des « békés » que notre narratrice lamente autant est l'esclavage. L'héritage de cette « maladie de l'âme collective »¹⁴⁶, pour reprendre la formulation pertinente de Giraud, ne cesse de hanter les personnages de notre roman. Et, comme le montre la deuxième des citations d'en haut, il ne s'agit pas d'un passé tellement lointain. En 1965, il y a seulement eu quelques générations depuis l'abolition de l'esclavage et cette mémoire reste encore bien vivante et présente. Elle l'est des deux côtés et ainsi c'est son « complexe de colon judéo-chrétien »¹⁴⁷, selon l'autodiagnostic de Fleur, qui la pousse à prendre la petite Renault au lieu de la Cadillac pour se rendre à l'usine et vérifier que tout est en ordre. Comme on voit, le poids du passé esclavagiste pèse sur les relations entre « békés » et « nèg' » et définit leur comportement vis-à-vis de l'autre.

Dans sa candeur et son manque de connaissance des règles de comportement sur l'île, Michel commet plusieurs erreurs graves. D'abord, encouragé et entourloupé par de Falein, il frappe Jujube, un des employés de l'usine. Un incident qui mettra de l'eau dans les moulins des syndicalistes et des incitateurs de grève et qu'il regrettera bientôt, car il sera utilisé pour mettre de la pression sur Fleur et lui.¹⁴⁸ Puis, quand Roger disparaît, il a l'idée d'utiliser des chiens pour le chercher. Alors sa grand-mère lui explique longuement que ceci était la coutume lors des chasses aux esclaves marrons et que c'est la raison pourquoi il n'y a presque plus de chiens en Martinique. Pour mieux le faire entendre, elle lui lit ensuite des passages hors d'un livre qui résume l'histoire de la Martinique de la Révolution à l'Abolition. Elles parlent des tortures et des mutilations que les maîtres ont fait à leurs esclaves marrons. Parmi les noms mentionnés pour avoir commis de tels crimes figurent tous les noms des ancêtres de familles « békés ».¹⁴⁹ Et encore une fois, il commet un de ces erreurs qui sont tabous depuis l'Abolition. Il refuse de suivre les anciennes règles de comportement et lors des émeutes des travailleurs il arrive, armé d'un fusil.¹⁵⁰

- J'ai un fusil, mais vous, vous avez des coutelas. Ne vous servez pas de vos coutelas, je ne me servirai pas de mon fusil. Compris ?¹⁵¹

On n'a pas à être nèg' ou béké pour ces choses-là. C'est le lot commun. Même les policiers utilisent des chiens. Inutile d'essayer de me filer vos complexes, je refuse d'entrer dans cet engrenage. Vous autres, les békés, vous êtes malades !¹⁵²

L'effet que les impairs de Michel ont à chaque fois à tous ceux qui y sont impliqués montre l'énorme poids de l'héritage de l'esclavage, bien présent à tout moment. Les références

¹⁴⁶ Préface de Giraud (2002) : V, In : Kováts-Beaudoux (2002).

¹⁴⁷ De Jaham (1989) : p. 289.

¹⁴⁸ Ibid. : p. 166.

¹⁴⁹ Ibid. : p. 271 et suivantes.

¹⁵⁰ Ibid. : p. 292.

¹⁵¹ Ibid. : p. 292.

¹⁵² Ibid. : p. 275.

historiques mentionnées au cours de ce chapitre montrent qu'il y a deux perspectives sur la même histoire. Celle des maîtres, fiers de leurs ancêtres courageux et prospères et, d'autre part, celle des esclaves, déportés, déracinés, exploités, cherchant surtout à oublier. Les divers exemples montrent bien la sensibilité de toute la société par rapport à certains sujets. L'histoire de l'esclavage présente toujours une plaie ouverte dans la mémoire collective. « Tout ce qui rappelle l'esclavage est tabou. Et tout rappelle l'esclavage. »¹⁵³

3.5 LE ROLE DE DA LANGUE CREOLE

Il a choisi de s'exprimer en patois. Entre le béké et le nèg', c'est la langue de la complicité. Celle qui fait obéir comme elle fait rire. C'est en créole qu'on ose dire les vérités les plus intimes. Les plus dures aussi.¹⁵⁴

Il a parlé français pour ne pas être en reste. Automatiquement, la tension tombe. Le français est la langue des palabres et des salons ; elle exclut la violence qu'induit le créole.¹⁵⁵

Comme le témoignent les deux citations, la narratrice est très consciente des effets divers que le choix de la langue provoque et n'hésite pas à les utiliser de manière stratégique. Bien évidemment, elle maîtrise les deux et s'en sert selon ses besoins. S'il s'agit de donner des ordres, de mener les employés, d'une conversation amicale ou pour marquer sa complicité, elle opte pour le créole. Si c'est pour se distancier, pour être plus neutre, elle se sert plutôt du français. Le fait de posséder les deux langues est pourtant aussi un signe de supériorité, car non tous les personnages parlent les deux au même niveau. Certains sont caractérisés par leur langage et l'on peut constater que c'est leur façon de parler plus ou moins créolisée, ainsi que leur maîtrise d'une ou deux langues qui marque leur position hiérarchique. Ainsi, nous ne lisons jamais Da Eudèse ou Pollius produire aucune phrase en « bon français ». Conformément à leur position de domestiques, ils parlent uniquement créole ou un français très créolisé. Aussi dans le cas de Fifi Zécoté, parler en créole plutôt qu'en français souligne sa position sociale. Cependant, en tant que « béké », pour lui la préférence du créole reste un choix. À l'exception de lui, tous les « békés » parlent surtout en français entre eux, sauf quand il s'agit d'une conversation avec leurs employés. Quand Marcel parle à Fleur en créole, ceci n'est non seulement par complicité, mais souligne aussi son appartenance idéologique au groupe des « nèg' ». Son père, au contraire, parle toujours en français, sauf une fois sous l'influence d'un « quimbois » après son enlèvement. Dans ce cas, ne plus être capable de s'exprimer en français souligne son impuissance dans cette situation.

¹⁵³ Ibid. : p. 30.

¹⁵⁴ Ibid. : p. 51.

¹⁵⁵ Ibid. : p. 292.

On s'aperçoit tout de suite que le choix de la langue nous révèle beaucoup sur le personnage en question. Morrison a observé cette tendance aussi dans la littérature américaine. Même si la situation linguistique en Martinique est une toute autre qu'aux États-Unis, ce qu'elle constate pour l'emploi d'un « Africanist idiom » s'applique dans notre cas pour l'emploi du créole ou du français créolisé :

We need to explicate the ways in which specific themes, fears, forms of consciousness, and class relationships are embedded in the use of Africanist idiom : how the dialogue of black characters is construed as an alien, estranging dialect made deliberately unintelligible by spellings contrived to disfavor it ; how Africanist language practices are employed to evoke the tension between speech and speechlessness ; how it is used to establish a cognitive world split between speech and text, to reinforce class distinctions and otherness as well as to assert privilege and power ; how it serves as a marker and vehicle for illegal sexuality, fear of madness, expulsion, self-loathing.¹⁵⁶

Bien entendu, notre roman est écrit avant tout pour un public unilingue francophone, alors à part quelques phrases en créole qui sont quand même compréhensibles ou suivies par une traduction, les personnages parlent un français créolisé, défamiliarisé pour marquer leur accent. Nous avons observé surtout ce premier point de l'aliénation du langage pour souligner leur différence. Le créole reste réservé au discours, alors que le récit sert parfois à le traduire ou à le clarifier, mais est généralement en français.

Or, l'emploi et la mise en valeur du créole, du bilinguisme et de l'interlecte est une des exigences principales de la Créolité.¹⁵⁷ À première vue, on pourrait raisonner que ceci est bien le cas dans l'œuvre de Jaham. Dans le roman, les trois langues, ainsi que quelques régionalismes sont véhiculées par leur emploi et en tant que lecteurs, nous apprenons même des connaissances sur leurs usages différents en fonction des circonstances. Pourtant, la langue la plus prestigieuse et celle qui est parlée par la classe blanche entre soi reste le français. Par la hiérarchie sociale qui nous est présentée, la différence des deux langues est bien évidente et le français reste celle qui est parlée en haut de l'échelle, tandis qu'on parle créole parmi les classes plus basses. Contrairement à la constatation des Créolistes d'avoir « conquise » et « habitée »¹⁵⁸ la langue française, dans le roman, la maîtrise correcte des deux langues est réservée surtout à la classe blanche. Pour nous, le créole n'est pas employé de manière valorisante, comme il est proposé par les auteurs de la Créolité, mais tout au contraire de façon plutôt dépréciative, restant toujours associé aux couches inférieures et aggravant l'écart entre les deux catégories, « nèg' » et « békés ». Dans notre interprétation, nous penchons plutôt du côté de Morrison, voyant en l'emploi du langage créole ou créolisé un moyen de distinction et de mise en altérité des « nèg' » subalternes.

¹⁵⁶ Morrison (1992) : p. 52.

¹⁵⁷ Bernabé, Chamoiseau, Confiant (1989) : p. 43 et suivantes.

¹⁵⁸ Ibid. : p. 46.

4. LES PERSONNAGES STEREOTYPES DU ROMAN

Qu'il s'agisse des rapports entre originaires blancs et originaires de couleur, entre mulâtres et nègres, entre originaires issus d'Européens, d'Africains ou du mélange des deux races et originaires de provenance asiatique [...] tout se passe comme si l'attitude de chacun de ces groupes répondait à certaines idées préconçues qui lui feraient préférer ne pas se fondre avec tels autres groupes.¹⁵⁹

De fait, le stéréotype pose de manière implicite une constante hiérarchie, une véritable dichotomie du monde et des cultures.¹⁶⁰

Après avoir analysé comment est montrée et créée la division de la société, nous nous intéressons au système de stéréotypes appliqué dans notre roman. Les stéréotypes et le soi-disant « préjugé de couleur » sont des phénomènes extrêmement opérants dans la société martiniquaise et nous avons observé que le roman s'en sert également. Leur fonctionnement pourrait être un thème très vaste, mais pour nos propos, il nous suffit de nous limiter à une synthèse de quelques œuvres sociologiques ou anthropologiques ayant étudié ce thème, toujours dans le contexte antillais. Tout d'abord, nous nous servirons des œuvres fondamentales de Leiris (1955) et Kováts-Beaudoux (2002). Bien qu'ils soient aujourd'hui déjà un peu dépassés, ce qui joue en notre faveur est le fait qu'ils décrivent à peu près la même période historique que nous voyons décrite dans notre roman. Pour des informations plus générales ou pour voir comment la situation a évolué au cours des dernières décennies, nous inclurons aussi des études plus récentes comme celle de Giraud¹⁶¹ ou de Bonniol¹⁶². Nous voulons donc d'abord présenter les stéréotypes et leurs sous-catégories que ces sociologues distinguent dans la société martiniquaise et résumer leurs traits caractéristiques.

Dans la configuration de *La grande Béké*, nous retrouvons cette même structure très simplifiée et classique d'une tripartition en « békés », les riches propriétaires, « mulâtres », la bourgeoisie de couleur, et « noirs », la classe ouvrière¹⁶³. Nous comparerons alors ensuite les personnages principaux du roman avec les descriptions des sociologues faites auparavant pour dépister leurs correspondances avec les stéréotypes ou pour voir en quoi ils sortent du stéréotype. Ce faisant, nous intégrerons aussi à chaque fois la caractérisation du personnage en question.

Selon Pageaux, l'usage de stéréotypes, de « clichés » ou d'« idées reçues » est très courant dans la littérature. Ce sont des formes spéciales d'image produit par le texte, qui sont

¹⁵⁹ Leiris, Michel (1955) : *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe*. Paris: Gallimard. p. 140.

¹⁶⁰ Pageaux, Daniel-Henri (1994) : *La littérature générale et comparée*. Paris: Armand Colin. p. 63.

¹⁶¹ Giraud, Michel (1980) : « Races, classes et colonialisme à la Martinique », In : *L'Homme et la société*, N. 55-58, *Modes de production et de consommation*. pp. 199-213.

¹⁶² Bonniol, Jean-Luc (1992) : *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*. Paris : Albin Michel.

¹⁶³ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 13 ou 50 et Constant (1998) : p. 169.

censées créer un maximum de signification avec un minimum d'information. À la base, il s'agit d'un principe économique. Le stéréotype n'est pas polysémique, mais monosémique, ne génère pas de significations, mais renvoie à une seule interprétation possible. Il est créé par la « confusion de l'attribut et de l'essentiel, rendant possible l'extrapolation constante du particulier au général, du singulier au collectif ». Dans un texte, ceci vient fait souvent par l'adjectivation, quand une qualité devient l'essence et la définition de quelqu'un, comme dans notre cas les catégories « socio-raciales ». Le stéréotype est toujours aussi « porteur d'une définition de l'Autre » et implique un rapport d'inégalité et hiérarchique.¹⁶⁴

4.1 LE « PREJUGE DE COULEUR » : ORIGINE ET DEVELOPPEMENT

Le préjugé de couleur n'est rien d'autre qu'une haine irraisonnée d'une race pour une autre, le mépris des peuples forts et riches pour ceux qu'ils considèrent comme inférieurs à eux-mêmes, puis l'amer ressentiment de ceux contraints à la sujétion et auxquels il est souvent fait injure. Comme la couleur est le signe extérieur le mieux visible de la race, elle est devenue le critère sous l'angle duquel on juge les hommes sans tenir compte de leurs acquis éducatifs et sociaux. Les races à peau claire en sont venues à mépriser les races à peau sombre, et celles-ci se refusent à consentir plus longtemps à la condition effacée qu'on entend leur imposer.¹⁶⁵

Si le mépris de l'esclave est dans la logique de l'esclavage dès l'origine, le « préjugé de couleur » est surtout un signe de sclérose, le signe d'une tension interne, et comme un vice de structure que l'Histoire a peu à peu révélé.¹⁶⁶

C'est au cours du XVI^e siècle que la terminologie raciale, « nègre, métis, mulâtre, race, caste » apparaît aux Antilles françaises. Ces catégories existent donc pratiquement dès l'origine de la colonisation, alors qu'à l'époque la société était même très peu hiérarchisée. Le préjugé se développe graduellement avec l'instauration de l'esclavage qui crée une société binaire dans laquelle blanc équivaut maître libre et noir équivaut travailleur esclave. C'est avec l'introduction du Code Noir en 1685 que les deux catégories sont implémentées. À la stratification socio-économique qui existait déjà avant s'ajoute dorénavant l'intégration juridique de la segmentation raciale. Ainsi sont créées les catégories « socio-raciales », conjonctions d'appartenance (raciale) et de condition (juridique). Cependant, le système binaire établi avec le Code Noir comprend des contradictions. La première est le fait qu'il permet des affranchissements, créant des individus appartenant aux deux catégories en même temps ; la deuxième est le métissage qui existe dès le début du XVI^e siècle et dont les résultats, les mulâtres, ont – au moins au début, le statut de leur père et sont donc libres. Ces « mulâtres »

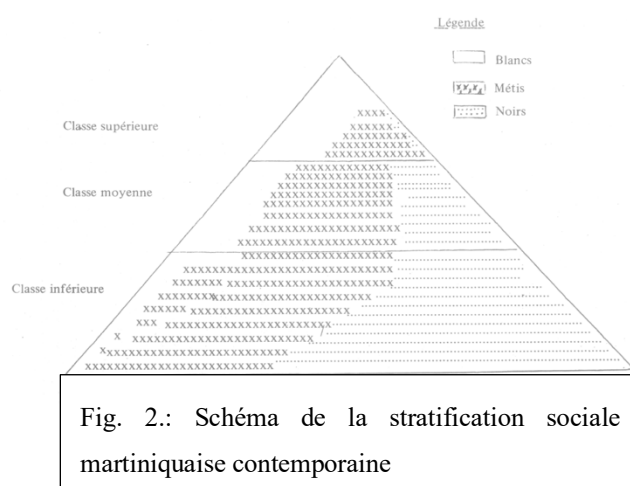
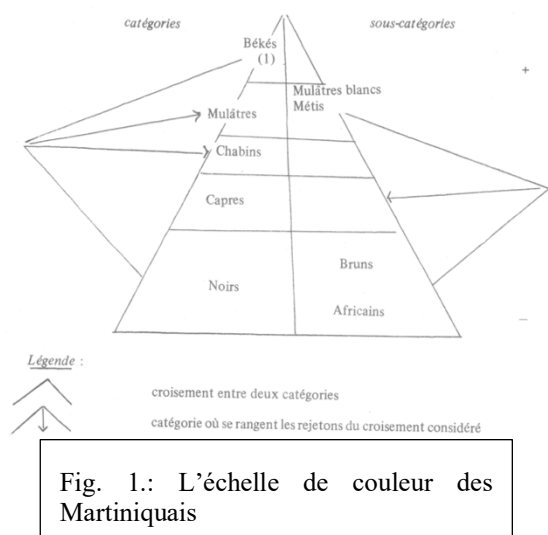
¹⁶⁴ Cf. Pageaux (1994) : p. 62/63.

¹⁶⁵ Sir Alan Burns : *Le Préjugé de race et de couleur*, p. 14, cité après Fanon (1952) : p. 115.

¹⁶⁶ Duchet (1969) : « Esclavage et préjugé de couleur » in : *Racisme et Société*, Paris : Maspéro ; cité après Bonniol (1992) : 892/6206 (format Kindle).

sont vite considérés dangereux pour l'ordre colonial, possédant les mêmes droits que leurs maîtres et présentant ainsi un « élément perturbateur de l'ordre socio-racial ».¹⁶⁷

Dans cette société doublement stratifiée les Blancs, soucieux de se maintenir comme classe dominante, redoutent l'ascension des mulâtres et cette crainte est aggravée par la situation ambiguë que les mulâtres doivent à leur caractère de « sang-mêlé » : ils sont liés d'une part avec la classe servile (où ils comptent des parents) et, d'autre part, souvent apparentés notoirement à des Blancs, qu'ils appartiennent à la lignée illégitime d'un Blanc ou à une branche forlignée parce qu'issu d'un mariage mixte.¹⁶⁸



Dès les débuts de la création de cette société binaire, le problème se pose qu'elle n'est justement pas binaire, mais très métissée. Un système vient donc implémenté qui définit le statut juridique d'une personne selon sa couleur. Plusieurs lois sont créées qui renforcent cette ségrégation, les mariages interraciaux ne sont pas bien vus, voire interdits, les libres de couleur sont obligés de porter des noms de famille qui permettent de les distinguer et même les affranchis n'ont le droit d'exercer que certaines professions. Cette stricte hiérarchie et idéologie coloriste est bientôt tellement ancrée dans la population que Bonniol parle d'une « cascade de mépris » qui s'établit du plus clair jusqu'au plus sombre. Le racisme et la discrimination des blancs sont intériorisés par la population de couleur à un tel point qu'elle développe de son côté une sorte de « sous-racisme » envers les plus foncés. Ainsi, les groupes intermédiaires des libres de couleur sont en même temps opprimés et oppresseurs. C'est de cette mentalité que l'idée du « passage de la ligne » prend sa source, cherchant à se rapprocher asymptotiquement sur plusieurs générations à l'idéal blanc.¹⁶⁹

¹⁶⁷ Cf. Bonniol (1992) : 794/6206 et suivantes.

¹⁶⁸ Leiris (1955) : p. 23.

¹⁶⁹ Bonniol (1992) : 981 + 1228/6206 et suivantes.

Cette idéologie raciste, héritée de la colonisation, pèse toujours sur la société martiniquaise et a fait surgir un vocabulaire très particulier, stéréotypé, pour se référer aux individus de différentes couleurs de peau. Envers ces stéréotypes, les personnes interrogées éprouvent des différents degrés d'approbation. Il s'agit de catégories émiques, c'est-à-dire des concepts qui existent uniquement au sein de la société martiniquaise parmi ses propres membres.¹⁷⁰

Quand nous parlons de groupes raciaux dans ce contexte, ce ne sont pas des « races biologiques », mais, comme insiste Giraud, des « races sociales », donc « la façon dont les membres d'une société se classent réciproquement d'après leurs caractères physiques ». Ici, le caractère distinctif n'est que superficiellement le phénotype, mais beaucoup plus la généalogie. Le critère crucial pour la classification dans la hiérarchie sociale est la quantité d'ascendance noire ou blanche qu'il y a eu dans la généalogie d'une personne. La hiérarchie sociale est une échelle de couleurs, comme le montre la figure ci-dessus.¹⁷¹

La position d'infériorité ou de supériorité que chaque groupe occupe sur l'échelle de couleur trouve sa légitimation dans des jugements de valeur ou des stéréotypes, qui attribuent, de manière caricaturale, des caractéristiques tant physiques que morales à l'ensemble des membres de ce groupe, sans tenir compte des différences individuelles.¹⁷²

Ces stéréotypes associent d'habitude le pôle Blanc à des valeurs plutôt positives et son opposé le Noir à des valeurs plutôt négatives. Entre les deux, il y a toute une hiérarchie de nuances. Ils sont à un tel point intériorisés par la population qu'on trouve les mêmes stéréotypes dans chaque classe même, ce qui résulte en un sentiment de fierté chez Blancs ou Mulâtres et d'autre part un sentiment de « refus de soi » chez les Noirs. Le Blanc constitue l'Idéal par rapport auquel l'on s'identifie et un rapprochement à lui est considéré souhaitable et crucial afin de monter dans l'échelle sociale. Ce vieux préjugé de couleur ne cesse de hanter la société martiniquaise et la « vieille confusion [...] entre races et classes » persiste jusqu'à aujourd'hui. On lie à la couleur des attributs et des facteurs qui sont en réalité des différences de classe. Ainsi, on appelle parfois « blanc » ou « béké » celui qui est riche ou employeur, même s'il est de couleur, ou « mulâtre » celui qui est instruit, même s'il est noir. Devant ce contexte, chaque conflit entre les classes tourne très vite en un conflit de races :¹⁷³

¹⁷⁰ Zander, Ulrike (2013) : « La hiérarchie « socio-raciale » en Martinique. Entre persistances postcoloniales et évolution vers un désir de vivre ensemble » In : *REVUE Asylon(s)*, N°11, mai 2013, *Quel colonialisme dans la France d'outre-mer ?*, <http://www.reseauterra.eu/article1288.html> [consulté le 24 août 2020].

¹⁷¹ Cf. Giraud (1980) : p. 199.

¹⁷² Ibid. : p. 202.

¹⁷³ Cf. *ibid.*

Pour Césaire, dit Senghor, le 'Blanc' symbolise le capital, comme le nègre le travail... À travers les hommes à peau noire de sa race, c'est la lutte du prolétariat mondial qu'il chante.¹⁷⁴

Bonniol parle d'une « idéologie incarnée » et attribue à la société antillaise une « obsession coloriste »¹⁷⁵. Il diagnostique une « hypersensibilité » à la question « raciale »¹⁷⁶, constatant que c'est cet enjeu qui continue à ressurgir à chaque fois qu'il y a des crises politiques. Les œuvres que nous avons citées datent déjà de plusieurs décennies, Leiris des années cinquante, Kováts-Beaudoux des années soixante, puis Giraud des années quatre-vingt et Bonniol du début des années quatre-vingt-dix. Dans le contexte de notre roman, ce sont donc surtout les deux premiers qui touchent l'époque où il se situe historiquement. Tout de même, nous remarquons que leurs observations se ressemblent et une enquête récemment faite de Zander nous démontre que les catégories et stéréotypes décrites, même s'ils ont certainement évolué un peu, restent fortement opérants dans la société martiniquaise¹⁷⁷. Glazier fait remarquer que ce système de préjugés ne sert pas uniquement à séparer, mais aussi à unir les gens en facilitant leur interaction : on se laisse guider par les stéréotypes raciaux, afin de répondre aux attentes de l'autre. Chacun sait à quoi s'attendre, puis, on laisse tomber ces catégories et se comporte en tant qu'individu, mais dès qu'une situation devient difficile, on se retire dans les stéréotypes.¹⁷⁸

Bon nombre d'œuvres de la littérature martiniquaise traitent les thèmes des conflits sociaux qui reviennent en fin de compte presque toujours au thème de la hiérarchie « socio-raciale » issue du contexte colonial. Notre écrivaine Marie-Reine de Jaham fait de même. Afin de construire ses personnages, elle se sert des stéréotypes courants dont la société martiniquaise est composée et représente ainsi les conflits qui en surgissent à travers des relations parfois très ambivalentes. Dans *La Grande Béké*, nous retrouvons la même tripartition en Blancs, Mulâtres et Noirs qui est tellement caractéristique pour la Martinique, mais nous nous rendons aussi rapidement compte que les relations ne sont justement pas toujours aussi nettes et stéréotypées, mais qu'elles sont en effet très ambivalentes.

4.2 LES BEKES

On appelle « créoles », « blancs créoles » ou péjorativement « békés » en Martinique les descendants des premiers colons français qui s'y étaient installés dès le début de la colonisation. Quoiqu'avec environ trois mille représentants, ils constituent seulement un

¹⁷⁴ Fanon (1952) : p. 129.

¹⁷⁵ Bonniol (1992) : 2381 + 1665 / 6206.

¹⁷⁶ Ibid. : 737/6206.

¹⁷⁷ Cf. Zander (2013).

¹⁷⁸ Cf. Glazier, Stephan D. (1985) : *Caribbean Ethnicity Revisited*. New York : Gordon and Breach Science Publishers, p. 2.

pourcent de la population et sont clairement en minorité, ce groupe a pendant longtemps pu garder son statu quo dans la société martiniquaise. L'économie de l'île est traditionnellement dans les mains des plus fortunées et des plus anciens de ce groupe et il leur appartient aussi une grande partie des terres. Ils ont la réputation de vivre en endogamie quasi-totale et de rester un cercle bien fermé vers l'extérieur.¹⁷⁹

Kováts-Beaudoux, auteure de la plus exhaustive étude de ce groupe constate que les blancs créoles sont en réalité un groupe assez hétérogène qui a en commun que leur race, qui constitue « le critère absolu d'appartenance »¹⁸⁰ au groupe. Suite à de nombreux interviews, elle les distingue en plusieurs sous-groupes surtout selon des critères de fortune et de nom, donc de descendance, parmi lesquels règne une stricte hiérarchie. En haut de l'échelle, nous trouvons les « grands békés » ou « gros békés », les blancs créoles par excellence, donc la haute bourgeoisie, qui forment la couche la plus refermée sur elle-même et la plus consciente de son statut. Leur nombre ne dépasse pas les dix pour cent du nombre total des « békés » et ce sont eux qui détiennent les fortunes et les anciens noms. Souvent ils sont des descendants parmi les premiers arrivés et les grands propriétaires. Ensuite, un peu plus bas, nous trouvons la classe moyenne, les « békés moyens » qui constituent un groupe bien moins homogène que les « grands békés ». Se distinguant principalement par leur fortune, ils peuvent même être apparentés avec ces derniers et parfois chargés avec la gérance de leurs entreprises ou commerces. La couche sociale la plus basse parmi les blancs créoles et la plus éloignée des deux autres est celle des « petits blancs », « békés en bas feuille » ou « béké goyaves ». Ce sont eux qui sont les plus pauvres, qui parlent le plus souvent le créole et qui fréquentent beaucoup de Métropolitains ou de Noirs. Pour finir, elle décrit les « pas tout à fait blancs » qui sont d'habitude caractérisés comme tels par leurs confrères des vieilles familles à cause d'une « mésalliance, c'est-à-dire l'entrée d'un élément de couleur dans la famille »¹⁸¹ dans leur généalogie. Par ailleurs, une profession jugée « indigne » ou le simple manque de connaissance d'une famille plus ou moins récente peuvent suffire pour qu'une famille soit classée parmi ce dernier sous-groupe.¹⁸²

Il nous importe de clarifier que contrairement à beaucoup de définitions et de préjugés qu'on entend sur les blancs créoles, non tous les premiers arrivants de la France étaient des colons ou des nobles. L'indispensabilité de main d'œuvre au tout début de la colonisation a poussé les gouverneurs à inviter des « engagés » à fuir la misère qui régnait en France à

¹⁷⁹ Cf. Leiris (1955) : p. 39/40.

¹⁸⁰ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 66.

¹⁸¹ Cf. *ibid.* : p. 78.

¹⁸² Cf. *ibid.* : p. 66 et suivantes.

l'époque sous promesse d'obtenir certains avantages et des concessions de terres. D'autres étaient des « engagés forcés », donc des déportés ou d'autres pauvres venus de France dans l'espoir d'un enrichissement rapide. Pour beaucoup de ces « petits blancs », l'île présentait l'occasion de monter quelques échelons dans l'échelle sociale et de se faire une petite fortune. Au début, dans la colonie non la naissance, mais la richesse et la propriété déterminaient le rang. De nombreux colons ont quitté la Martinique lors du XVIIIe et du XIXe siècle en raison de la Révolution ou des grandes crises sucrières. Si de nombreux blancs créoles portent aujourd'hui des titres de noblesse, c'est parce qu'à partir de 1667 le roi de France commence à conférer la noblesse à certains colons.¹⁸³

Les deux œuvres cités jusqu'ici sont les plus anciens, celui de Leiris datant des années cinquante et le séjour sur le terrain de Kováts-Beaudoux des années 1965/66. Ils sont donc presque en accord avec la situation historique décrite dans le roman. La réédition de l'étude de Kováts-Beaudoux en 2002, ainsi que la publication du roman à la fin des années quatre-vingt montrent que le sujet reste actuel et l'évocation du « béké » ne cesse de faire fureur. Il s'agit d'un thème très contesté qui, dès qu'il apparaît dans les médias, échauffe et divise les esprits. Ceci est confirmé encore en 2009 par le documentaire de Romain Bolzinger, *Les derniers maîtres de la Martinique*. Ce film assez racoleur met en cause le monopole des anciennes familles dans l'économie de l'île. Il montre le clivage racial sur l'île : d'un côté la pauvreté des travailleurs qui font grève, de l'autre côté les villas des « békés » du Cap-Est. Pourtant, il ne va pas au-delà des deux pôles extrêmes et manque de dépeindre la considérable gradation qui existe entre eux. Le réalisateur nous présente une image très stéréotypée de cette classe, montrant uniquement ses quelques membres plus riches et influents. Il confirme tous les préjugés en mettant l'accent sur leurs bonnes relations avec des politiciens en France, des affaires de lobbying, la corruption, leur attitude hautaine, leur racisme et leur tendance à minimiser les horreurs de l'esclavage.¹⁸⁴

Fred Constant retrace le chemin de la minorité blanche en Martinique, qui, à travers une histoire parsemée d'obstacles, a pu maintenir son influence : « Les békés sont des judokas ... ils retombent toujours sur leurs pieds. »¹⁸⁵ Ces obstacles étaient d'abord l'abolition de l'esclavage, puis l'application des lois républicains, la départementalisation et dernièrement la décentralisation. Selon lui, ce succès est dû à leur adaptabilité, leur persistance et leur ténacité, mais il souligne aussi leurs bons contacts avec des politiciens, locaux comme en France et leur

¹⁸³ Cf. *ibid.* : p. 25 et suivantes.

¹⁸⁴ Cf. Bolzinger, Romain (2009) : *Les derniers maîtres de la Martinique*. <https://www.youtube.com/watch?v=4N0OS2f4xVg> [consulté le 24 août 2020].

¹⁸⁵ Jamard, Jean-Luc (1983), cité après Constant (1998) : p. 168.

lobbying. Politiquement flexibles et pragmatiques avant tout, ils se mettent toujours du côté du gagnant, à droite ou à gauche – peu importe.¹⁸⁶

4.2.1 FLEUR, LA « GRANDE BEKE »

Cette jeune femme est Fleur de Mase, et dans ses veines coule le sang des chevaliers et celui des boucaniers, noblesse et cruauté, amour de la terre et goût du pouvoir. Elle est l'unique survivante d'une grande lignée de békés enracinées depuis trois siècles dans l'île de la Martinique, anéantie en quelques instants par le volcan en 1902.¹⁸⁷

Voici l'auto-description de notre protagoniste et narratrice en regardant une vieille photo d'elle qui nous laisse déjà supposer l'importance qu'elle attribue à son héritage et sa descendance. Elle avait dix-sept ans lors de l'éruption de la Montagne Pelée en 1902, dans le roman elle doit en avoir environ quatre-vingt. Presque tout le monde l'appelle « Grand' Madam' », « la Grande Béké » ou même « la dernière des grands békés », mais son vrai nom est Fleur de Mase de la Jouquerie.

Elle correspond parfaitement à l'image des « grands békés », telle comme nous l'avons décrite auparavant. Elle porte deux titres de noblesse, de Mase, son nom de jeune fille et de la Jouquerie, le nom qu'elle a obtenu par le mariage avec son mari Robert de la Jouquerie. Cependant, elle est non seulement de vieille souche, mais lors de sa vie elle a tout perdu et tout dû reconstruire après la catastrophe de Saint-Pierre. Ainsi, elle fait aussi partie du groupe des créoles qui « ont réussi à se 'faire' eux-mêmes »¹⁸⁸ au cours du dernier siècle et elle nous l'apprend avec beaucoup de fierté. Le fait qu'elle a obtenue ses terres par sa propre ambition et son travail, bien après la fin de l'esclavage, semble justifier son droit aux possessions.

Son nom en soi dit déjà long sur la vieille dame et nous inspire nombre d'interprétations possibles. Le prénom Fleur est dans ce cas clairement une allusion à la Martinique, aussi nommée « Madinina » ou « l'île aux fleurs », d'après son ancien nom caraïbe¹⁸⁹. Son nom de jeune fille de Mase, ainsi que son histoire personnelle font allusion à Victor Depaz, grand-père de Marie-Reine de Jaham et une des plus grandes histoires de renaissance d'un planteur créole du dernier siècle. Tout comme notre protagoniste, lui aussi a dû vivre les destructions de l'éruption avant de racheter les terres de l'habitation Périnelle, reconstruire la distillerie et fonder la rhumerie « Depaz ». Et lui aussi a des fils nommés André et Raoul, comme ceux de Fleur dans le roman. Cette référence devient évidente non seulement par la mention explicite du nom de l'habitation Périnelle, mais aussi par la situation géographique de la distillerie au

¹⁸⁶ Constant (1998) : p. 168.

¹⁸⁷ De Jaham (1989) : p. 18.

¹⁸⁸ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 41.

¹⁸⁹ Reutner (2005) : p. 5.

pied du volcan et le rhum bu à l'occasion : « c'est du de Mase ! »¹⁹⁰.¹⁹¹ Son deuxième patronyme de la Joucquerie ressemble vaguement au mot « sucrerie » et peut donc constituer une allusion à l'industrie sucrière qui a toujours été étroitement liée avec la communauté des békés et produit leur fortune dans le passé.

La protagoniste du roman se présente comme une vieille dame dont le corps est déjà assez faible. Nous apprenons cela par plusieurs passages où elle fait des malaises et par la recommandation du docteur de tout de suite aller à l'hôpital. Elle est très maigre et subit plusieurs crises cardiaques au cours de la narration. Néanmoins, elle est tenace et veut tenir encore quelques semaines afin de pouvoir régler sa succession et ses comptes avec son vieil ennemi de Lorigny. Par son personnel à l'habitation et par quelques autres personnages qui la connaissent depuis longtemps, elle est toujours très respectée. Néanmoins, elle sent peu à peu qu'elle perd d'importance. La première claque vient du côté de son petit-fils qui, en plus de contrecarrer son plan et d'arriver un jour plus tôt, ose ne pas aller directement chez elle à son arrivée en Martinique, mais part pour une sortie en bateau avec les petits-enfants de Lorigny. Ses enfants, ainsi que les travailleurs à l'usine ne lui montrent plus le même respect qu'auparavant et lorsqu'elle entre dans la banque à Fort de France qu'elle avait elle-même cofondée, on lui demande même son nom. Elle est très fière et très consciente de son statut et de ses mérites :

Oui, j'ai accompli une assez jolie réussite. J'ai relevé une ville, fait danser entre mes mains les marionnettes du pouvoir, fondé une banque, amassé une fortune et assuré le pain quotidien de quelque trois mille nèg' qui aujourd'hui me haïssent probablement en secret.¹⁹²

Cette travailleuse acharnée et ambitieuse a été prête à tout pour se sauver de la misère après l'éruption et pour reconstruire la fortune et l'habitation familiale, même plus grand qu'avant. Sa fortune n'est pas basée uniquement sur du travail honnête. Peu à peu, elle nous révèle qu'elle a bien de cadavres dans le placard et que rien n'a jamais pu l'arrêter quand il s'agissait du bien de la plantation. Elle a volé Robert de la Joucquerie à sa cousine à laquelle il avait été promis ; elle a indirectement incité Roger à tuer le banquier qui l'avait trahi, afin d'obtenir un crédit ; elle a fait couler un bateau chargé de fûts de rhum qu'elle avait fait remplir avec de l'eau pour toucher l'argent de l'assurance ; après l'éruption, quand il manquaient des cadastres pour connaître les frontières exactes des domaines, elle a fait même transporter secrètement des voies ferrées servant de bornage pendant la nuit pour agrandir ses terres. « Alors, il fallait ruser, palabrer et savoir tendre au bon moment un dessous-de-table à une main

¹⁹⁰ De Jaham (1989) : p. 99.

¹⁹¹ Cf. Depaz (2019), site web : <http://www.depaz.fr/fr/histoire-rennaissance> [consulté le 24 août 2020].

¹⁹² De Jaham (1989) : p. 26.

administrative. »¹⁹³, voici la recette de son succès. Mais « mis bout à bout, ces terrains représentent environ le cinquième de la Martinique et j'en suis la seule maîtresse. Voyez donc, vous qui m'accusez ! Est-ce que cela ne vaut pas tous les sacrifices ? »¹⁹⁴

Elle est décrite comme un personnage très hautain, elle se croit omnipotente et nous fournit nombre de preuves qu'elle est plus maligne que tous les autres. Aussi les trois chapitres focalisés sur la perspective de Pollius et de Roger nous la présentent comme une « surfemme » et montrent l'énorme respect, l'admiration et l'affection que les servants lui portent. Lors de ses monologues, elle se traite souvent elle-même de « béké » : « Tu mens, Béké », « Tu as perdu la première manche, béké. », « Reprends-toi, béké, il faut jouer serré », « Contrôle-toi, béké. Tu vas tout gâcher, si tu t'emballes. », « Sauve la face, béké, sauve la face. »¹⁹⁵ Cette sélection d'exemples nous montre que ce terme péjoratif est évoqué par la narratrice surtout dans des contextes plutôt négatifs, pour se fâcher contre elle-même, pour se remettre à sa place ou pour se rappeler son rôle.

D'un côté, elle unit dans son personnage tous les traits de caractère et les attributs de l'archétype du « grand béké » tel que nous l'avons décrit auparavant. Pour énumérer seulement quelques exemples : le fait que tous les membres de sa famille ne sont que des blancs créoles, qu'elle est propriétaire de terres énormes et de plantations et qu'elle a fait fortune dans l'industrie sucrière, mais aussi le fait que toute sa fortune n'a pas été acquise de manière honnête. Certains de ces attributs sont même décrits de façon exagérée, voire dérisoire, par exemple le double patronyme noble ou le fait que la protagoniste, dépeinte au soir de sa vie, s'appelle « Fleur ». Son énorme succession de terrains revenant à un cinquième de la superficie totale de la Martinique constitue un indice supplémentaire et incorpore la grandeur béké dans le sens figuré.

D'un autre côté, en tant que femme béké, ce n'est pas du tout le rôle du « grand béké », gérant de plantations, autorité suprême à l'habitation et matriarche au sein de sa famille qui lui correspondrait. Selon ce que nous lisons dans Kováts-Beaudoux sur les structures internes et familiales des blancs créoles de l'époque, les familles sont traditionnellement très patriarcales et les femmes ont un rôle bien défini à jouer : elles marient très tôt et une fois mariées, elles restent généralement à la maison pour s'occuper du foyer et de leurs nombreux enfants et vivent dans l'ombre de leurs maris. Alors que c'est socialement très accepté que les hommes ont des

¹⁹³ Ibid. : p. 25.

¹⁹⁴ Ibid. : p. 74.

¹⁹⁵ Ibid. : p. 24, 40, 60, 255, 317.

« familles parallèles », souvent avec des femmes de couleur, on demande une pureté et fidélité absolue aux femmes qui sont chargées de garantir la « pureté » de la race blanche.¹⁹⁶

Nous remarquons tout de suite que Fleur est tout à fait en opposition avec cet idéal traditionnel. C'est elle qui tient les rênes et qui s'occupe de la plantation. Même lorsque son mari était encore en vie, il était alcoolique, tout le temps parti et c'était elle qui gérait tout. C'était elle aussi qui s'était trouvée un amant derrière le dos de son mari, l'aventurier américain Duke dont elle a eu son fils Raoul, le père de Michel. Elle n'est pas non plus une mère aimante, fait tout en sorte pour priver ses enfants de sa succession et les méprise. Il faut remarquer qu'elle n'utilise jamais l'accord au féminin du terme « béké ». Ceci peut être une simple négligence, vu qu'elle ne l'utilise pas non plus avec les autres personnages, mais on peut l'interpréter comme une mise en exergue supplémentaire de son comportement masculin.

Fleur est un personnage assez complexe. Elle représente parfaitement le stéréotype du grand béké d'antan, en est même une idéalisation de par son nom sa période de floraison. Elle a été impliquée dans tous les événements importants dans le monde « béké » du siècle passé, telle la reconstruction de l'église et de la ville de Saint-Pierre, la fondation d'une banque des planteurs, etc. et incorpore avec son âge la mémoire communicative de tous ces événements. En même temps, elle critique sa communauté en dévoilant ses crimes, son calcul froid, ses querelles et ses intrigues internes. Elle ne semble pas avoir beaucoup d'espoir dans le futur des grands békés et nous voyons manifesté ce manque de perspectives et de futur dans l'âge et la fragilité de la vieille femme. Elle a déjà subi plusieurs crises cardiaques et nul ne sait combien de temps elle tiendra encore.

La Grande Béké n'est plus qu'une vieille femme sans pouvoir.¹⁹⁷

4.2.2 LA FAMILLE DE FLEUR : LA COMMUNAUTE BEKE

Je suis lasse à mourir. Il n'y a plus de grand béké. Il ne reste que des vers. Des profiteurs rompus aux magouilles des subventions, des cireurs de bottes dans les ministères, des graisseurs de pattes noires qui taraudent lentement l'île pour la sucer et planquer leur profit à Miami ou à Genève...¹⁹⁸

Fleur ne laisse aucun doute sur le fait qu'elle méprise sa famille, ses « rejets » comme elle les appelle de manière peu flatteuse. Selon elle, la nouvelle génération n'arrive pas à la cheville de ses ancêtres. Avec son mari elle a eu quatre enfants : Robert, Elsa, André et Louise, qui ont à leur tour des grandes familles d'environ 30 membres chacune. Les employés de la maison les appellent « Ti' Madam' » ou « Missié Robert / André ». Socialement, ils sont à

¹⁹⁶ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 87.

¹⁹⁷ De Jaham (1989) : p. 297.

¹⁹⁸ Ibid. : p. 69.

situer quand même tout en haut de l'échelle parmi les « grands békés », selon la définition de Kováts-Beaudoux. Grâce à leur mère, ils disposent de terres et de capitaux, mais leur train de vie coûteux, leur avidité et leur manque de talent d'entrepreneur les ont poussés à s'endetter jusqu'au cou. Afin de garder leur position prioritaire et étant sûrs de toucher à l'héritage de leur mère, ils se sont engagés dans une alliance avec de Lorigny, le pire ennemi de Fleur, et ils n'ont aucun scrupule à la duper, à intriguer contre elle, à corrompre et à rançonner afin d'atteindre leurs objectifs. Elle leur avait déjà donné à chacun des terres à gérer, mais cela ne leur a pas suffi et ils les ont arrentés au lieu de les travailler eux-mêmes.

Ils représentent la haute société béké, telle que la narratrice la déteste et critique. Une communauté qui se soucie méticuleusement de garder sa position dominante et sa belle image vers l'extérieur, mais qui est divisée à l'intérieur. La narratrice figure ce rongement intérieur avec la métaphore des vers qu'elle utilise souvent pour parler de ses enfants. De ce qu'on apprend sur eux dans le roman, hommes et femmes suivent leur rôle traditionnel, l'homme s'occupe des affaires, la femme remplit son rôle représentatif dans la vie sociale et se soucie des enfants. Les femmes se sont mariées et ont accouchées très jeunes et les familles ont de nombreuses enfants. Leur réaction à l'arrivée de Michel, le « bâtard » issu d'une relation illégitime de Fleur avec Duke, est tout à fait en concordance avec le caractère renfermé du groupe, tel que nous l'avons décrit. Eux aussi se voient contraints de se soucier de la pureté raciale de leur famille, comme nous observons dans ce commentaire dépréciatif de leur mère :

Ma belle-fille Noémi. La femme de mon fils André. Elle l'a eu, si je puis dire, en solde. André était amoureux d'une jeune fille à la paume des mains sombre. Pas un béké n'ignore ce que signifient les paumes sombres, les gencives foncées ou la sclérotique jaunâtre. C'est « la goutte » qui ressort. La goutte de sang noir qui souille irrémédiablement une lignée de békés. Aucune famille respectable ne voudrait d'une telle alliance. André s'était incliné. La jeune fille aux paumes sombres avait quitté l'île, et Noémi avait pris sa place d'autorité.¹⁹⁹

La protagoniste caractérise ses enfants surtout par leur avidité et leur sottise. Elle nous parle uniquement de ses enfants directs et leurs époux ou épouses et ne distingue pas entre ses petits ou arrière-petits-enfants, mais les animalise en parlant de « vers » et en les classant par groupes. En outre, elle parle d'eux et de leur nombre actuel avec une objectivité et une distance qui rappellent une comptable plutôt qu'une grand-mère :

Comme aucun prénom, aucun visage ne me paraît plus digne qu'un autre de retenir l'attention, j'ai pris l'habitude de les classer par groupes. Celui de Robert, mon aîné, qui représente donc trente-trois adultes et enfants. Celui d'Elsa, la première de mes deux filles, est battu d'une courte tête avec trente-deux représentants. André, mon second fils, plafonne à trente-cinq et Louise, ma cadette, se contente de vingt-neuf. Bien sûr, dans une tribu de cette importance, les chiffres demeurent sujets à variations. Il y a toujours quelqu'un qui se fiance ou qui accouche. Périodiquement, je remets à jour chaque quota, ce qui me permet d'oublier les individualités. Est-ce que les vers ont des prénoms ?²⁰⁰

¹⁹⁹ Ibid. : p. 44.

²⁰⁰ Ibid. : p. 18/19.

La seule mention qu'elle fait d'une petite-fille est celle d'Irina qui est très belle et qu'elle aimerait bien voir en couple avec Michel - encore une correspondance au stéréotype du « béké » incestueux. Elle utilise leur avidité contre ses enfants et les leurre avec sa boîte de bijoux précieux et la promesse de leur faire une donation importante. Le seul membre de la famille qu'elle considère intellectuellement à sa hauteur et dans lequel elle voit un danger est Raymond de Falein, le mari de sa fille. Ce dernier est un proche collaborateur de Lorigny et veut la convaincre de vendre ses terres.

La famille de Fleur représente la communauté des békés avec ses contraintes sociales, mais aussi les dissensions internes et les intrigues qui règnent au sein du groupe. D'un côté, la narratrice en fait partie et vit conformément aux règles, mais d'un autre côté elle les dénonce tout en étant piégée dedans. Nous reviendrons encore de manière plus détaillée sur les complexes et les conflits internes des békés lors du dernier chapitre de notre mémoire.

4.2.3 FIFI ZECOTE, LE « BOUFFON DES BEKES »²⁰¹

Sa famille était l'une des mieux considérées de l'île. Le volcan l'a effacée comme les Demoiselles Guillemme leur tableau noir. Il a seulement oublié le petit Francis. Mais c'était pour mieux le détruire par la suite. Sans appui, sans argent et, surtout, sans la moindre ambition, ce dernier descendant d'une prestigieuse lignée est devenu un « béké en bas feuille », un de ces pauvres survivants blancs qui habitent les cases et qui, tôt ou tard, finissent par épouser une négresse.²⁰²

Fifi Zécoté fait parti du groupe des blancs créoles pauvres, des « béké en bas feuille ». La narratrice nous explique sa situation et l'histoire de sa chute. Avant d'obtenir comme nom ce « diminutif dérisoire »²⁰³ il s'appelait Francis de Récoté, était descendant d'une bonne famille et un bon ami d'enfance de Fleur. Sans espoir, il est devenu le clown des békés. Il ne travaille pas et passe sa vie à vagabonder à travers l'île d'une commune à l'autre pour demander de la nourriture et du rhum en échange du dernier ragot. Son nom peut s'expliquer par la composition du créole « fi » pour un fût de rhum et « koté », signifiant « domicile, résidence, endroit, lieu, côté » pour faire allusion à sa condition de logement²⁰⁴. On s'aperçoit tout de suite qu'une vieille et proche amitié le lie avec la protagoniste. Les deux rigolent bien ensemble et se racontent des vieilles blagues ou des histoires vécues ensemble.

Il parle plus souvent créole que français, porte un surnom créole, vit dans une case très simple et pour se déplacer il prend le taxi-pays, tout à fait comme les Noirs. Ainsi, il correspond parfaitement au stéréotype de la classe pauvre des blancs créoles. Néanmoins, il n'est pas non

²⁰¹ Ibid. : p. 140.

²⁰² Ibid. : p. 139.

²⁰³ Ibid. : p. 139.

²⁰⁴ Confiant (2007) : p. 472 + 709.

plus marié avec une femme de couleur, mais a décidé de rester célibataire. Nous n'apprenons pas de détails sur ses motifs pour prendre cette décision, mais d'autres passages montrent qu'il a un faible pour les couleurs :

- [...] Ah ! c'est ta voiture ? J'aime mieux ça que le taxi-pays, encore que le noir... J'aurais préféré le vert. Ça a toujours été ma couleur !²⁰⁵

- Tiens, c'est mon meilleur rhum, cuvée 1952, douze ans d'âge.

- Tu es gentille, mais vois-tu, je préfère encore le rhum blanc. Le vieux me porte sur le foie.²⁰⁶

Ses prédilections exquises semblent drôles, vu qu'il dépend financièrement de la générosité d'autres blancs créoles et vit en pauvreté absolue. Pourtant, nous doutons que ces remarques soient complètement innocentes et voient là une trace de son éducation de « grand béké ». Ceci peut être aussi la raison pourquoi Fifi est le seul personnage, à part ses membres de famille, qui ose tutoyer Fleur. Malgré sa pauvreté, les deux sont hiérarchiquement à la même hauteur, dû à leur enfance vécue ensemble et leur longue amitié. Fifi Zécoté correspond au stéréotype du « béké en bas feuille » qu'à la première vue à cause de son apparente pauvreté, sa façon de vivre et de parler. Il est cependant un cas un peu spécial, grâce à sa descendance et le respect que Fleur lui porte.

4.2.4 EUGENE DE LORIGNY, LE « MAUVAIS BEKE »

- C'est votre dernier mot ?

- Non, j'en ai un autre. (Il s'approcha, main tendue.) Pourquoi être des ennemis alors que, au fond, nous nous ressemblons ? Vous n'êtes pas un Don Quichotte, moi non plus. Nous savons tous deux de quel côté souffle le vent. Vous l'ignorez peut-être encore, mais Eugène Lorigny ira loin. Avec vous, j'irai plus vite et, à nous deux, nous dominerons toute l'île.

J'avais craché sur le sol, le plantant là sans un mot de plus.²⁰⁷

C'est une inimitié de longue date qui lie Eugène de Lorigny et Fleur. Pourtant, les deux personnages ont beaucoup en commun, les deux font partie de la catégorie des « grands békés », elle est d'ascendance noble, lui est « nouveau-riche » grâce au commerce, les deux ont accumulés des grandes richesses et des terres énormes ; elle a fait sa fortune grâce au rhum et à la canne à sucre, lui a fait la sienne grâce à la banane. Et les deux sont prêts à tout afin d'atteindre leurs objectifs. Un jour, comme se souvient la narratrice, Eugène lui avait proposé une alliance, mais la haine entre eux était trop forte pour qu'elle aurait pu l'accepter. Néanmoins, la lutte entre les deux grands propriétaires va bien au-delà d'une simple dispute entre deux familles. C'est la lutte symbolique du planteur blanc créole contre les grandes multinationales qui commencent à infiltrer les relations économiques sur l'île. Eugène représente la résignation

²⁰⁵ De Jaham (1989) : p. 140.

²⁰⁶ Ibid. : p. 180.

²⁰⁷ Ibid. : p. 145.

et la coopération avec les multinationales étrangères afin de s'en sortir avec le plus grand profit, alors que Fleur représente la révolte et la lutte pour garder les terres et la culture de canne traditionnelle. Eugène cherche à obtenir les terres de Fleur pour les vendre à une entreprise suisse qui veut construire des hôtels, Fleur fait du sauvetage de la plantation et la création d'une fondation pour le patrimoine de l'île son dernier projet.

La ressemblance de nom d'Eugène de Lorigny à celui du planteur et économiste Eugène Aubéry n'est certainement pas un hasard. Ce dernier figure dans la liste de toute une succession de « Mauvais Blancs » qui ont laissé leur empreinte dans l'histoire martiniquaise dû à leur terreur et leur cruauté. Ces personnages emblématiques sont devenus des symboles pour l'oppression des gens de couleur. Aubéry était redouté dans tout le pays et tenu responsable entre autres pour la mort du militant communiste, André Alier dans les années trente.²⁰⁸

4.2.5 MICKEY, LE « BEKE-FRANCE » ILLEGITIME

Et, surtout, il n'est pas béké. Il a beau apprendre avec une stupéfiante rapidité le fonctionnement de l'usine et la marche d'une plantation, il n'est pas des nôtres. Il ne comprend pas les mentalités des gens de ce pays, les rapports étranges, faits de haine et d'amour, de révolte et de soumission, qui existent entre nèg' et békés.²⁰⁹

Michel de la Jouquerie ou Mickey, comme l'appelle sa grand-mère, est l'élément perturbateur dans l'intrigue de notre roman. Il est le petit-fils de Fleur, la seule chose qui le distingue des autres et le fait qu'il est le résultat d'une relation illégitime qu'elle avait eu avec un aventurier américain. C'est pour cela que tout le monde l'appelle « le bâtard » ou « le bâtard de la Grande Béké ». Déjà son père ne pouvait plus supporter cette situation et est parti en France pour ensuite mourir dans la guerre. Michel est donc grandi à Paris et vient pour la première fois en Martinique suite à l'invitation de sa grand-mère pour distribuer sa succession. Avec ses 20 ans, il est encore très jeune et ayant grandi à Paris, il ne connaît pas bien les coutumes de l'île et les différences entre les classes, ce qui fait qu'il se comporte parfois de manière maladroite et naïve dans ses relations avec les travailleurs. Il devient vite le petit-fils préféré de Fleur, parce qu'il lui rappelle beaucoup son histoire d'amour avec Duke. Son surnom Mickey fait allusion à sa descendance américaine et marque une fois de plus l'importance de la généalogie.

Ce personnage complexe entre de par son histoire et sa généalogie dans plusieurs catégories et est plus difficile à interpréter et à classer que les autres. En tant que nouveau arrivé sans aucune expérience ou connaissance sur l'île, il représente d'un côté le

²⁰⁸ Cf. Burton (1994) : p. 119 et suivantes.

²⁰⁹ De Jaham (1989) : p. 148.

« métropolitain », souvent décrit comme l'ennemi commun de tous les martiniquais face auquel les différentes catégories s'unissent paradoxalement.²¹⁰ Nous pouvons observer ce comportement dans les réactions qui suivent à l'arrivée de Michel : la famille de Fleur commence à présenter un front uni avec Marcel et les syndicats contre l'envahisseur. De par le lien familial à sa grand-mère, il fait quand même partie du groupe des békés, mais en tant que petit-fils illégitime il présente un rival pour la famille qui est, comme nous l'avons déjà vu, traditionnellement très conservatrice. La qualification de « bâtard » le rapproche par ailleurs généalogiquement au Mulâtre qui est également issu d'un contexte de relations illégitimes et a souvent obtenu cette appellation.

D'un autre côté, il entre parfaitement dans l'image du « Bon Blanc », tel qu'il nous est décrit par Burton. Ce personnage archétypique est presque toujours métropolitain, parfois prêtre ou instituteur, le meilleur exemple en serait Victor Schoelcher, « le type même du Bon Blanc » auquel la population a voué un vrai culte. C'est un personnage qui est respecté, obéi, mais à la fois redouté et qui propage les valeurs et le savoir occidentales de la République.²¹¹ Il peut être vu comme l'antipode civilisé, européen du « Bon sauvage », comme il nous a été décrit par les écrivains et voyageurs du XVIII^e siècle. Nous observons cette idée du « Bon Blanc » dans le comportement de Michel avec les travailleurs de l'usine et dans leurs réactions, le respect et l'estime qu'ils lui portent. De plus, il est présenté comme beaucoup plus sage et plus apte qu'eux, étant capable de savoir ce qu'ils ont intention de faire et de les manipuler à tout moment.

4.3 LES MULATRES

Tout' nèg' riche c'est mulât', tout' mulât' pauv' c'est nèg'.²¹²

Cette citation montre que le mulâtre n'est non seulement une catégorie généalogique ou « raciale », non seulement une question de descendance, mais qu'il s'agit aussi d'une conception de classe. C'est la bourgeoisie de couleur ou la classe moyenne. Surtout au sein des familles de haute bourgeoisie mulâtre, on est très conscient de son statut, cherchant toujours à se lier avec « plus européen que soi ». Leiris souligne pourtant que surtout la classe moyenne et basse ne se soucie pas tant du phénotype, puisque parmi eux il y a par définition une certaine gradation de couleur. Par rapport aux unions, il constate qu'il y a un « jeu de compensations » équilibrant la situation de race et la situation de classe, c'est-à-dire que quelqu'un de plus foncé mais plus riche peut être avec quelqu'un de plus clair, mais plus pauvre. Dans leur position

²¹⁰ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 148 et suivantes.

²¹¹ Cf. Burton (1994) : p. 125 et suivantes.

²¹² Jean-Jacques Acaau (1843), cité après Leiris (1955) : p. 31.

intermédiaire entre Noirs et Blancs, nombre de Mulâtres montrent très ouvertement un sentiment de supériorité vis-à-vis les Noirs.²¹³

« Quelqu'un l'a dit avec vérité, écrivait Victor Schoelcher, un mulâtre hait son père et méprise sa mère. »²¹⁴ Cependant, ce sentiment de rejet semble être mutuel, car lui aussi a du mal à se faire accepter par les deux pôles de la gamme. Le Blanc voit en lui un rival potentiel qui est moins soumis que les Noirs et dont il craint la perfidie, le Noir le traite d' « abâtardi » et voit en lui un allié du Blanc. Traditionnellement, ce sont les Mulâtres qui sont les plus instruits, car pour eux, faute de terres et de capitaux, l'éducation constitue un moyen important d'élévation sociale. C'est pourquoi, on parle souvent d' « intelligentsia » de Mulâtres. Leur supériorité est donc « raciale » par rapport aux uns, culturelle par rapport aux autres.²¹⁵

Bonniol, suivant le récit de voyage du Père du Tertre datant de 1660, souligne le fait que le Mulâtre n'est en rien un produit de l'harmonie raciale. Tout au contraire, il est le résultat de l'illégitimité et de la double oppression des femmes esclaves : raciale et sexuelle. Pour le religieux, sa naissance est même « honteuse » et le terme en soi n'est pas plus flattant. Dérivant du « mulot », il se réfère à un croisement de deux différentes espèces animales.²¹⁶ Pourtant, il est difficile d'en trouver une définition exacte, car, strictement parlant il faudrait connaître la composition exacte de toute la généalogie d'une personne. Ensuite, on distingue entre « mulâtre, métis, sang-mêlé, quarteron, etc. »²¹⁷. Comme on voit, il existe toute une multitude de termes, suivant les différents mélanges.

Le poncif du mulâtre est un « colonisé pur » auquel on reproche la « trahison, l'arrivisme forcené, l'individualisme, la dénaturation et l'aliénation culturelle »²¹⁸. Il présente l'incarnation du triomphe de la politique coloniale, la classe intermédiaire qui a fait siens tous les valeurs et préjugés du colon et qui cherche à tout prix à se distinguer du plus bas et plus noir. Il admire la culture occidentale autant qu'il rejette celle du « Nègre ». Il veut avant tout « arriver », « éclaircir la race » et participe même à la répression des plus noirs.²¹⁹ De la part des blancs créoles, on lui reproche son désintérêt par rapport au développement de l'île et de trop se soucier de son enrichissement individuel. Souvent, sa réussite économique est pourtant liée au Blanc avec lequel il cherche à créer des liens, professionnellement, ainsi que familialement par le parrainage. Son aliénation est plus ambiguë que celle du Noir, car sa

²¹³ Cf. Leiris (1955) : p. 137 et suivantes.

²¹⁴ Souquet-Basiège, p. 642, cité après Leiris (1955) : p. 151.

²¹⁵ Cf. Leiris (1955) : p. 151 et suivantes.

²¹⁶ Cf. Du Tertre, cité après Bonniol (1992) : 924/6206.

²¹⁷ Bonniol (1992) : 1105/6206.

²¹⁸ Maignan-Claverie (2005) : p. 84.

²¹⁹ Cf. Lirus, Julie (1986) : *Identité antillaise : contribution à la connaissance psychologique et anthropologique des guadeloupéens et des martiniquais*. Paris : Éditions Caribéennes. p. 20/21.

séparation par rapport au monde blanc est moins nette. Déchiré entre les deux mondes, il constitue la « personnification du drame antillais »^{220, 221}.

Dans notre livre, de Jaham utilise uniquement le terme de « mulâtre ». Elle ne parle jamais de « métis », « chabin », « quarteron » ou d'autres termes utilisés pourtant très couramment dans le contexte des Antilles pour se référer aux différentes gradations de couleurs. Le seul personnage qu'elle qualifie de « mulâtre » est Marcel, même si nous apprenons par ses descriptions que plusieurs autres personnages font probablement aussi parti de cette catégorie, étant clairs de peau, mais pas béké. Roger, le père de Marcel s'intègre parfaitement dans le profil stéréotype du mulâtre que nous venons de décrire, étant né d'une relation entre une amarreuse de canne noire avec un béké²²². Pourtant, contrairement à son fils l'auteure le qualifie rarement de « mulâtre », mais toujours de « noir » ou de « nèg' ». Elle utilise ce terme dans son sens socioculturel, économique et nous le présente toujours sous une lumière plutôt négative, soulignant son côté mauvais, avide, calculateur et ambitieux. Néanmoins, les deux personnages remplissent les stéréotypes, les deux s'allient avec des « békés » pour « arriver », Roger par son proche lien avec Fleur, Marcel par sa collaboration avec Lorigny.

4.3.1 ROGER, L'AMI FIDÈLE

- Grand' Madam', voilà Roger. Son père est béké. Prends-le avec toi.

Un béké s'est donc laissé tenter par ce corps noueux à l'odeur musquée, noir à en paraître violet, cambré sous ses rades liées aux reins... Le fruit de ces amours qu'elle pousse devant moi est plutôt clair de peau. De là à le prendre à mon service... Mais Man' Jacques insiste, humble et têtue :

- Grand' Madam', prenez le petit avec vous. Madam' va pas regretter. Ya pas un nèg' plus malin qu'mon Roger.²²³

Le temps n'était plus où le petit Roger, fils d'une amarreuse, essayait des rebuffades pour quelques piécettes ! Aujourd'hui, Roger était riche, considéré, et il avait le bras long.²²⁴

L'arrivée de Roger chez Fleur pour entrer dans ses services était le début de leur relation longue et ambiguë entre servitude et amitié. Sa mère l'avait emmené chez elle lorsqu'il avait 17 ans, il est donc de quelques années plus jeune que la dame. À partir de ce moment, ils ont passé toute leur vie ensemble et il est devenu son plus fidèle confident. La protagoniste le qualifie de son « bras droit »²²⁵ et c'est avec fierté qu'il constate que nul ne connaît la vieille dame comme lui²²⁶. Contrairement aux autres confidents qui logent à l'habitation de Fleur, Roger a sa propre maison, sa propre famille, bref sa propre vie sur laquelle il nous offre un petit

²²⁰ Kováts-Beaudoux, p. 143.

²²¹ Cf. Ibid. : p. 134 et suivantes.

²²² Cf. De Jaham (1989) : p. 56.

²²³ Ibid. : p. 56.

²²⁴ Ibid. : p. 216.

²²⁵ Ibid. : p. 88.

²²⁶ Ibid. : p. 213.

aperçu lors du onzième chapitre de la deuxième partie du roman. Dans ce chapitre, le récit nous est présenté de sa perspective par le biais d'une focalisation interne. C'est lors de ce chapitre aussi que nous observons à travers son point de vue le haut estime qu'il éprouve envers « Grand' Madam' ».

Les deux ont beaucoup vécu ensemble et il a toujours été un ami très fidèle pour Fleur. Il a sauvé la plantation avec elle quelques années après la catastrophe. Puis, il a très vite appris tout ce qu'il fallait savoir pour gérer l'usine et c'était en regardant faire « Grand' Madam' » qu'il a appris à manipuler les serpents. Quand Fleur a décidé de reconstruire l'église de Saint-Pierre afin de baptiser son fils dedans, il lui est tout de suite venu en aide. Et quand la banque menaçait de liquider la plantation pour couvrir toutes ses dettes, il a même tué le banquier responsable qui avait fait cause commune avec Lorigny pour la ruiner. Tout ceci, bien entendu, sans qu'elle ne l'aurait jamais demandé.

Au final, il devient la cible de tous les partis ennemis : puisqu'il est le confident de Fleur, Lorigny et Marcel le capturent et l'enlèvent afin d'obtenir des informations importantes. Ensuite, Camilla révèle à Michel où il est caché et ils le libèrent. Puis, offensé par le manque de confiance qui lui montrent Michel et Fleur, Roger échappe, mais le connaissant bien, Fleur le suspecte et le retrouve dans une case près de Saint-Pierre où les deux avaient logés ensemble pendant la reconstruction de cette ville. Il se réconcilie avec sa vieille amie, mais Michel craint qu'il pourrait finir par parler et vient le voir pour l'intimider un peu. Malheureusement, leur rencontre conduit au désastre : par accident Roger est piqué par un serpent venimeux et meurt.

En beaucoup de choses, Roger correspond au stéréotype du mulâtre que nous avons décrit lors du chapitre précédent. Il était « arrivé » grâce à sa bonne relation avec Fleur, il a géré son usine et il s'est enrichi grâce à elle. Il ne parle guère le créole, sauf une fois sous l'influence d'un « quimbois ». Communément, on l'appelle « Missié Roger », il reçoit donc la même appellation que la nouvelle génération des békés. Par un passage en discours indirect libre utilisé lors du onzième chapitre, le narrateur nous confie que Roger se surprend parfois de penser comme un béké « et un béké, ça pense surtout à faire marcher les nèg' ». ²²⁷ On trouve l'idée d'une « hiérarchie » de couleurs quand il nous parle de ses mariages et raconte que son ancienne femme était trop claire pour lui et que cela la rendait arrogante et méprisante envers lui. Sa nouvelle femme, comme il dit, « avait vingt ans de moins que lui, et deux tons de plus » ²²⁸. Comme nous expliquerons encore de manière plus détaillée lors du dernier chapitre,

²²⁷ Ibid. : p. 213.

²²⁸ Ibid. : p. 215.

sa bonne relation avec Fleur ne cesse de troubler la relation avec son fils, Marcel. Ce dernier a une toute autre conception de comment devrait être la relation entre un « béké » et un « nèg' ».

4.3.2 MARCEL, LA NOUVELLE GENERATION

Marcel entre, énorme mulâtre d'un mètre quatre-vingt-dix au crâne chauve et bosselé. Il a démesurément grossi depuis la dernière fois que je l'ai vu. Ses traits fins noyés dans la graisse sont maintenant barrés par une fine moustache. Ses yeux bruns, parcourus de rêve, me dévisagent avec douceur.

- Grand' Madam' !

Il s'avance, bras tendus, se permet de me serrer contre son poitrail débordant la chemise Lacoste. L'audace est parfaitement dosée : Marcel est mon filleul. Le geste et le titre qu'il m'a donnés sont un bref hommage au passé, mais immédiatement, il reprend ses distances. Malin.²²⁹

Marcel est le seul personnage qui est sans arrêt qualifié de « mulâtre ». Il est le fils de Roger et le filleul de Fleur. Il est fonctionnaire et franc-maçon, travaille dans le commerce et gagne beaucoup d'argent grâce à la « morue salée », un négoce un peu louche selon ce qui nous explique la narratrice²³⁰. Il a des bons contacts avec la communauté béké, non seulement avec sa marraine, mais aussi avec son pire ennemi. De par sa coopération avec Lorigny et de Falein, afin d'obtenir les terres de Fleur, il s'est mis dans de sales affaires. D'un côté, il collabore avec eux, mais d'un autre côté il est aussi un informateur important pour Fleur. Il joue double jeu et essaie de tirer un maximum de profit de leur conflit : « Tu manges à tous les râteliers, Marcel. »²³¹, « Je sais que tu es du côté du plus offrant »²³². Lui aussi est « prospère » et « arriviste », essaie de profiter des békés, mais, contrairement à son père il prend le parti des « nègres »²³³, au moins selon ce qu'il dit. Il présente la nouvelle génération qui ne veut plus être « nègre » devant le « béké » et qui ne veut plus travailler pour le béké. Ceci résulte dans un conflit avec Roger et devient d'autant moins crédible qu'il reste tout au long du roman l'informateur, le collaborateur et l'usufruitier des deux camps adverses des békés. Finalement, c'est encore Fleur qui trouve une solution pour qu'il puisse se tirer de l'affaire avec Lorigny sans se nuire à soi-même.

Tout comme le stéréotype du mulâtre, il se trouve dans une position intermédiaire entre les fronts : entre les deux camps de békés, entre les békés et son père, entre les nouvelles idéologies égalitaires et le poids des anciennes relations de dépendance. Il se sent « nègre », mais collabore surtout avec des blancs dont il se sent méprisé²³⁴. Sa duplicité, sa trahison et son hypocrisie sont des comportements souvent reprochés au mulâtre. C'est aussi toujours avec une

²²⁹ Ibid. : p. 50.

²³⁰ Ibid. : p. 51/52.

²³¹ Ibid. : p. 79.

²³² Ibid. : p. 175.

²³³ Cf. Maignan-Claverie (2005) : p. 84/85.

²³⁴ Cf. De Jaham (1989) : p. 176.

connotation négative que l'appellation de « mulâtre » est utilisée dans le roman. Le fait qu'il est le filleul de Fleur est typique pour un mulâtre issu d'une famille avec des proches liens avec la famille béké²³⁵. De par la présentation de ce personnage, l'auteure crée une image assez négative du Mulâtre. Il semble être un opportuniste qui ne pense qu'à ses propres intérêts. Au contraire des générations d'avant, il n'est plus solidaire avec sa patronne et prétend de défendre les intérêts « nègres ». Néanmoins, vu sa dépendance et sa collaboration économique avec les grands blancs, il résulte difficile de prendre ses propos au sérieux.

4.4 LES NOIRS

La plus grande partie de la population martiniquaise se caractérise par sa composition hétérogène. Elle est très métissée avec une multitude de phénotypes et d'origines ethniques différents. Il s'agit de la classe des descendants d'esclaves, traditionnellement la couche la plus basse de la société, le prolétariat ou les ouvriers. Pourtant, il faut souligner que cette position classique a beaucoup évolué au cours du dernier siècle et c'est pourquoi cette classe constitue aujourd'hui celle avec la plus grande mobilité sociale et la plus grande diversité de positions sociales. Ceci est une description faite assez récemment qui date de 2010.²³⁶

En jetant un coup d'œil sur des études plus anciennes, nous pouvons constater que la position de ce groupe au sein de la société était encore beaucoup plus nette il y a quelques décennies : c'étaient les masses populaires, deux tiers de la population active dont la majorité était employée dans l'agriculture ou dans les industries. Cette couche, surtout composée d'hommes de couleur ou de « noirs » forme la base de la pyramide sociale. Leurs conditions de vie, ainsi que de travail ont souvent été misérables et dû à la saisonnalité de leurs activités, leur situation a toujours été plutôt instable. Ceci résulte en une conscience de classe beaucoup moins forte que celle des mulâtres ou des békés.²³⁷ Durant une grande partie du XXe siècle, la classe moyenne n'est pas très forte et nombre d'ouvriers ont besoin de plusieurs emplois afin de pouvoir se maintenir. Il existe encore des « travailleurs casés », des ouvriers qui sont logés sur la propriété de leur patron où ce dernier leur permet parfois de cultiver leurs propres légumes et fruits. C'est aussi une possibilité économique qui le rend en même temps plus dépendant de l'employeur. À cause de l'histoire de l'esclavage le travail agricole n'est pas très coté et souvent, surtout durant les périodes de récolte, il y a des conflits et des grèves.²³⁸

²³⁵ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 143.

²³⁶ Cf. Zander (2010).

²³⁷ Cf. Giraud (1980) : p. 208.

²³⁸ Cf. Leiris (1955) : p. 35 et suivantes.

Kováts-Beaudoux nous fait part de la perception des « Noirs » par certains blancs créoles dans les années 60. Ils leur reprochent la paresse, le manque d'initiatives, de sens de responsabilité et d'organisation autonome. Selon eux, ils doivent « être surveillés et poussés à l'activité », ils se contentent de peu et n'éprouvent pas le besoin de rationaliser ou de rentabiliser leur façon de travailler. Ils regrettent leur perte récente de fidélité et d'attachement au patron et leur désaffection pour le travail des champs et de la terre. Ils les considèrent comme des « grands enfants », maladroits, superstitieux et très vulnérables aux idées propagées par les syndicats et les « agitateurs de gauche » qui les rendent « mauvais » et détruisent « l'harmonie traditionnelle à leur propre profit ».²³⁹

Le roman nous présente une image très homogène de cette partie de la population qui rappelle beaucoup la description d'attitudes collectives de Kováts-Beaudoux²⁴⁰. Les « noirs » du livre sont tous membres de la classe ouvrière et se trouvent souvent dans des situations plutôt précaires économiquement, très dépendants de leurs patrons. Ils effectuent des travaux simples à bas salaire, dans l'agriculture ou dans les usines. Les plus chanceux semblent les « travailleurs casés » vivants à l'habitation de Fleur. Entretien par elle, ils cohabitent avec les békés comme les enfants cohabitent dans une famille avec leurs parents. Puis, les ouvriers à l'usine de Fleur qui sont corrompus par les syndicats qui les incitent à faire grève. Ensuite, il y a les « agitateurs », dont quelques-uns ont été spécialement importés de Haïti, qui arrivent parfois pour brandir leurs coutelas avec un regard menaçant.

4.4.1 DA EUDESE, POLLIUS ET LES « NEG' » DE LA « BITATION »

Il fallait bien dire que la Da jouissait d'une position privilégiée dans les familles békés. C'était elle qui s'occupait des nourrissons, soignait les jeunes accouchées, emmenait la marmaille jouer plus loin pour protéger le repos des parents. Elle qui guidait le cortège des mariages et escortait l'épousée jusqu'à l'autel nuptial. Elle, enfin, qui prenait soin de sa maîtresse lorsque celle-ci se faisait âgée et réclamait des soins attentifs. Chaque famille avait sa Da et aimait l'exhiber en signe de pérennité, fièrement couverte de bijoux, le madras à trois pointes campé sur la tête, la *gran' rob'* en satin broché relevée sur le côté droit et laissant voir une abondance de jupons amidonnés.²⁴¹

Da Eudèse est le premier personnage que nous rencontrons dans le roman. Tout commence au moment qu'elle entre dans la chambre de Fleur de Mase de la Jouquerie pour lui apporter le café du matin. Et tout fini avec sa déclaration de maintenant servir Michel. Ainsi, elle constitue une sorte de cadre pour tout le récit et c'est aussi sa fonction dans la vie de la protagoniste. Da Eudèse est toujours là. Elle est « l'imposante nounou de deux générations de

²³⁹ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 132-135.

²⁴⁰ Ibid. : p. 130 et suivantes.

²⁴¹ De Jaham (1989) : p. 106.

la Joucquerie »²⁴² et elle est devenue une confiante très proche pour Fleur. En quelque sorte, elle est l'exacte négatif de Fleur ; très noire, très corpulente, un peu maladroite et fouguese. Mais par-dessus tout, elle est très fidèle, plus même que la propre famille de Fleur. Elle tend l'oreille quand les enfants de Fleur font des conspirations et lui rapporte tout. De plus, elle s'inquiète beaucoup pour elle quand la vieille dame semble être malade. Elle ne parle pas le bon français, comme les békés ou les mulâtres, mais toujours de manière très créolisée : « Y avait Missé André et Man' Elsa, mais leurs enfants y sont pas tous arrivés. Y viendront sûrement dans l'courant d'la journée. »²⁴³ Et ce qui est frappant est le fait qu'elle n'a ni un nom de famille, ni une vie propre. Au moins, nous n'en apprenons rien. Sa seule fonction est celle d'être la Da de la famille et de servir.

Il suffit la qualification de « Da » pour fournir une définition de son personnage. Il s'agit d'une figure stéréotype qu'on trouve sous le nom de « mammy » aussi dans la littérature du sud des États-Unis. Elle joue plusieurs rôles, celui de gouvernante, de domestique, mais surtout aussi de bonne, voire de seconde mère pour les enfants.²⁴⁴ Avoir une Da à la maison est une vieille tradition qui décline déjà considérablement lors des années 60. Son rôle au sein de la famille béké était important, parfois une même Da s'occupait des enfants de plusieurs générations successives et restait avec la famille jusqu'à un âge très avancé. Souvent plus proches aux enfants que leurs propres mères, les Das avaient une énorme influence sur les enfants au niveau culturel et leur enseignaient le langage, des croyances et des contes créoles.²⁴⁵ La Da est devenue une figure emblématique, voire un mythe dans la littérature antillaise depuis Da Gertrude, celle de l'impératrice Joséphine qui a été libérée par sa maîtresse et a même reçue une petite pension après.²⁴⁶ Néanmoins, comme le souligne Hélène Duparc, « l'image de *la Da aimée et respectée de tous* masque, d'un voile de dentelle, l'inégalité flagrante de la vie coloniale » :

La configuration de la Da dans les romans permet de créer une harmonie superficielle dans les relations d'esclaves à maître : elle introduit une certaine innocence dans le système social. Les Blancs sont gentils et sont capables d'aimer les Noirs, puisqu'ils vénèrent et chérissent leur mère de lait. Les races sont certes inégales, mais peuvent s'entendre tant que la supériorité des colons est respectée. Par ce personnage, le système social est légitimé.²⁴⁷

Nous observons ce même effet aussi dans la relation Eudèse-Fleur dans *La Grande Béké* sur laquelle nous nous pencherons encore de manière plus détaillée lors de notre dernier chapitre. D'un côté, leur relation nous est présentée comme une symbiose. Dans l'ensemble,

²⁴² Ibid. : p. 106.

²⁴³ Ibid. : p. 19.

²⁴⁴ Cf. Joseph-Gabriel (2015) : p. 15.

²⁴⁵ Cf. Kováts-Beaudoux (2002) : p. 95.

²⁴⁶ Cf. Burton (1994) : p. 135.

²⁴⁷ Hélène Duparc, sans date, p. 175 et 190, cité après Burton (1994) : p. 135.

Fleur la traite bien, la présente bien ornée lors des cérémonies publiques, puisque la Da est la fierté de la famille : « La Da paraît alors dans toute sa splendeur, en personnage sacré qu'elle est dans toute famille béké qui se respecte. »²⁴⁸ Pourtant, cette symbiose n'est en rien basée sur l'égalité des deux participantes.

Entre le rhum et le sexe, il y avait, dans la vie de Pollius, tout juste la place pour ses occupations à la 'Bitation et pour Grand' Madam'.²⁴⁹

Pollius est le jardinier de la maison, mais lorsque la nécessité se présente il sert aussi de boucher ou de chauffeur. Il habite avec les autres domestiques à l'habitation de Fleur. Pendant deux chapitres, l'instance narrative passe la parole de la protagoniste à un narrateur extérieur, focalisé sur la perspective de Pollius. Elle nous permet ainsi un petit aperçu de la vie quotidienne des travailleurs de la maison et leur comportement dans l'absence de la protagoniste. Les deux dirigeants de la maison sont lui et la vieille cuisinière, Man' Témamise. Pollius est né à l'ombre de la maison de Madame de Mase de la Joucquerie est c'est ainsi qu'il mène sa vie. Il est le successeur de toute une dynastie de Pollius, tous dans les services de « Grand' Madam' ». Témamise, qui est en rivalité continuelle avec Eudèse, vit aussi à l'habitation depuis plus de quarante ans. Les deux personnages sont caractérisés par leur langage, qui est soit créole, soit un français énormément créolisé. À travers ses yeux, nous voyons la grande admiration et le respect qu'il porte à Fleur, lors de son apparition pendant la cérémonie du 8 mai²⁵⁰ et encore pendant son adieu avant de s'en aller au couvent²⁵¹.

La vieille dame est la plus haute priorité dans la vie de ses travailleurs. Tout comme Eudèse, Pollius et Témamise n'ont pas non plus de vie à eux. Nous apprenons uniquement leurs noms de famille, jamais de prénom. Ni une fois, la narratrice les qualifie d' « employés » ou de « travailleurs », la communauté de l'habitation nous est présentée comme une famille. Ils y logent, travaillent et mènent leur vie. Ainsi, ils représentent des exemples typiques de « travailleurs casés », une façon de vivre qui était déjà un peu dépassé lors des années soixante où le roman est situé. Comme celle de Fleur avec Eudèse, leur relation avec la patronne de la maison semble aussi servir à la création d'une image harmonieuse de cette vie « symbiotique », basée sur l'inégalité. Pour eux, Fleur a la fonction de chef de famille et de patronne en même temps. Comme des enfants, ils lui demandent conseil, la regardent avec respect et quand elle veut partir, ils ne savent pas comment continuer, ils semblent perdus sans elle.

²⁴⁸ De Jaham (1989) : p. 14.

²⁴⁹ Ibid. : p. 103.

²⁵⁰ Ibid. : p. 109.

²⁵¹ Ibid. : p. 335.

4.4.2 LES OUVRIERS DE L'USINE

Arrivés à la porte, nous nous arrêtons, en alerte. Un groupe d'une quinzaine de Noirs en chapeau bakoua, pieds nus, coutelas à la main, entourent un béké, mon fils André. L'un d'eux, détaché des autres, parle, véhément ; les autres l'écoutent en surveillant les réactions du béké. Il y a dans cette scène quelque chose de menaçant et de familier qui fait courir un frisson sur mon échine.²⁵²

À notre entrée, les Noirs n'interrompent pas leur travail ; mais des regards aigus filtrent vers nous. Ils observent et ils attendent.²⁵³

Presque chaque fois que Fleur se rend à l'usine, elle remarque que quelque chose a changé dans l'attitude des ouvriers. Surtout parmi les jeunes, elle constate un « regard hostile qui refuse de se baisser »²⁵⁴ devant sa présence. Elle remarque la mauvaise influence des syndicats et des idées communistes qui se répandent parmi les travailleurs. De temps en temps, il y a aussi des « agitateurs » étrangers à la plantation qui viennent causer des troubles. Fleur parle toujours de « Noirs » ou de « nèg' » pour se référer à ses ouvriers à l'usine et souvent, ils nous sont présentés comme un front. Ils apparaissent toujours dans le collectif en contraste avec les individus « békés », et soulignent ainsi la grande disparité de nombre entre les deux groupes. Seulement quelques personnages s'en démarquent et nous sont présentés par leur prénom. Ce sont ceux qui ne sont pas hostiles à la patronne et son petit-fils, par exemple Jujube, un jeune communiste ou Arsène, le contremaître.

Moyennant la situation à son usine, la narratrice nous rappelle les émeutes, les grèves et la grande instabilité politique qui ont marqué les années soixante en Martinique et que nous avons déjà retracés lors du premier chapitre. Elle démontre aussi la forte division parmi les ouvriers, ceux qui étaient fidèles à leur patron face à ceux qui étaient proches aux syndicats. En même temps, elle les présente comme très dépendants de leur patron et très sensibles à la manipulation – de la part de leur patron ou des syndicats. Elle est très fière de Michel, parce qu'il a tout de suite compris « comment les prendre. C'est un meneur d'hommes. »²⁵⁵ :

- Jujube ?
- Depuis la bagarre, il m'a à la bonne. Il a la vague impression que le syndicat l'a roulé.
- C'est toi qui lui as mis cette idée dans la tête ?
- Oui, et je fais tout pour l'y cultiver.²⁵⁶

Jujube est un communiste et syndicaliste qui est d'abord très rebelle. Il prend des congés maladies pour aller à Cuba et nouer des contacts avec des communistes. Quand Michel lui donne une gifle, c'est de l'eau aux moulins des syndicats. Incité par ces derniers qui, de plus,

²⁵² Ibid. : p. 115.

²⁵³ Ibid. : p. 125.

²⁵⁴ Ibid. : p. 117.

²⁵⁵ Ibid. : p. 255.

²⁵⁶ Ibid. : p. 239.

se sont alliés aux ennemis békés de Fleur, il prétend être sérieusement blessé et devoir aller à l'hôpital. De Falein et de Lorigny se servent désormais de lui pour mettre de la pression sur Fleur et Michel, car les travailleurs refusent de reprendre le travail depuis cet incident²⁵⁷. Pourtant, malgré tout, le nouveau patron, malin et leader charismatique comme il est, arrive à remettre Jujube et les autres ouvriers de son côté, « à les mettre dans sa poche »²⁵⁸.

4.4.3 AUTRES « NOIRS »

Ce qui est frappant, est le fait que tous les « noirs » qui font leur apparition au cours du roman, se trouvent uniquement dans des positions basses, faisant des activités qualifiées « inférieures » ou travaillant dans le service. Ainsi, nous rencontrons « le nèg' qui pousse le chariot »²⁵⁹ lors de l'arrivée de Francis Deux ou la Noire qui passe la serpillière dans le hall de l'auberge du Cheval Rouge²⁶⁰. Bon nombre d'entre eux sont des agitateurs, parfois même venus spécialement de Haïti pour propager des « mauvaises » idées parmi les ouvriers. Ils semblent être une menace, toujours avec des « coutelas à la main », avec des « regards hostiles », ils nous sont présentés comme des ennemis :

Un frisson me court sur l'échine, signe avant-coureur de danger. La voiture dépasse maintenant de petits groupes de nèg', coutelas à la main, regard hostile. Ils sont de plus en plus nombreux à mesure que nous approchons de l'usine. La plupart me sont inconnus.²⁶¹

Pour nous présenter aussi l'opinion contraire, « pro-béké », même de manière légèrement exagérée, Fleur rencontre une marchande de cacahuètes qui semble presque l'idolâtrer. Elle joint ses mains devant elle et voit en elle une sorte de figure salvatrice pour le futur de la Martinique :

- Rega'dez ! C'est Man' de Mase de la Jouquerie ! Ça, c'est une femme ! Grand' Madam', elle a fait plus pou' nous z'aut' que personne. Au lieu d' pa'ler de politique et d' fai' des mitingues, y feraient mieux d' prendre exemple ! Moi j'l'ai vue à Saint-Pierre prendre des briques de ses propres mains pou' monter des murs ! Mon frère y était maçon ; y dit qu' c'est Grand' Madam' qu'a reconstruit Saint-Pierre après la Catastrophe !

[...]

- Eh, ma belle, ça te plairait qu'on fasse quelque chose pour le pays ? Comme du temps de Saint-Pierre, hein ?

- Ah, Grand' Madam'... (Elle joint les mains.) Vous seule pouvez quelque chose pour nous z'aut' !

- Faut pas rêver ma belle. Je suis trop vieille ! Tiens, donne-moi un peu de ta marchandise.

Mais elle insiste :

- Grand' Madam', faut pas nous laisser tomber !²⁶²

²⁵⁷ Ibid. : p. 185 et suivantes.

²⁵⁸ Ibid. : p. 312.

²⁵⁹ Ibid. : p. 260.

²⁶⁰ Ibid. : p. 324.

²⁶¹ Ibid. : p. 289.

²⁶² Ibid. : p. 145/146.

La marchande de cacahuètes est caractérisée d'une part par sa profession de crieuse et d'autre part par son langage très créolisé, qu'elle garde même à l'écrit, comme nous voyons quand elle prononce son approbation pour le projet de la Fondation de Mase : « *Je vou koné, madame, cé bien ce que vous fête, si tou lé béké été comme vou, mon fils y dirè pa ki fo tous les zigouyer.* »²⁶³

4.5 AUTRES PERSONNAGES

Comme nous l'avons montré, la grande majorité des personnages entre dans une des trois catégories classiques que nous avons décrites au début de chaque sous-chapitre. Seuls quelques personnages ne sont pas classifiés, soit parce qu'ils ne sont pas natifs de l'île, soit parce qu'ils ne sont pas classifiables dans le schéma de tripartition classique, ou bien parce que la narratrice ne les classe simplement pas.

C'est une mince jeune fille, élégamment vêtue, claire de peau.²⁶⁴

Ainsi la narratrice nous présente Jocelyne Flochat, personnage de second plan qui ne fait que trois brèves apparitions dans le roman. Une description qui dévoile une fois de plus l'importance qu'elle accorde à la couleur de peau. Jocelyne est fonctionnaire, travaille avec Marcel et a accès à des dossiers compromettants fournissant des preuves de sa corruption. Ayant eu vent de la création de la Fondation de Mase, elle offre son soutien à Fleur et se met de son côté. C'est elle qui donnera le coup décisif pour le lancement du projet. D'après la description citée en haut, nous supposons qu'elle serait à classer parmi le groupe des « Mulâtres ». Pourtant, elle n'est jamais qualifiée comme telle. La narratrice nous montre le rapprochement amical de Jocelyne et Fleur comme un geste conciliant : « Nous échangeons un sourire tremblant. Et, brusquement, je lui ouvre les bras. Un instant, nous restons étroitement embrassées, la fille d'esclaves et la fille de maîtres. »²⁶⁵ Seule cette description fait preuve de la vision binaire de la narratrice, négligeant complètement que Jocelyne, « claire de peau » comme elle l'est, n'est très probablement pas que la « fille d'esclaves ». Elle témoigne aussi du peu de rapport et de la distance que la vieille dame sent entre elle et Jocelyne, même si elles pourraient être des parentes éloignées.

Selon les études sociologiques sur la composition et la hiérarchie de la société martiniquaise, il y a encore quelques étrangers qui se sont ajoutés à la tripartition classique depuis l'abolition de l'esclavage : Congolais, Syriens, Chinois et Indous.²⁶⁶ Le roman fait

²⁶³ Ibid. : p. 227.

²⁶⁴ Ibid. : p. 280.

²⁶⁵ Ibid. : p. 281.

²⁶⁶ Cf. Leiris (1955) : p. 137 ou Giraud (1980) : p. 201.

mention que des Indous, appelés « coolies », la catégorie la plus basse, encore en dessous des « Noirs ». Toujours féminines, elles sont les servantes des servantes et toujours caractérisées par l'usage de champs lexicaux minimisants, péjoratifs ou animalesques :

Laetitia est la petite coolie qui sert d'apprentie et de souffre-douleur à Da Eudèse.²⁶⁷

Laetitia n'était que la 'tite coolie qui secondait Da Eudèse. Une 'tite coolie était à peine mieux considérée qu'un chien bête-case.²⁶⁸

Et puis les petites coolies à tout faire, fines et craintives comme des biches, qu'on pouvait malmenager dans les moments de mauvaise humeur.²⁶⁹

[...] servie par une 'tite coolie pieds nus, aux allures de mangouste.²⁷⁰

Après ces exemples, il n'est point besoin d'explicitier davantage la position des « coolies » à la maison de Mase de la Jouquerie. Elles constituent le prolongement de l'échelle hiérarchique vers le bas et ont la même fonction pour les servants que ces derniers ont pour la patronne, c'est-à-dire celle du bouc émissaire. Ainsi, les deux « coolies » que nous rencontrons au cours du roman sont celle de Da Eudèse et celle de la femme de Roger.

À quatre-vingt ans, Francis Dupont-Ménard est une exquise gravure de mode sortie de Vogue Magazine, et agrémentée de toutes les touches de subtile élégance qui font pâmer les éditorialistes : la nonchalance, l'ironie blasée et cet air qui semble signifier que Bond Street, Madison Avenue et le Faubourg Saint-Honoré n'existent que pour prévenir chacun de ses désirs. Il est le produit, authentique et parfaitement achevé, de vingt siècles de civilisation urbaine. Tu ne peux t'empêcher d'en être un peu jalouse, Fleur, avoue-le, tout en éprouvant une pointe de mépris pour t'en défendre, bien sûr. Un béké, même grand, n'est jamais qu'un produit hybride d'aristocrate confit de raffinement et de boucanier sauvage et mûr. Vraiment à sa place nulle part. Toujours tombant dans le trop ou dans le trop peu.²⁷¹

Les derniers personnages que nous tenons à égrener ici sont les français. Comme pour souligner sa provenance, le conseiller juridique et financier de Fleur s'appelle Francis Dupont-Ménard. Elle le connaît depuis son adolescence et l'estime énormément. Il est un des rares personnages qu'elle vouvoie et par rapport auquel elle se sent même un peu inférieure. Fleur le fait venir de France, afin de clarifier le procédé juridique pour sa succession et la création de la Fondation de Mase. Son comportement est très « parisien ». De manière très exagérée, voire dérisoire, il correspond à tous idées préconçues du français riche et cultivé. Dès son arrivée, il transpire beaucoup, il est toujours très bien habillé et simplement pas fait pour la vie sur l'île tropicale. Au lieu de prendre un jus de canne, il souhaite une coupe de Dom Pérignon et chez lui à Paris il se laisse conduire dans une belle voiture « par un chauffeur qui a [avait] lui-même l'air d'un notaire. »²⁷²

²⁶⁷ De Jaham (1989) : p. 35.

²⁶⁸ Ibid. : p. 106.

²⁶⁹ Ibid. : p. 106.

²⁷⁰ Ibid. : p. 215.

²⁷¹ Ibid. : p. 193/194.

²⁷² Ibid. : p. 197.

Francis demande son petit-fils en renfort. Ce dernier porte le même nom et c'est pourquoi la vieille dame l'appelle simplement Francis Deux. Il a pris la même carrière que son grand-père et présente un fort contraste à Michel. En les regardant côte à côte, Fleur les compare à un chihuahua et un bouledogue. Il est très petit et selon les descriptions méprisantes de la vieille dame, il présente plutôt le produit dégénéré de vingt siècles de civilisation urbaine. Il arrive à l'aéroport avec toute une montagne de valises, des chaussures et un sac Gucci. Après avoir été dans sa chambre pour se changer, il revient vêtu d'une djellabah et pour comble, il ose refuser le café de Da Eudèse pour prendre une tasse de tilleul.²⁷³ Pourtant, il fait preuve d'une grande compétence dans son domaine et gagne ainsi au fur et à mesure le respect de Fleur.

Non seulement la « Grande Béké », mais aussi son adversaire fait venir de l'aide de Paris. Elle prend la forme de Camilla, une très belle jeune fille, actrice et chanteuse à Paris, qui a la tâche de distraire et de séduire Michel, afin de le convaincre de vendre les terres. Même si elle fait plusieurs apparitions tout au long du roman, elle reste un personnage de second plan. Tout d'abord, elle suit le plan initial de Lorigny, mais plus tard, elle tombe amoureux de Michel et se met du côté de Fleur. Elle leur révèle où est caché Robert et au final, c'est elle aussi qui réussit à empêcher Michel de partir en bateau et de le convaincre de retourner à la plantation. Lors du dernier chapitre, Pollius nous apprend qu'elle est désormais la fiancée de Michel.

5. L'AMBIGUÏTÉ DES RELATIONS ET LES CONFLITS ENTRE LES PERSONNAGES

Je connais assez les Antilles pour vous en prédire le résultat. En fin de compte, c'est le béké qui se retrouvera sur le banc des accusés, face à l'homme noir spolié. N'est-ce pas la règle, dans ce pays ? Allons, vous savez bien que, inéluctablement, l'affaire se cristallisera sur l'aspect racial et politique.²⁷⁴

- Mais vous ... (regard rusé, surprenant en un tel instant) ... vous êtes une béké. Vous trouverez toujours un moyen de vous en tirer.
Je hausse les épaules. Toujours ce fichu complexe du nèg' face au patron béké.²⁷⁵

Ces deux citations nous montrent deux perspectives sur la même réalité. La première est le point de vue de Francis, l'avocat de Fleur, qui parle pour le côté des békés. La deuxième est un dialogue entre Roger et Fleur. Nous voyons que chacune des deux parties se croit désavantagé par rapport à l'autre et que tout conflit revient en fin de compte à la question raciale. Pour ce chapitre, nous avons sélectionné quelques relations conflictuelles entre les personnages principaux que nous démontrerons et analyserons par la suite. Afin de comparer les personnages,

²⁷³ Ibid. : p. 260, 266, 268.

²⁷⁴ Ibid. : p. 234/235.

²⁷⁵ Ibid. : p. 285.

nous nous servons d'un schéma proposé par Schulte-Sasse et Werner (1977)²⁷⁶, selon lequel nous réduisons les personnages sur certaines caractéristiques clés, qu'ils appellent des classèmes. Cette méthode se prête parfaitement pour l'opposition de certains personnages dans des contextes précis et d'ainsi décoder le potentiel de conflit entre eux. Nous commencerons par les dissensions qui existent au sein du groupe des békés, d'abord entre Fleur et son vieil ennemi Lorigny, et ensuite entre Michel et la famille de Fleur. Dans le deuxième sous-chapitre, nous regarderons les rapports entre la narratrice et ses plus proches domestiques, c'est-à-dire Da Eudèse et Roger. D'un côté elle tient beaucoup à eux, d'un autre côté il y a toujours cette hiérarchie et une grande inégalité entre eux. Il nous paraît très intéressant d'appliquer les théories de Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952) et les comparer au personnage de Roger, qui semble être l'incarnation de l'« antillais aliéné » dont parle Fanon. Son aliénation devient de plus en plus claire dans la confrontation avec son fils Marcel, nous montrerons donc le conflit entre les générations moyennant le schéma des couples d'oppositions. Enfin, nous nous pencherons sur les relations entre les travailleurs et leurs patrons. Ici aussi, nous remarquerons des dissensions entre les générations et observerons comme les rôles et les attentes du travailleur, ainsi que du patron ont évolués. Pour ce faire, nous comparerons la manière de gérer de Michel et celle de Fleur, et puis, les attitudes des ouvriers, celle de Jujube et celle d'Arsène.

5.1 LE CONFLIT AU SEIN DU GROUPE DES BEKES

- [...] Sais-tu comment on capture les serpents ?

[...]

À l'aide d'un morceau de bois, on provoque la bête jusqu'à ce qu'elle y plante ses crocs. Ensuite... le serpent n'a plus d'arme. Il suffit de le saisir et de le jeter dans un sac.

- Et en quoi cela me concerne-t-il ?

[...]

- Tu es fait de ce bois que je cherchais. À ta santé, Mickey !²⁷⁷

À la base de l'intrigue de notre roman se trouve le conflit entre Fleur et sa famille, ou dans un sens plus large Fleur et la communauté « béké » autour d'Eugène Lorigny. Leur querelle en symbolise d'autres plus grandes et plus générales. D'un côté la lutte pour l'autonomie contre la résignation devant les grandes multinationales, et d'un autre côté aussi la lutte de l'idéalisme contre le pouvoir de l'argent. Les jalons pour leur conflit ont été posés il y a longtemps, la narratrice nous informe qu'elle a toujours éprouvé des sentiments très ambivalents envers sa communauté :

²⁷⁶ Cf. Schulte-Sasse, Jochen; Renate Werner (1977) : *Einführung in die Literaturwissenschaft*. München: Wilhelm Fink Verlag, p. 155 et suivantes.

²⁷⁷ De Jaham (1989) : p. 128.

Est-ce que je haïrais mon père, cette île et ses békés ? Impossible ! N'est-ce pas pour eux que j'ai vécu, depuis ce jour où, devant les ruines de Saint-Pierre, je me suis enchaînée à leur destin ?²⁷⁸

Si nous appliquons les consignes de Lotman pour l'analyse de la figuration dans le contexte du fonctionnement de textes littéraires, nous pouvons dire qu'avec leurs intérêts et leurs objectifs opposés, les deux groupes békés présentent deux camps sémantiques opposés. Les frontières entre eux sont d'abord idéelles, mais nous les retrouvons aussi sous forme des terrains qu'ils possèdent. Ces dernières sont devenues floues quand les enfants de Fleur ont arrenté les terres à son ennemi. Leur camp commun est la Martinique et la péripétie se produit quand la protagoniste fait venir le sujet étranger, l'héritier inattendu, Michel de la Joucquerie. En plus de traverser la frontière géographique de l'Atlantique pour y arriver, il entre aussi, sous la protection de sa grand-mère, dans les domaines des autres enfants, contestant leurs terres et leurs droits à la succession. C'est sa présence qui révélera le trouble des relations entre les personnages locaux et qui, manque de connaissance des coutumes locales, nourrira l'intrigue du roman, pour enfin aider à remettre l'ordre.²⁷⁹

Dans le cas de notre roman, l'élément déclencheur Michel correspond que partiellement au sujet décrit par Lotman, car il n'arrive pas par hasard ou par sa propre volonté, mais est introduit dans l'univers du roman par le véritable sujet, qui est la protagoniste. Même si c'est son arrivée qui donne le coup d'envoi à l'histoire, il reste, au moins au début, plutôt le moyen dont Fleur se sert afin d'arriver à ses fins. Elle l'invite avec un projet déjà très bien défini en tête et attend de lui de jouer le rôle du « révélateur », une métaphore issue du contexte de la plantation, qu'elle nous explique comme suit :

Je sais maintenant pourquoi j'ai convoqué le petit. Pour démasquer la cuvée de rhum gâchée, on se sert d'un révélateur. Le petit sera mon révélateur. Je veux le confronter à la Plantation, à l'île, à cette famille qui déjà le déteste. [...] J'intente un procès. Celui de la dernière grande béké. On va s'amuser.²⁸⁰

Nous voyons que la vieille dame a l'habitude de tenir les rênes et que tout fonctionne comme elle l'a prévu. Toutefois, Michel prouvera rapidement qu'il ne se laissera pas aussi facilement manipuler par elle et qu'il a ses propres idées en tête. Pour analyser comment sont constitués les conflits entre les personnages, nous utiliserons un schéma proposé par Schulte-Sasse et Werner qu'ils nous présentent à l'exemple d'un roman qui est également issu de la littérature populaire et qui traite aussi d'un conflit familial. Ils affirment que la cohérence d'un texte est établie par la récurrence de traits ou caractéristiques sémantiques, qu'ils appellent « classèmes ». Ces classèmes sont à l'origine des isotopies du texte, sur lesquelles est basée sa cohérence, ainsi que sa cohésion thématique. Parfois, ils sont évoqués explicitement, d'autres

²⁷⁸ Ibid. : p. 29.

²⁷⁹ Cf. Lotman, Jurij (1986) : *Die Struktur literarischer Texte*. München: Fink. p. 341/342.

²⁸⁰ De Jaham (1989) : p. 29.

fois, ils sont construits implicitement à coup de motifs, d'attributs, d'histoires ou d'actions qui comportent certaines connotations.²⁸¹

Nous nous servons maintenant de ce schéma pour analyser les isotopies sur lesquelles se basent les conflits et les dissensions des personnages. Contrairement à l'exemple de Schulte-Sasse et Werner, nous ne prouverons pas les différents classèmes par des extraits ou des citations du roman, car nous croyons l'avoir déjà fait à satiété lors du chapitre précédent dans la caractérisation des personnages. Par les différents partis du roman, nous voyons reflétés des « couples d'opposés »²⁸². Les deux couples d'opposés qui sont fortement mêlés sont d'abord Fleur et Lorigny et puis Michel et les enfants de Fleur. Grosso modo, ils représentent la continuation sur plusieurs générations de la même collision d'intérêts. Pour les comparer et disséquer leur conflit, nous avons trouvé les classèmes suivants :

± [esprit d'entrepreneur]	± [amour pour la Plantation]
± [ambitieux]	± [train de vie couteux]
± [avide]	± [facile à manipuler]
± [matérialiste]	± [riche]
± [impulsif]	± [béké « pur »]
± [intrigant]	± [né en Martinique]
± [soucieux du futur de la Martinique]	± [travailleur]
± [manipulateur]	± [malin]

+ ... le classème s'applique au personnage

- ... le classème ne s'applique pas au personnage

0 ... ce n'est pas clair si ce classème s'applique au personnage

²⁸¹ Cf. Schulte-Sasse; Werner (1977): p. 153 et suivantes.

²⁸² Traduction de l'auteure du terme allemand "Oppositions paar", utilisé par Schulte-Sasse; Werner (1977) : p. 158 et suivantes.

Fleur	Lorigny
+ [esprit d'entrepreneur]	+ [esprit d'entrepreneur]
+ [amour pour la Plantation]	- [amour pour la Plantation]
+ [ambitieux]	+ [ambitieux]
+ [train de vie couteux]	+ [train de vie couteux]
+ [avide]	+ [avide]
- [facile à manipuler]	- [facile à manipuler]
- [matérialiste]	0 [matérialiste]
+ [riche]	+ [riche]
+ [béké « pur »]	+ [béké « pur »]
+ [intrigant]	+ [intrigant]
- [impulsif]	- [impulsif]
+ [né en Martinique]	+ [né en Martinique]
+ [soucieux du futur de la Martinique]	- [soucieux du futur de la Martinique]
+ [manipulateur]	+ [manipulateur]
+ [travailleur]	0 [travailleur]
+ [malin]	+ [malin]

Michel	Famille de Fleur
+ [esprit d'entrepreneur]	- [esprit d'entrepreneur]
+ [amour pour la Plantation]	- [amour pour la Plantation]
0 [ambitieux]	- [ambitieux]
- [train de vie couteux]	+ [train de vie couteux]
- [avide]	+ [avide]
- [facile à manipuler]	+ [facile à manipuler]
- [matérialiste]	+ [matérialiste]
- [riche]	+ [riche]
- [béké « pur »]	+ [béké « pur »]
- [intrigant]	+ [intrigant]
+ [impulsif]	0 [impulsif]
- [né en Martinique]	+ [né en Martinique]
+ [soucieux du futur de la Martinique]	- [soucieux du futur de la Martinique]
+ [manipulateur]	- [manipulateur]
+ [travailleur]	- [travailleur]
+ [malin]	- [malin]

Nous observons que la vieille inimitié entre Fleur et Lorigny est nourrie presque entièrement de leurs similitudes. Par rapport à leurs traits de caractère, leur situation sociale et leur descendance, ils se ressemblent beaucoup. Ce qui les distingue est à trouver sur le plan idéologique et dans leurs objectifs. Fleur poursuit un but plus noble, c'est-à-dire sauver la plantation et le futur de la Martinique, alors que son pendant est tenté avant tout par l'argent. En ce qui concerne ses motifs, la famille de Fleur est en accord avec Lorigny. Tout de même, il leur manque certaines qualités indispensables pour la réussite économique. Ils ont toujours été gâtés, ont l'habitude de dépenser beaucoup d'argent, mais, contrairement à leur mère, ils n'ont pas beaucoup de mérites eux-mêmes et pas d'ambitions plus nobles. Michel, au contraire, fait bande à part en beaucoup de sens. Il n'est pas « béké » et n'est ni né en Martinique, ni grandi dans un environnement aisé. « Importé » par sa grand-mère, le contexte dans lequel il se retrouve tout d'un coup est tout nouveau pour lui, ce qui fait qu'il se comporte de manière un peu maladroite au début. Pourtant, il fait très vite preuve de disposer de toutes les qualités d'entrepreneur que Fleur a toujours cherché en vain chez le reste de sa famille.

Comme le montre le schéma des classèmes, mais aussi les citations choisies hors du livre, Fleur a une relation très ambivalente avec les autres « békés » et sa famille. Pour se référer à Lorigny, elle se sert de la métaphore du serpent, alors qu'elle utilise celle des vers pour ses « rejets ». La comparaison avec ces animaux montre son dédain vis-à-vis de ses enfants. Dans toute la haine qu'elle ressent envers Lorigny, il a quand même son respect et présente encore un certain danger, alors que ses enfants ne sont pour elle que des êtres anodins et inoffensifs :

Les vers. Je les appelle les vers, ces êtres qui grouillent sur le domaine comme les asticots sur une charogne. Que mon sang coule dans leurs veines n'y change rien : je les méprise.²⁸³

Car jusqu'à présent, je n'avais rien en main pour remplacer ma cuvée pervertie. Après avoir décidé de mettre bas les masques et de faire cesser le simulacre d'harmonie familiale que j'avais si longtemps maintenu, je me retrouvais sans successeur.²⁸⁴

Sa famille est pour Fleur aussi « la cuvée pervertie », un terme qu'elle emprunte du vocabulaire planteur. Elle a vraiment aucun mot affectueux pour les membres de sa communauté, ni pour sa famille, ni pour d'autres. L'unique membre de sa famille qu'elle tient en haute estime est celui qu'elle connaît le moins. Tous ses espoirs se concentrent sur son petit-fils Michel, étranger à la Martinique et selon elle le « sang nouveau » qu'il faut à son pays.

²⁸³ De Jaham (1989) : p. 17.

²⁸⁴ Ibid. : p. 148.

5.2 LES CONFIDENTS DE FLEUR : DA EUDESE ET ROGER

Nos regards se croisent. Sans un mot, nous nous comprenons.

[...]

- Grand' Madam', bonjou' ! Ça ka allé ?

Je lui réponds d'un sourire ; inutile de lui parler ; elle me sait comme le temps qu'il va faire.²⁸⁵

- Vous avez vraiment envie de nous zigouiller ? lui ai-je demandé.

- Des fois, a-t-elle répondu avec un bon sourire.²⁸⁶

Seules ces deux interactions entre Fleur et Eudèse nous permettent déjà un aperçu de leur relation compliquée et ambiguë. D'un côté, à force d'avoir vécu ensemble des dizaines d'années durant, il s'est développé une grande intimité entre les deux et nous dirions que Eudèse est la plus fidèle confidente de Fleur. Leur manière d'interagir et de se parler montre qu'elles se connaissent par cœur, même sans se parler. Tout de même, la description « elle me sait comme le temps qu'il va faire » semble paradoxale. Sans aucun doute, elle veut souligner qu'elles se connaissent très bien, mais est-ce qu'on peut savoir le temps qu'il va faire ? Il reste toujours ce petit doute que l'on garde envers l'Autre qui est proche, mais qui n'est néanmoins pas le même que soi et qui est donc difficile à calculer. La citation suivante est une plaisanterie derrière laquelle se cache une vérité très sérieuse et amère. Malgré leur complicité, elles se trouvent sur deux différents échelons dans la hiérarchie sociale et chacune a son rôle à jouer, la première celle du « maître », la deuxième celle de la Da, on ne peut donc certainement pas parler d'une situation amicale.

Par la suite, nous analyserons leur relation avec le schéma proposé par Schulte-Sasse, mais en utilisant directement des couples d'opposés. Il devient très vite évident que tout oppose les deux femmes :

Fleur	Da Eudèse
[blanche]	[noire]
[béké]	[Da]
[maigre]	[corpulente]
[faible]	[robuste]
[riche]	[pauvre]
[maître]	[domestique]
[vouvoyée]	[tutoyée]
[descendance connue]	[descendance inconnue]
[famille connue]	[famille inconnue]
[nom de famille]	[pas de nom de famille]
[bon français]	[français créolisé]
[apparence gracieuse]	[apparence pataude]
[pense d'abord à soi]	[soumise et fidèle]
[réservée]	[exacerbée]

²⁸⁵ Ibid. : p. 20 et 22.

²⁸⁶ Ibid. : p. 227.

La béké et la Da nous présentent les deux pôles extrêmes du sommet et du niveau le plus bas de la hiérarchie sociale. Eudèse – au moins de ce que nous apprenons sur elle – n’a pas de descendance, pas de famille, ni de nom de famille. Elle est réduite sur sa seule fonction de « Da », elle est toujours là et impliquée uniquement dans des activités pour la famille « béké » pour laquelle elle semble exister. Il y a certes une grande complicité entre les deux femmes, pourtant, à cause de leurs situations inégales, on ne peut pas véritablement parler d’une amitié entre elles. Alors que l’une se fait vouvoyer et appeler « Grand’ Madam’ » par l’autre, cette dernière est toujours tutoyée et appelée par son prénom ou sa fonction de « Da ». Inégale est aussi l’affection et l’attachement qu’elles éprouvent l’une pour l’autre. Plusieurs fois, nous remarquons que Eudèse s’inquiète beaucoup pour Fleur, mais, conformément à son rôle, la béké reste très réservée et froide envers elle. Une seule fois, elle faillit se laisser attendrir devant sa vieille compagne, mais elle se reprend tout de suite pour la repousser de nouveau :

- Qu’est-ce qu’y a, Grand’ Madam’ ?

Tout de suite, elle est si alarmée que son menton tremble.

- J’ai vu l’docteur, y sortait d’ vot’ chamb’, chevrote-t-elle.

- Un peu de fatigue, rien de grave. La chaleur simplement.

- Bien vrai, Grand’ Madam’ ? Vous m’cachez rien ? Vous pouvez pas cacher qué’qu’ chose à Eudèse, Grand’ Madam’, ça serait pas bien.

Je sens les yeux qui me piquent et tends les deux mains.

- Viens. Assieds-toi tout près, comme autrefois.

Secouant la tête, à la fois gênée, émue et heureuse, la Da s’assied sur mon lit, hésite une seconde, puis m’entoure de ses deux bras. Perdue contre sa vaste poitrine, j’appuie la tête, ferme les yeux, et ma respiration devient aussi calme que pendant le sommeil.

- Pauvre petite, dis ce qui ne va pas à Da Eudèse, ronronne la voix à mon oreille.

- Beuh, la misère de l’âge, ce n’est rien...

- Je vois bien que tu te fais du soucis. C’est Missié Mickey ?

Attention, béké. Attention à la tendresse ! Ce n’est pas le moment de mollir... Je me redresse de toute ma hauteur et comme à chaque fois que je lance un ordre, ma voix claque. Le fouet des anciens colons...

- Le moment est venu, Eudèse. Il va falloir agir.

- Agir ?

Pesamment, elle aussi se lève, rive sur moi ses yeux écarquillés, comme si elle avait du mal à comprendre. Avec impatience, j’agite la main.

- Eh bien, as-tu fini de me regarder comme une vache un train ? (Elle n’a jamais vu de train, la comparaison est mal choisie.) Tu te souviens de nos accords ? Eh bien, c’est le moment d’agir. C’est tout.

- Oui, Grand’ Madam’. Vous me direz ce qu’il faut faire, j’ai oublié...²⁸⁷

Très brièvement, la distance hiérarchique entre les deux femmes disparaît, Fleur se laisse aller et redevient comme un enfant dans les mains de sa Da. Ceci est exprimé aussi par l’usage des formes de politesse qui souligne leur changement de rôles. C’est l’unique fois dans le roman que Eudèse tutoie sa « Grand’ Madam’ » pendant quelques instants. La narratrice nous avait informé auparavant sur l’autorité de la Da pour les enfants d’une famille béké qui, depuis des générations, « obéissent la tête basse à la voix autoritaire de la Da de leur enfance. »²⁸⁸ Dans

²⁸⁷ Ibid. : p. 153.

²⁸⁸ Ibid. : p. 44.

cet extrait nous voyons donc Fleur redevenue enfantine et toute petite devant l'autorité de la domestique.

Comme nous croyons avoir démontré avec notre analyse de la relation de ces deux personnages, leur rapport est complexe et ambivalent. On peut dire qu'il s'agit d'un rapport très traditionnel entre maître blanc et domestique noir. Toute la vie de la domestique s'oriente vers les besoins de Fleur et sa famille. Pourtant, la Da reste le personnage qui est le plus proche à la protagoniste, beaucoup plus proche encore que sa propre famille. Nous avons vu aussi que la Da n'est pas toujours dans une position inférieure. Dans certains contextes, et surtout avec des enfants, elle peut prendre une position supérieure. Tout de même, son rôle est triste, sa vie étant entièrement focalisée sur celle de la famille chez laquelle elle habite. Même le fait que la famille béké la porte en haut estime ne peut cacher sa position marginale et l'énorme disparité entre eux.

Il imagina son fils Marcel et ce qu'il dirait : « De quel côté es-tu, Papa ? De celui des nèg' ou de celui des Blancs ? Mais regarde-toi donc ! Tu imagines que tu ressembles à un béké ? T'as pas encore compris. Tu te crois l'ami des békés, et tu n'es que leur larbin. Les nèg' ne peuvent pas être les amis des békés, Papa. Il n'y a qu'une chose qu'un nèg' puisse faire avec un béké : le crever » Mais c'était plus fort que Roger. Il fallait toujours qu'il pense comme un béké. Et un béké, ça pense surtout à faire marcher les nèg'. Par faire marcher, il faut entendre : travailler, le plus possible, le moins cher possible. Rouler le nèg' en quelque sorte. A cause du rendement. Roger l'avait appris tout jeune quand il était entré au service de... Grand' Madam'.²⁸⁹

L'exemple de Roger nous montre comme aucun autre personnage dans le roman un comportement et une attitude que Frantz Fanon avait définis et décrits comme « aliénation ». L'écrivain blâme l'omniprésence de la supériorité blanche, les dichotomies de blanc et noir équivalant bien et mauvais, civilisé et sauvage et l'identification permanente de l'Antillais à l'Européen, c'est-à-dire du Noir au Blanc pour cette aliénation. Il en traite les différentes causes et les conséquences dans sa fameuse collection d'essais *Peau noire, masques blancs* (1952). À force d'être constamment confronté aux valeurs et à la culture blanche, l'Antillais développe selon lui une façon de penser qui est blanche. « Subjectivement, intellectuellement, l'Antillais se comporte comme un Blanc. Or c'est un nègre. »²⁹⁰ Vivant avec des compatriotes français lui rappelle inlassablement son altérité et son infériorité. De même que le fait que « noir » est souvent symbole pour quelque chose de négative, « expression des mauvais instincts, de l'obscur inhérent à tout Moi, du sauvage non civilisé, du nègre qui sommeille chez tout Blanc »²⁹¹. « *En Europe, le Mal est représenté par le Noir.* »²⁹² Il nous rappelle la valeur symbolique dans l'inconscient collective de la couleur noir que nous retrouvons dans « l'obscur,

²⁸⁹ Ibid. : p. 213.

²⁹⁰ Fanon (1952) : p. 145/146.

²⁹¹ Ibid. : p. 181/182.

²⁹² Ibid. : p. 183.

l'ombre, les ténèbres, la nuit »²⁹³, « le mal, le péché, la misère, la mort, la guerre, la famine »²⁹⁴ ou de la couleur blanche : « [...] l'innocence, la blanche colombe de la paix, la lumière féerique, paradisiaque. [...] L'archétype des valeurs inférieures est représenté par le nègre »²⁹⁵. Ceci explique le développement d'expressions en Martinique comme « faire le nègre » pour quelqu'un qui désobéit ou encore l'idée que le « nègre bleu » apporte malheur²⁹⁶. L'idée que tout ce qui est bien est toujours blanc et tout ce qui est mauvais est toujours noir fait que l'Antillais devient négrophobe et commence à se méfier « de ce qui est noir en moi [lui], c'est-à-dire de la totalité de mon [son] être. »²⁹⁷ Fanon diagnostique à l'Antillais un « complexe d'infériorité ». Jusqu'à l'avènement de la Négritude dans les années 1940, il ne peut se penser noir, car il n'existe aucune expression culturelle noire et sa vision du monde est marqué que par celle du Blanc.²⁹⁸

Le Noir veut être comme le Blanc. Pour le Noir, il n'y a qu'un destin. Et il est blanc. Il y a de cela longtemps, le Noir a admis la supériorité indiscutable du Blanc, et tous ses efforts tendent à réaliser une existence blanche.²⁹⁹

Un Antillais est blanc par l'inconscient collectif, par une grande partie de l'inconscient personnel et par la presque totalité de son processus d'individuation.³⁰⁰

Le conflit de Roger consiste en sa position entre les fronts, entre Fleur, force motrice de son ascension sociale et sa réussite dans la vie, et son fils Marcel, qui lui reproche d'être le valet des blancs. C'était la béké qui a fait du jeune fils d'une amarreuse un homme riche et considéré³⁰¹. Lui-même se surprend parfois à penser « comme un béké », après autant de temps vécu aux services de Fleur. Tout de même, il ne reste pas insensible aux propos de son fils et le conflit entre les deux générations nous révèle que les temps ont changés :

Mais le spectacle de son fils ruisselant d'une sueur d'angoisse lui déchira le cœur. Lui aussi, Roger, il avait tant voulu arriver ! Il aurait été capable de voler, de tuer pour se faire une place au soleil. Simplement, lui, il avait eu de la chance, la chance de trouver Grand' Madam' sur sa route. Il lui avait suffi de s'attacher à ses pas pour arriver où il avait voulu aller. Le pauvre Marcel n'avait pas eu cette chance. Pour les nèg' de la génération de Marcel, un béké ne serait jamais autre chose qu'un rival à abattre ou une malédiction. Pouvaient-ils réellement leur en vouloir ? Est-ce qu'on peut en vouloir à un nèg' d'être un nèg' ?³⁰²

Bientôt le débat entre Roger et Marcel dépasse la simple dissension entre père et fils et prend l'ampleur beaucoup plus vaste et symbolique du vieux conflit entre le « béké » et le

²⁹³ Ibid. : p. 183.

²⁹⁴ Ibid. : p. 185.

²⁹⁵ Ibid. : p. 183.

²⁹⁶ Ibid. : p. 185.

²⁹⁷ Ibid.

²⁹⁸ Cf. Ibid. : p. 144 et suivantes.

²⁹⁹ Ibid. : p. 221.

³⁰⁰ Ibid. : p. 187.

³⁰¹ Cf. De Jaham (1989) : p. 216.

³⁰² Ibid. : p. 219.

« nèg' ». Même si, en tant que mulâtres, tous les deux ne font partie ni de l'un, ni de l'autre catégorie, le seul fait de se positionner du côté d'une des deux parties réveille une rancœur accumulée depuis très longtemps :

Le père et le fils échangèrent un regard bref, intense, chargé d'une haine qui n'avait rien à voir avec l'objet de discussion. Cette haine-là s'adressait au béké qui, des siècles durant, s'était bouché le nez devant le nèg' qui pue. Ensemble, ils ressentirent la même brûlure, la même envie de tuer. Et ensemble, ils parvinrent à la même décision : faire semblant de n'avoir rien entendu. Après tout, songea Roger, n'est-ce pas ainsi que békés et nèg' parviennent à cohabiter sans se détruire depuis plus d'un siècle ? En faisant semblant de ne pas entendre ?³⁰³

Alors que Roger défend Fleur contre les reproches de son fils, vis-à-vis la béké, il se met du côté des Noirs pour soutenir leurs intérêts. Ceci devient évident quand la dame lui parle de la nécessité de « faire une greffe » au lignage des békés. Nous voyons bien à quel point il est difficile pour lui de s'opposer à Fleur. Il fait face à la dame qui lui a tellement aidé dans la vie et envers laquelle il a toujours été fidèle « d'une voix qui tremble ». Quant à la béké, elle ne le reconnaît à peine et se montre très étonnée de sa façon de l'affronter :

- Vous faites une greffe, parce que vous pensez que les békés sont devenus comme des plants dégénérés. Peut-être que, nous autres aussi, nous avons besoin d'une greffe.
- Mais quelle greffe, bon Dieu ? Vous avez gagné la liberté, vous avez le pouvoir politique, qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?
- De nouveau, Roger me défie :
- Ne plus vous appeler Grand' Madam', ne plus dire oui-oui quand le béké parle, ne plus même savoir ce qu'est un béké.
- Roger ! Et moi qui te croyais fidèle !
- Éberluée, je dévisage ce vieillard inconnu.
- Mais je suis fidèle, c'est bien mon problème ! répond-il d'une voix qui tremble.³⁰⁴

Pour Fleur, Roger est un compagnon de longue date. Ils ont beaucoup vécu ensemble, ils ont construit la ville de Saint-Pierre et, quand la béké avait des grandes difficultés financières et beaucoup de dettes, il lui a sauvé l'existence en tuant le banquier Hazart. Pourtant, aussi entre eux, il y a une distance hiérarchique et malgré tout le temps passé ensemble, il n'arrête pas de vouvoyer la vieille dame qui le tutoie en retour. Quand il est kidnappé, car il a des informations importantes, la situation est vite renversée, comme le résume Fleur : « C'est un fût de nitroglycérine que l'on trimballerait dans un taxi-pays par-dessus les nids-de-poule de la route du Lamentin. Et c'est Roger qui tient le volant. »³⁰⁵ D'abord, il est enlevé par les ennemis de Fleur. Après avoir été libéré par Michel, celui le tient de nouveau enfermé pour éviter qu'il parle, jusqu'à ce qu'il échappe de nouveau. Les séquestrations de tous les côtés montrent aussi sa discorde intérieure, se trouvant toujours entre les fronts et ne pouvant plus faire confiance à personne. À la fin, il est mordu par un serpent venimeux lors d'une confrontation entre lui et

³⁰³ Ibid. : p. 218.

³⁰⁴ Ibid. : p. 178.

³⁰⁵ Ibid. : p. 236.

Michel et meurt. Contrairement à Eudèse, il a un nom de famille, sa propre maison et une famille. Néanmoins, la question de la couleur le poursuit jusque dans sa vie privée, où il crée des inégalités et des troubles entre sa femme et lui :

Cette femme était sa seconde, bien plus foncée que l'autre, la première, la mère de Marcel. Celle-là était une trop jolie mulâtresse, qui se croyait la reine parce qu'elle travaillait au Crédit Caraïbe et que lui n'était qu'un nèg' de Plantation. Elle était morte, maintenant. Paix à son esprit. [...] De toute façon, elle était trop claire pour lui ; ça l'avait rendue arrogante et méprisante vis-à-vis de son mari. La nouvelle femme avait vingt ans de moins que lui, et deux tons de plus. C'était beaucoup mieux ainsi.³⁰⁶

Cette citation nous montre à quel point la gradation de couleur, ainsi que le prestige de la profession pèsent sur les relations sociales, même dans le cercle le plus intime au sein d'un couple. Nous retrouvons ici un autre thème traité dans l'essai de Fanon, c'est-à-dire celui de la comparaison. Il reproche aux Antillais de ne pas avoir de valeur propre et de toujours devoir se faire valoriser par l'Autre. « Il est toujours question de moins intelligent que moi, de moins bien que moi. »³⁰⁷ Nous observons exactement ces mêmes idées chez Roger, qui se sent complexé devant sa femme qui est « trop claire pour lui » et qui a un travail plus prestigieux que lui.

Marcel	Roger
+ [mulâtre]	+ [mulâtre]
- [fidèle]	+ [fidèle]
+ [critique]	- [critique]
+ [aliéné]	+ [aliéné]
- [pense comme un béké]	+ [pense comme un béké]
+ [arriviste]	+ [arriviste]
+ [dépendant des békés]	+ [dépendant des békés]
+ [égoïste]	- [égoïste]
+ [hait les békés]	- [hait les békés]

Pour conclure, nous examinerons la relation entre Roger et son fils de manière plus détaillée. Le paradoxe de leur conflit est le fait qu'étant mulâtres, tous les deux se trouvent sur la même position intermédiaire entre « békés » et « nèg' ». Ils symbolisent ainsi les sentiments contradictoires de ce groupe qui, dans une société binaire, n'est ni l'un, ni l'autre. Roger penche pour le côté des Blancs, alors que Marcel semble être plutôt du côté des Noirs. Le fils reproche à son père son aliénation et d'être le laquais des békés. Tout de même, si nous regardons de plus près les reproches qu'il lui fait, nous découvrons que c'est exactement sur ces points qu'ils ont des convergences. Marcel lui-même dépend des békés et se fait leur valet, sauf qu'il n'est fidèle ni à Fleur, ni à Lorigny, mais pense d'abord à ses propres intérêts. Les deux sont

³⁰⁶ Ibid. : p. 215.

³⁰⁷ Fanon (1952) : p. 204.

ambitieux, mais alors que Roger est « arrivé » grâce à ses services chez Fleur, Marcel se sert de sa position intermédiaire pour profiter le plus possible des deux côtés. Même si le dernier prétend haïr les békés, c'est grâce à eux qu'il prospère et malgré soi, il dépend d'eux.

5.3 LES TRAVAILLEURS A L'USINE : ENTRE FIDELITE A LA PATRONNE ET L'INFLUENCE DES SYNDICATS

- Grand' Madam', si on retourne au boulot, qui est-ce qui va nous défendre ? Le syndicat est puissant... Ils viendront mettre le feu à nos maisons, ils tueront nos bêtes, ils nous donneront des coups... Grand' Madam', achève-t-il humblement, on peut pas reprendre le travail demain...³⁰⁸

La voiture dépasse maintenant de petits groupes de nèg', coutelas à la main, regard hostile. Ils sont de plus en plus nombreux à mesure que nous approchons de l'usine. La plupart me sont inconnus.

- Cela sent la CGTM et ses méthodes habituelles, dis-je d'une voix neutre.

- La CGTM ? s'enquiert immédiatement Francis Deux.

- La Centrale générale des Travailleurs martiniquais. Ces types ne sont pas d'ici. Ils descendent du Morne Dorée et du Lamentin. Ce sont des agitateurs spécialement envoyés.³⁰⁹

Pour les travailleurs à l'usine la situation n'est pas facile non plus. De ce que la narratrice nous apprend, ils ont l'air plutôt contents à l'usine et elle semble avoir une bonne relation avec la majorité des employés. Il y a un seul perturbateur, Jujube qui est communiste et qui passe ses congés maladies à Cuba où il se fait influencer par des idées communistes qu'il propage par la suite parmi les travailleurs à l'usine. Au début, Jujube est très critique par rapport à ses employeurs, mais Michel parvient vite à le mettre de son côté. Les travailleurs de l'usine sont fidèles à leur patronne, mais eux aussi se voient menacés par le pouvoir des syndicats. Comme nous montre la première citation, ils sentent la pression du syndicat qui, au lieu de s'engager pour eux, les oblige de faire grève et de s'opposer à leur patronne. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le but des syndicats ici n'est pas le bien des travailleurs, mais plutôt le leur. Ils sont présentés comme des organismes corrompus, qui soutiennent le plus offrant et qui n'hésitent même pas à commettre des délits criminels, voire à mettre en danger leurs protégés afin d'arriver à leurs buts.

- Vous autres, n'écoutez pas ce que la béké vous dit. Arrêtez le travail, sinon gare au syndicat !³¹⁰

Il faut prendre en compte que nous observons le rôle des syndicats de la perspective très subjective de la narratrice pour laquelle, en tant qu'employeuse, les syndicats présentent naturellement une épine dans le pied. Néanmoins, dans la situation que nous observons dans le roman, l'ennemi de Fleur semble avoir monté les Centrales des Travailleurs contre elle à un tel point que même les ouvriers ne peuvent plus y échapper. Elle nous rapporte qu'ils envoient

³⁰⁸ De Jaham (1989) : p. 174.

³⁰⁹ Ibid. : p. 289/290.

³¹⁰ Ibid. : p. 173.

continuent des agitateurs. Ce sont des gens qui n'ont rien à voir avec la vie ou les problèmes à la plantation, qui n'ont aucune intention de vraiment améliorer les conditions ou qui cherchent le dialogue avec les géreurs. Ils sont pleins de haine et violents, envoyés spécialement d'autres villes ou même d'Haïti pour causer des problèmes et des émeutes.

Lors de notre chapitre sur la fonction séparatrice de l'histoire commune, nous avons déjà démontré comment la société de l'île est divisée en descendants d'esclaves et descendants de maîtres. Nous voyons vite que c'est encore la question raciale et le poids de l'histoire de l'esclavage qui assombrissent les relations dans le monde de travail. De Falein s'en sert pour attiser les travailleurs de l'usine contre Michel qui s'y laisse prendre, faute de sensibilité et de connaissances des règles de comportement locales. Il donne une gifle à Jujube, alors que de Falein le rassure en répétant le mot déclencheur : « Voici ton maître ! »³¹¹ Michel ne se rend pas compte à quel point le mot « maître » est blessant pour Jujube et l'échauffe encore plus contre lui. « Je vois cela d'ici. Tout, pour eux, est une occasion de mettre le béké à l'épreuve. Tu devrais le savoir ! », comme l'instruit sa grand-mère plus tard.

- [...] Tu t'es mis dans de sales draps, mon garçon. Et de plus, tu t'es laissé manipuler.
- Je ne comprends pas.
- Ah ! tu ne comprends pas ? Eh bien, apprend qu'ici, un béké ne frappe jamais un Noir. Tu as enfreint un tabou qui remonte à l'abolition de l'esclavage. De Falein t'a délibérément poussé. C'est un coup monté.³¹²

Néanmoins, bientôt c'est justement son ingénuité et sa maladresse qui constitueront le ciment entre lui et les travailleurs. Étant grandi lui-même dans un environnement plutôt défavorisé à Paris et ne se sentant en rien privilégié, il ne comprend pas l'inégalité entre les races et les classes en Martinique et n'a aucune envie d'y participer. La famille de Fleur ne l'accepte pas et le traite de « bâtard », il ne veut donc pas être considéré un béké. Il veut bien prendre la succession de Fleur, mais de sa propre manière et gérer l'usine avec une hiérarchie plus plate et plus de participation des travailleurs dans les décisions importantes. Ainsi, quand il est question de faire grève par solidarité avec les travailleurs de la Lorimar, l'entreprise de Lorigny qui doit fermer. Il déclare vouloir faire grève avec eux au lieu de les empêcher de le faire:

- C'est la grève solidaire, répète l'autre, têtue.
- Bon, dit Mickey. Vous avez peut-être raison. Si c'est l'intérêt des travailleurs, on va tous faire grève avec vous.
- Une fraction de seconde, le silence est total. Puis une clameur s'élève, des chapeaux bakoua volent en l'air.
- *Béké ka fait grève epi nous !*

³¹¹ Ibid. : p. 165.

³¹² Ibid. : p. 166.

Sa grand-mère a de très grands espoirs en lui et compte sur lui pour emmener un vent frais dans la gestion de ses biens. Elle a très bien compris que les vieilles méthodes de gérer les usines et les plantations ne fonctionneront plus.

Et si Mickey parvenait, par-delà le préjugé racial et la haine historique, à établir un vrai contact avec cette génération nouvelle ?³¹³

Ce n'est plus la timbale que Mickey écrase, ce sont deux siècles de peur abjecte : celle de l'esclave et celle du maître.³¹⁴

À l'exemple des travailleurs, nous observons le même décalage entre les générations que nous avons déjà décrit entre Fleur et ses enfants ou Roger et Marcel. La génération ainée, représentée par Arsène le contremaître, et celle qui reste fidèle à leur patronne sans trop questionner ses décisions. Ces travailleurs se tournent contre elle seulement quand les syndicats commencent à les intimider. La nouvelle génération au contraire est beaucoup plus difficile à gérer. Elle est représentée par Jujube. Son personnage nous montre à quel point la jeunesse des îles est déjà interconnectée. Il était à Cuba, où il a reçu un « entraînement spécial de fomenteur de troubles »³¹⁵, il est plus éduqué que la génération d'avant, instruit sur ses droits et il a des bonnes relations aux syndicats et avec d'autres travailleurs.

Nous analyserons par la suite les différences entre les générations avec le schéma des classèmes déjà connu de Schulte-Sasse et Werner. Nous comparerons les différents styles de gestion de Fleur et de Michel et ensuite les attitudes des travailleurs, à l'exemple d'Arsène et de Jujube.

Fleur	Michel
+ [autoritaire]	- [autoritaire]
- [participatif]	+ [participatif]
+ [hiérarchie claire]	- [hiérarchie claire]
+ [issu d'un milieu privilégié]	- [issu d'un milieu privilégié]
- [progressiste]	+ [progressiste]
+ [personnalité de leader]	+ [personnalité de leader]

Arsène	Jujube
- [politique]	+ [politique]
- [instruit]	+ [instruit]
- [conscient de ses droits]	+ [conscient de ses droits]
+ [fidèle au patron]	- [fidèle au patron]
- [gréviste]	+ [gréviste]
- [personnalité de leader]	+ [personnalité de leader]
- [rebelle]	+ [rebelle]
+ [ouvrier]	+ [ouvrier]

³¹³ Ibid. : p. 241.

³¹⁴ Ibid. : p. 275.

³¹⁵ Ibid. : p. 166.

Ces personnages nous démontrent le développement des rôles du directeur et du travailleur à travers les générations. Nous observons que leurs rôles ont changé et qu'ils se rapprochent l'un à l'autre. Alors que la vieille génération des ouvriers est encore très habituée à recevoir et à suivre des ordres et très fidèle au patron, les jeunes sont plus éduqués, connaissent leurs droits et commencent à se rebeller, à mettre leur patron en question et à demander certaines conditions de travail. Le roman veut nous montrer que cette nouvelle génération de travailleurs n'accepte plus de se laisser gérer par un patron autoritaire comme Fleur, mais demande plutôt quelqu'un du genre de Michel. « C'est un meneur d'homme »³¹⁶, comme l'observe sa grand-mère, mais de manière plus sensible et subtile que ses prédécesseurs d'antan.

6. CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Lutter jour et nuit. Chaque minute m'est victoire ou défaite. Pas une qui soit neutre. Ce qui n'est pas arraché au néant, le néant vous l'arrache. Impossible d'oublier cela, aux Antilles. ... Toute ma vie, j'ai combattu cette douceur faisandée des tropiques, qui vous pousse au lit, au rhum et au tombeau.³¹⁷

Nous avons vu au cours de ce mémoire pourquoi la vie sur l'île de la Martinique est une bataille constante pour *La grande Béké*. Le climat social martiniquais est toujours marqué par le conflit des races et l'inégalité des classes sociales. La haine entre les divers camps s'y est profondément enracinée à travers les siècles ; la longue histoire de l'esclavage et de la sujétion semble empêcher jusqu'à nos jours un ensemble harmonieux. Ceci se reflète encore aujourd'hui dans la récurrence d'émeutes, de manifestations et de divers scandales liés aux conditions de travail, aux salaires, à la répartition des propriétés et des commerces ou encore à la contamination des terres.

Ce sont exactement ces mêmes enjeux que nous retrouvons dans le roman. De Jaham nous présente la solution sous forme du personnage messianique de son petit-fils, Michel. Le message final de l'auteure semble être le suivant : le comportement de la jeunesse donne lieu à ne pas perdre espoir et montre que les vieilles structures sont prêtes à être remises en question et finalement rompues. À première vue, le roman semble propager l'idée d'un recommencement et d'une remise à plat des rôles traditionnels dans la société martiniquaise. Pourtant, après analyses précises et critiques auxquelles nous avons soumises le roman, nous sommes forcés de constater que ce dernier est bien plus ambigu qu'il ne paraît lors d'une première lecture. Après avoir donné l'apparence de prêcher la réconciliation et le recommencement, n'est-ce pas

³¹⁶ Ibid. : p. 255.

³¹⁷ Ibid. : p. 21.

toujours un blanc demi-béké qui est chargé de la gestion de la plantation ? Ce qui paraît être une nouvelle donne, n'est-ce pas plutôt la vieille dans un nouveau costume ? Toutes ces questions montrent et justifient la multitude d'interprétations de l'œuvre – tout à fait à l'unisson avec la situation en Martinique dont la complexité ne peut se résumer dans des stéréotypes.

Notre objectif dans le présent traité est de déceler comment sont montrés et créés les conflits entre les insulaires, sur quoi se base la division de la société et par quels moyens littéraires cette séparation est transposée dans le roman. La stéréotypisation des membres d'une communauté est une caractéristique inhérente de toute hiérarchie sociale. Toutefois, la réalité n'y correspond guère et la généralisation est toujours problématique. Afin de démontrer cet aspect crucial qui domine le roman de Marie-Reine de Jaham, nous avons mis un accent sur le rôle des personnages stéréotypés.

Tout d'abord, nous avons présenté le roman et son auteure. Nous avons vu que l'œuvre n'est pas autobiographique, mais fortement inspirée par la vie du grand-père de Marie-Reine de Jaham ; probablement une sorte d'hommage envers lui. Ensuite, nous avons élaboré une synthèse de l'histoire et esquissé sa structure. Nous avons dédié la fin de notre premier chapitre à un aperçu du contexte socio-historique, qui permettra de mieux comprendre l'esprit du temps de l'époque dans laquelle cette histoire se déroule.

Dans le troisième chapitre, nous nous sommes penchés sur la division de la société martiniquaise et comment ce sentiment de séparation est créé. Nous avons trouvé à la racine de ce problème la question de l'identité. La littérature martiniquaise est la meilleure preuve de la confusion identitaire caractérisant la population martiniquaise et faisant de ce thème son enjeu principal depuis le début du vingtième siècle (de la Négritude à la Créolité). Après avoir expliqué les plus importants courants littéraires de la Martinique, nous avons continué par la définition et l'explication des concepts d'identité et d'altérité. Nous avons trouvé des théories, qui, appliquées au cas de notre roman, nous ont permises de déceler comment un sentiment d'appartenance et d'identité commune est créé par la démarcation et la mise-en-altérité d'un autre. Enfin, nous avons aussi démontré l'importance de l'histoire et de la langue en tant que fondateurs d'identité.

Ensuite, dans le quatrième chapitre, nous nous sommes intéressés au rôle des stéréotypes dans la société martiniquaise d'une part et, d'autre part, dans notre roman. Bien que les stéréotypes soient quelque chose de profondément humain qui existe dans toutes les sociétés, ils prennent encore plus d'importance dans le contexte de la Martinique. Ici, le « préjugé de couleur » était, pendant longtemps institutionnalisé et servait à garder les privilèges des colonisateurs. Jusqu'à aujourd'hui, on en ressent les répercussions et l'on attribue ainsi des

caractéristiques très spécifiques à chacun des groupes raciaux. Nous avons expliqué la tripartition classique en « Béké », « Mulâtre » et « Noir », pour les comparer par la suite aux personnages du roman. À première vue, tous les personnages correspondent exactement à leurs stéréotypes. Néanmoins, plus l'intrigue avance et mieux nous les connaissons, plus il y a de contradictions, d'ambiguïtés et de remises en cause des rôles classiques.

Notre dernier chapitre a porté sur les conflits entre les personnages, que nous avons disséqués en leurs composantes, afin de faciliter l'analyse. Ici, nous avons vu comment les incohérences des personnages s'intensifient. Bien au-delà des dissensions entre les diverses classes, les conflits continuent jusqu'à l'intérieur des familles où les intérêts divergents mènent à l'aggravation du conflit. Nous avons observé que finalement tout revient toujours au même problème : la question raciale.

Grâce à notre travail étendu sur le roman de Marie-Reine de Jaham nous avons pu répondre à de nombreuses questions posées. Toutefois, une fine lecture en a aussi soulevé de nouvelles, qui mériteraient des études plus approfondies dans le futur. Étant donné que cette œuvre peut être lue de différentes manières, il serait intéressant de la comparer à d'autres romans de cette auteure, afin de mieux pouvoir la classer. En outre, il serait intéressant de faire une étude comparatiste sur le développement de la figure récurrente et contesté du « béké » et sur ses diverses représentations dans la littérature antillaise. On observera sans doute un développement important de cette figure au cours de l'histoire, allant des autoportraits et des éloges de soi-même des premiers colons jusqu'aux œuvres récentes ayant une représentation plus floue et plus ouverte à l'ambiguïté et à l'hybridité, en passant par sa damnation dans certaines œuvres à partir du XX^e siècle. Et finalement, lors de nos recherches nous avons découvertes plusieurs œuvres d'auteurs blanches créoles de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, comme par exemple Marie Berté ou Clémence Cassius de Linval, qui nous ont véritablement intriguées. Elles présentent des cas intéressants de femmes qui sont, d'une part, opprimées dans leurs rôles de femmes békés de même que par le caractère traditionaliste et conservateur de ce groupe, mais qui, d'autre part, dominant les couches inférieures des gens de couleurs.

7. SOURCES

7.1 BIBLIOGRAPHIE

Antoine, Régis (1992) : *La littérature franco-antillaise. Haïti, Guadeloupe, Martinique*. Paris : Éditions Karthala.

Bernabé, Jean ; Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant (1989) : *Éloge de la Créolité*. Paris : Gallimard.

Bonniol, Jean-Luc (1992) : *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*. Paris : Albin Michel.

Brons, Lajos (2015) : “Othering, an Analysis” In: *Transcience*, Vol. 6, Issue 1.

Burton, Richard D. E. (1994) : *La famille coloniale. La Martinique et la Mère Patrie. 1789-1992*. Paris : L'Harmattan.

Césaire, Aimé (1983) : *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence Africaine.

Confiant, Raphael (2007) : *Dictionnaire créole martiniquais – français*. Matoury: Ibis Rouge.

Constant, Fred (1998) : « French Republicanism under Challenge : White Minority (Béké) Power in Martinique and Guadeloupe ». In : *The white minority in the Caribbean*. Kingston : Ian Randle Publishers.

De Jaham, Marie-Reine (1989) : *La grande Béké*. Paris : Robert Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (1991) : *Le Maître Savane*. Paris: Robert Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (1992): *Le Libanais*. Paris: Albin Michel.

De Jaham, Marie-Reine (1996): *L'Or des îles*. Paris: Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (1997): *Le Sang du volcan*. Paris: Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (1998): *Les Héritiers du paradis*. Paris: Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (1999): *Bwa bandé*. Paris: Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (2001): *Le Sortilège des marassa*. Paris: Laffont.

De Jaham, Marie-Reine (2005): *La Véranda créole*. Paris: Carrière.

De Jaham, Marie-Reine (2007): *La Caravelle Liberté*. Paris: Carrière.

Delas, Daniel (1999) : *Littératures des Caraïbes de langue française*. Paris : Nathan Université.

Dumontet, Danielle (1995) : *Der Roman der französischen Antillen zwischen 1932 und heute*. Frankfurt : Peter Lang.

- Genette, Gérard (1983) : *Nouveau discours du récit*. Paris : Seuil.
- Giraud, Michel (1980) : « Races, classes et colonialisme à la Martinique ». In : *L'Homme et la société*, N. 55-58. Modes de production et de consommation, p. 199-214.
- Glazier, Stephan D. (1985) : *Caribbean Ethnicity Revisited*. New York : Gordon and Breach Science Publishers.
- Glissant, Édouard (1997) : *Le discours antillais*. Paris: Gallimard.
- Halbwachs, Maurice (1925) : *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris: Félix Alcan.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (2002) : *Phänomenologie des Geistes*. Blackmask Online.
- Fanon, Franz (1952) : *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.
- Jalabert, Laurent (2010) : « Les mouvements sociaux en Martinique dans les années 1960 et la réaction des pouvoirs publics ». In : *Études caribéennes*, 17, Décembre 2010, <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/4881> [consulté le 24 août 2020].
- Jaunet, Claire-Neige (2001) : *Les écrivains de la négritude*. Paris : Ellipses.
- Jensen, Sune Qvotrup (2011) : “Othering, identity formation and agency” In: *Qualitative Studies*, 2(2).
- Jodelet, Denise (2005) : « Formes et figures de l’altérité » In : *L’Autre : Regards psychosociaux*. Grenoble : Les Presses de l’Université de Grenoble.
- Joseph-Gabriel, Annette K. (2017) : « ‘Ce pays est un volcan’ : Saint-Pierre and the Language of Loss in White Creole Women’s Narratives ». In : *Women in French Studies*, Volume 25, pp.13-28.
- Kováts-Beaudoux (2002) : *Les blancs créoles de la Martinique. Une minorité dominante*. Paris : L’Harmattan.
- Kremnitz, Georg (1983) : *Français et créole – ce qu’en pensent les enseignants : le conflit linguistique à la Martinique*. Hamburg : Buske.
- Leiris, Michel (1955) : *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe*. Paris : Gallimard.
- Lewis, Shireen K. (2006) : *Race, culture, and identity: Francophone West African and Caribbean literature and theory from Négritude to Créolité*.
- Lirus, Julie (1986) : *Identité antillaise : contribution à la connaissance psychologique et anthropologique des guadeloupéens et des martiniquais*. Paris : Éditions Caribéennes.
- Lucrèce, André (1994) : *Société et Modernité. Essai d’interprétation de la société martiniquaise*. Case-Pilote : Les Éditions de l’Autre Mer.

Ludwig, Ralph (2008) : *Frankokaribische Literatur. Eine Einführung*. Tübingen : Gunter Narr Verlag.

Maignan-Claverie, Chantal (2005) : *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises : le complexe d'Ariel*. Paris : Éditions Karthala.

McCusker, Maeve (2017) : « All Creoles Now ? : Béké Identity and Éloge de la créolité. » dans : *Small Axe*, Volume 21, Number 1, March 2017 (No.52), pp. 220-232. Durham : Duke University Press.

Morrison, Toni (1992) : *Playing in the dark*. Cambridge: Harvard University Press.

Müller, Bernadette (2011) : *Empirische Identitätsforschung: Personale, soziale und kulturelle Dimensionen der Selbstverortung*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.

Nora, Pierre (1984) : *Les lieux de mémoire*. Paris: Éditions Gallimard.

Olick, Jeffrey K. (1999) : “Collective memory”, In: *International Encyclopedia of the Social Sciences*.

Pageaux, Daniel-Henri (1994) : *La littérature Générale et comparée*. Paris: Armand Colin.

Reutner, Ursula (2005) : *Sprache und Identität einer postkolonialen Gesellschaft im Zeitalter der Globalisierung. Eine Studie zu den französischen Antillen Guadeloupe und Martinique*. Hamburg : Helmut Buske Verlag.

Sartre, Jean-Paul (1948) : “Orphée Noir”, In: *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*. Paris: Presses Universitaires de France. p. IX – XLIV.

Schulte-Sasse, Jochen; Renate Werner (1977) : *Einführung in die Literaturwissenschaft*. München: Wilhelm Fink Verlag.

Spivak, Gayatri Chakravorty Spivak (1985) : “The Rani of Sirmur: An Essay in Reading the Archives” In: *History and Theory*, Vol. 24, No. 3.

Zander, Ulrike (2013) : « La hiérarchie ‘socio-raciale’ en Martinique. Entre persistances postcoloniales et évolution vers un désir de vivre ensemble », dans : *Quel colonialisme dans la France d’outre-mer ?*, <http://www.reseauterra.eu/article1288.html> [consulté le 24 août 2020].

7.2 SITOGRAPHIE

Delenclos, Guillaume (2013) : « Interview Dé mó, Kat pawol – Marie-Reine de Jaham » dans : *Association pour la promotion et la défense de la culture des Outre-Mer* <https://ordesiles.com/2013/03/interview-de-mo-kat-pawol-marie-reine-de-jaham/> [consulté le 24 août 2020].

Delenclos, Guillaume (2017) : « Marie-Reine de Jaham, une écrivaine pour la défense de la culture créole » dans : *Association pour la promotion et la défense de la culture des Outre-Mer*. <https://ordesiles.com/2017/08/marie-reine-de-jaham-2/> [consulté le 24 août 2020].

Depaz : « Histoire d'une Renaissance » dans : *Rhum Depaz* <http://www.depaz.fr/fr/histoire-rennaissance> [consulté le 24 août 2020].

Dictionnaire Duden: <https://www.duden.de/rechtschreibung/Identitaet> [consulté le 24 août 2020].

Dictionnaire Larousse:

<https://larousse.fr/dictionnaires/francais/identite/41420>;

<https://larousse.fr/dictionnaires/francais/negre/54084?q=negre#53729>;

[https://larousse.fr/dictionnaires/francais/béké/8647?q=Béké#8597](https://larousse.fr/dictionnaires/francais/beké/8647?q=Béké#8597);

[consultés le 24 août 2020].

Encyclopédie Larousse: <https://larousse.fr/encyclopedia/divers/identite/59715> [consulté le 24 août 2020].

Filipetti, Aurélie (2013) : « Nomination dans l'ordre des Arts et des Lettres » dans : *Ministère de la Culture*, <http://www.culture.gouv.fr/Nous-connaître/Organisation/Conseil-de-l-Ordre-des-Arts-et-des-Lettres/Arretes-de-Nominations-dans-l-ordre-des-Arts-et-des-Lettres/Nomination-dans-l-ordre-des-Arts-et-des-Lettres-janvier-2013> [consulté le 24 août 2020].

« Les Maires de Saint-Pierre » dans : *Annuaire des Mairies et Villes de France*, <https://www.annuaire-mairie.fr/ancien-maire-saint-pierre-972.html> [consulté le 24 août 2020].

OJAM (2012) : « Histoire : Le manifeste de l'OJAM » dans : *Politiques publiques*, <http://politiques-publiques.com/martinique/histoire-le-manifeste-de-l-ojam/> [consulté le 24 août 2020].

Spear, Thomas C. (2017) : « Marie-Reine de Jaham » dans : *Île en île*. <http://ile-en-ile.org/jaham/> [consulté le 24 août 2020].

7.3 FILMOGRAPHIE

Alain Maline (1998): *La grande Béké*. <https://vimeo.com/152320328> et <https://vimeo.com/152279045> [consulté le 24 août 2020].

Bolzinger, Romain (2009) : *Les derniers maîtres de la Martinique*. <https://www.youtube.com/watch?v=4N0OS2f4xVg> [consulté le 24 août 2020].

7.4 TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1.: Giraud, Michel (1980) : « Races, classes et colonialisme à la Martinique ». In : *L'Homme et la société*, N. 55-58. Modes de production et de consommation, p. 200.

Fig. 2.: Ibid. p. 207.

8. ANNEXE

8.1 ABSTRACT DEUTSCH

Im Roman mit dem aufsehenerregenden Titel *La grande Béké* (1989) von Marie-Reine de Jaham wird deutlich, dass sich hinter dem ersten Eindruck der Insel Martinique als karibisches Inselparadies eine zutiefst gespaltene, stark von der Geschichte der Sklaverei geprägte und belastete Gesellschaft versteckt. Bis heute scheint dort eine Hierarchie nach Hautfarben zu existieren an deren Spitze sich die sogenannten « Békés » befinden, Nachfahren der ersten Siedler und Kolonialherren, die immer noch fast gänzlich endogam leben. Interessant ist, dass der Roman sowohl als rassistisch, als auch als Vorläufer der *Créolité* Literatur interpretiert wurde. Unsere Arbeit geht der Ambiguität dieses Werks auf den Grund. Dazu analysieren wir wie die Zweiteilung der Gesellschaft in « békés » und « nèg' » konstruiert und dargestellt wird. Wir arbeiten vor Allem mit historischen, soziologischen und kulturwissenschaftlichen Quellen und Theorien, die wir am Roman vergleichend anwenden. Zunächst untersuchen wir die historische und soziale Entwicklung dieser Dichotomie und gehen auf Fragen der Identität und Identitätsbildung ein. Oft wird Identität durch Abgrenzung vom Anderen, sogenanntes « othering » konstruiert. Diese Tatsache, sowie Strategien der Konstruktion von Alterität weisen wir auch in unserem Roman nach. Interessant ist, dass die Figuren in *La grande Béké* alle gewisse gesellschaftlichen Schichten, in Form von « Békés », « Mulâtres » und « Noirs » symbolisieren und dadurch große soziale Konflikte und Widersprüche im kleinen Rahmen deutlich werden lassen. Schließlich analysieren und vergleichen wir ambivalente Konstellationen und Konflikte der Figuren mit Hilfe literaturwissenschaftlicher Methoden durch die Reduktion ihrer Charakteristika auf Klasse.

8.2 ABSTRACT ENGLISH

Marie-Reine de Jaham's first novel with its polemic title, *La grande Béké* (1989), clearly shows that behind Martinique's facade of a Caribbean island paradise, we find a deeply divided society, profoundly shaped and still haunted by its century-long history of slavery. To this day, there seems to exist a hierarchy of skin colors, dominated by the so-called "Béké". The latter are descendants of the first European settlers and colonial rulers on the island, still living mainly endogamous amongst themselves. Interestingly enough, the novel has been interpreted as racist, as well as a forerunner of the *Créolité* literary movement. Therefore, this analysis aims to investigate the manifest ambiguity of the work. It sets out to understand how this separation of society into two groups, "békés" and "nèg", is constructed and represented in the novel. We will work primarily with cultural studies, historical and sociological sources and theories, which we will apply comparatively on the novel in question. First of all, we want to examine the historical and social development of the dichotomy. Thereby, we need to address topics like identity and its construction, which will lead us further to its counterpart, alterity. Subsequently, we will try to investigate whether strategies of „othering“ can be found in our novel. *La grande Béké's* characters seem to symbolize "Békés", "Mulâtres" and "Noirs", the island's stereotypical social classes, and thus illustrate bigger social conflicts and contradictions on a smaller scale. Eventually, we will analyze and compare the character's ambivalent constellations and conflicts by means of literary studies methods and by reducing their features to *classemes*.